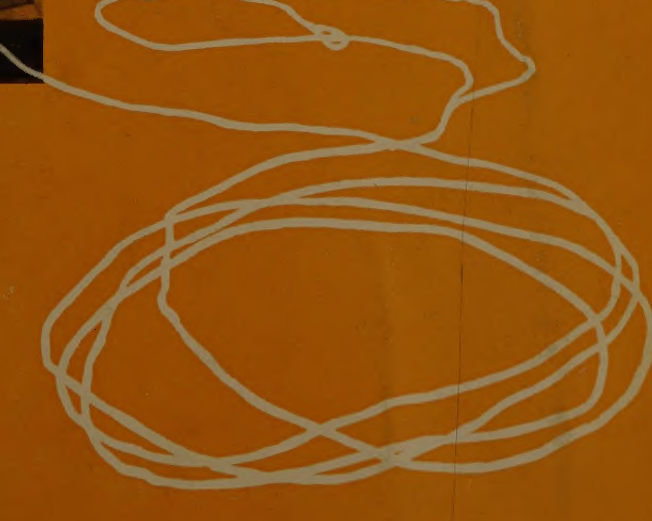
THÉÂTRE

l'Avant-Scène

BIMENSUEL
NUMERO 254
1er DECEMBRE 1961





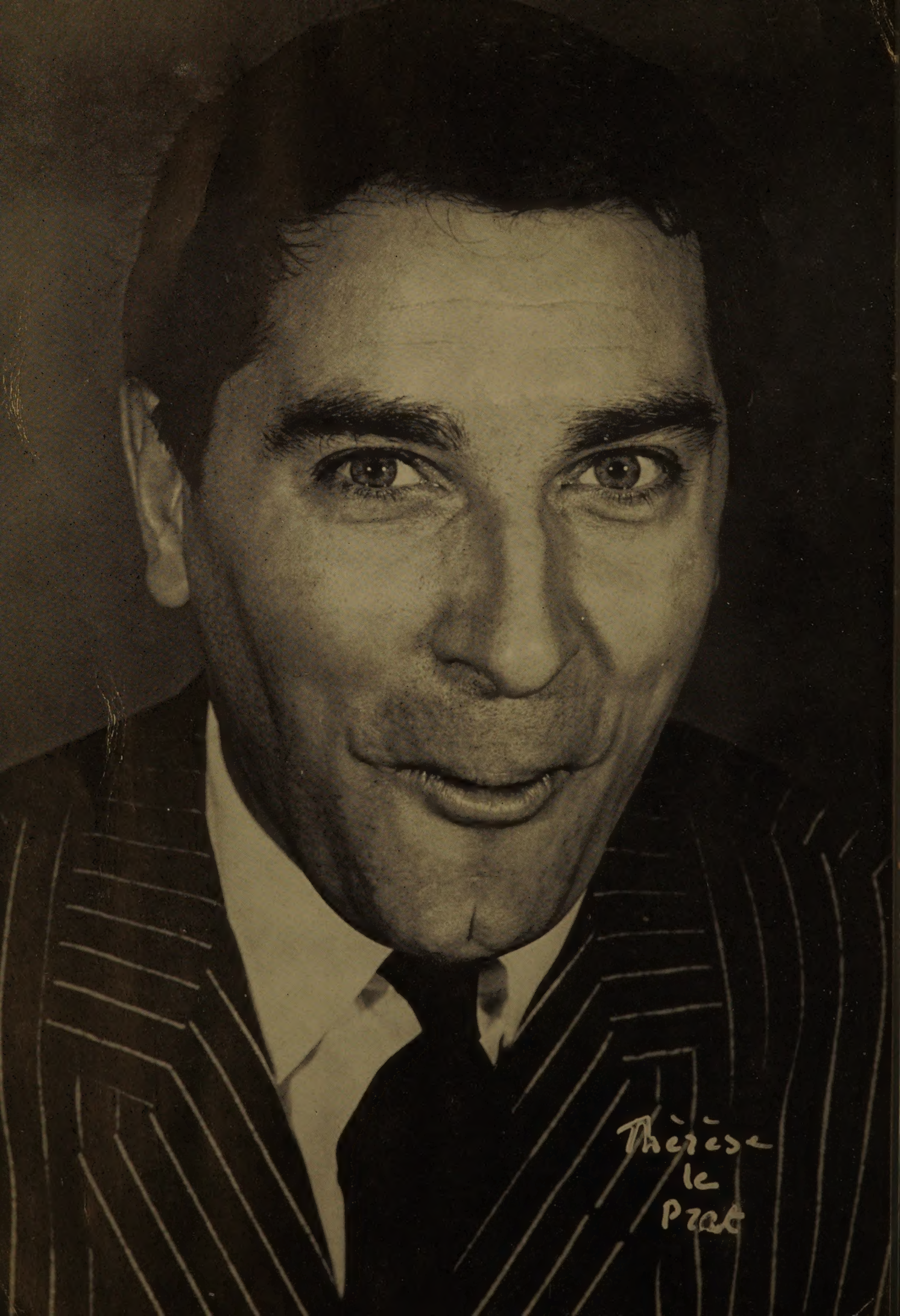


au sommaire

LA COQUINE
André Roussin

EN CORRECTIONNELLE
André Gillois

VA DONC CHEZ TÖRPE
François Billetdoux
racontée par Paul Guimard


Thérèse
le
Prat

THEATRE DU PALAIS-ROYAL
(DIRECTION SIMONE DE LETRAZ)

COMEDIE EN DEUX PARTIES
D'ANDRE ROUSSIN
D'APRES « LA BUGIARDA »
DE DIEGO FABBRI

DECORS DE STANISLAO LEPRI

MUSIQUE DE MAURICE JARRE

MISE EN SCENE DE JEAN MEYER

LA COQUINE



Pour la première fois de sa carrière, André Roussin se penche sur les problèmes de l'adaptation théâtrale. Sa Coquine *n'est autre, en effet, que* La Menteuse *italienne de Diego Fabbri.*

Roussin a résumé pour nous ses réflexions dans « Les commandements de l'adaptateur »... Et ces commandements sont dix. Par pure coïncidence, précise leur auteur.

Devant l'auteur tu passeras
En premier naturellement..

Son nom tu ne prononceras
Qu'à voix basse rapidement.

Sur sa pièce tu t'abstiendras
Du moindre avis ou jugement.

Jamais, jamais ne chercheras
A la louer évidemment.

Un air indulgent tu prendras
Qui traduira ton sentiment.

Sans toi — nul te contredira —
Elle était nulle et sans piment.

Toujours l'auteur tu te diras
De ce qui en fait l'agrément.

L'autre, mon Dieu, nul ne saura
Ce qu'il avait écrit vraiment.

Donc nul complexe ne feras,
L'auteur, c'est toi et carrément.

Les compliments recueilleras
Pour toi seul exclusivement.

DISTRIBUTION

par ordre d'entrée en scène

Isabella	**Jacqueline Gauthier**
Le Perroquet	
Elvira	**Paulette Frantz**
Le Couturier	**Jacques Echantillon**
L'Aide-Couturier	**Richard Leblond**
Albino	**Jean Poiret**
Adriano	**Jean Meyer**
Le Garçon de Café	**Henry Giquel**
Le Valet de Chambre	**Alain Lionel**
Paola	**Eléonore Hirt**

ALBINO (*Jean Poiret*) : Tu veux dire qu'il est impuissant... Adriano... pauvre vieux...
(Portrait Thérèse Le Prat.)

« La Coquine » a été créée le 14 septembre 1961 au Théâtre du Palais-Royal.





LA COQUINE

En haut, à gauche :

ISABELLA : Ah ! Tu vois, tu m'écoutes mal !

En haut, à droite :

ADRIANO : Vous étiez le mari classique à qui on raconte n'importe quoi ! C'est une impression irrésistible !

Ci-contre :

ISABELLA : Je veux vivre dans la confiance, moi !

Ci-dessous :

ALBINO : Tu sais que tu es une curieuse bonne femme ? Tu le sais ?







Isabella : Je mets du beurre dans les épinards, d'accord ! Mais je veux savoir s'il y a du beurre.



Adriano : Raisonnons un peu, voulez-vous ? Mon avocat m'a dit...



Isabella : Mais oui, justement ! Je suis nue ! complètement nue !

(Photos Bernand.)



(Photos Bernand)

ADRIANO : Et il y a des gens qui prétendent que les antennes n'existent pas en amour.

ISABELLA : Si vous saviez ce que c'est bon de dire une fois la vérité vraie, — et que tout le monde soit content !...

ROUSSIN ANDRÉ

Né à Marseille, le 22 janvier 1911. Sa famille compte des magistrats, des avocats.

— Une de ces carrières que j'envisageais volontiers, tout jeune, dit-il. *La robe devait m'apparaître comme un déguisement.*

Il aborde donc les études de droit. Mais il éprouve une grande difficulté à parler en public, il n'a pas de dons d'orateur et, déjà, le virus du théâtre l'a touché. Déjà l'auteur semble l'emporter sur le comédien. S'il lui arrive de jouer, dans un patronage, *L'Abbé Constantin*, il est surtout tenté d'écrire des pièces. La première — en vers — met en scène Arlequin sous le titre du *Costume à losange*.

— Mon inspiration dépendait de mes lectures.

Le théâtre de Robert de Flers lui dicte *La Coqueluche*.

A. Roussin doit à la compréhension de son père de monter à Paris pour étudier le théâtre. Peut-on alors faire du théâtre son métier hors de Paris ? Un emploi dans une compagnie d'assurances lui... assurera la matérielle.

Cependant qu'il commence à prendre des leçons avec Fernand Ledoux, l'année 1931, et se convainc des difficultés de se frayer un chemin dans le monde du théâtre, il reçoit le manifeste du *Rideau gris*, que Louis Ducreux vient de fonder à Marseille.

— Ce que j'avais pu rêver était en train de prendre forme là-bas. Et, ironie du sort, je relevais dans les premières distributions le nom de mon frère qui, lui, n'avait jamais songé à être comédien !

Le service militaire, la mort de son père, l'incompréhension de sa famille, une fois celui-ci disparu, le ramènent à Marseille en 1932. Il entre au *Petit Marseillais*.

— J'aurais pu participer aussitôt aux spectacles du Rideau gris, *mais mon service au journal était de nuit ; il m'était impossible de répéter.*

Alors, il écrit *Am-Stram-Gram* et *Les Barbes nobles*, que Georges Vitaly créera, en 1952, au Grand-Guignol.

Lorsqu'il est affecté enfin au service de jour du *Petit Marseillais*, le hasard d'un arrêt, un peu long, de tramway lui fait rencontrer, le même jour, une comédienne du *Rideau gris*. Ducreux, qui met en scène une comédie classique anglaise, *Contes de bonne femme*, de George Peele, adaptée par Henri Fluchère, est en quête d'un comédien pour suppléer, à la dernière minute, un de leurs camarades défaillant. « *Dites à Ducreux qu'à partir d'aujourd'hui, je suis libre le soir. Je peux donc jouer si ça l'arrange.* » Deux jours plus tard, A. Roussin débute au *Rideau gris*, dans le rôle de Calipha (1933). Il ne tarde pas à devenir l'associé de Ducreux, mais n'en continue pas moins — *Le Rideau gris* n'a qu'une activité irrégulière — à travailler au *Petit Marseillais* ; il y restera jusqu'en 1935. Son dernier reportage sera l'assassinat d'Alexandre de Yougoslavie et de Louis Barthou.

Michel Saint-Denis, installé à Aix-en-Provence, engage un temps les pensionnaires du *Rideau gris* pour des tournées.

Curieuse évolution des événements pour A. Roussin qui avait voulu tenter sa chance à Paris : c'est finalement le théâtre parisien qui descend dans le Midi pour saisir les artistes marseillais.

Au *Rideau gris*, A. Roussin joue surtout les compositions... jusqu'à la cuisinière de *La Belle au bois*, de Supervielle. Il est aussi Macbeth ou Banquo dans la tragédie de Shakespeare.

Après avoir écrit une revue pour un gala de bienfaisance (1935), il a l'idée, l'année suivante, de présenter pour cette même association, *Am Stram-Gram*, dont Ducreux n'avait voulu pour *Le Rideau gris*. Etienne Frois, Madeleine Cheminat et l'auteur en sont les créateurs. A la représentation, Ducreux, ravi, réalise son erreur et la confesse volontiers. Il n'est que le premier de sept ou huit directeurs qui refuseront la pièce.

En 1937, Roussin tourne son premier film, *Le Schpountz*, avec Marcel Pagnol.

Le Rideau gris obtient de se présenter au Théâtre d'Essai de l'Exposition universelle, avec *La Duchesse d'Amalfi*, de Webster, et *L'Inconnue d'Arras*, de Salacrou. Roussin y tient le rôle du valet, Nicolas, et remporte un succès de presse personnel. Cela le décide, à tenter, une nouvelle fois sa chance d'acteur à Paris. Il déchante vite. Heureusement, une réplique qu'il donne aux Ambassadeurs pour une audition, le fait remarquer d'Alice Cocéa ; celle-ci l'engage pour jouer le samedi après-midi une pièce anglaise, *Rêves sans provision*, et doubler Pierre Asso et Henri Crémieux dans *Pacifique*, d'H. R. Lenormand (1937). Annie Cariel, qui fait partie du spectacle, le recommande à Marcel Herrand pour le rôle du fiancé de *Noces de Sang*, de Lorca (« Rideau de Paris », Atelier, 1938). Puis, il part avec *Les Quatre Saisons* pour New-York. Au cours de cette saison, André Barsacq le distribue dans les jeunes premiers.

— Moi qui avais été Scapin au Rideau gris, *je tenais le rôle d'Octave dans* Les Fourberies, *et d'Almaviva dans* Le Barbier de Séville... *sans renoncer d'ailleurs aux compositions.*

Pendant la drôle de guerre, il écrit des nouvelles, des contes.

— J'hésitais même alors entre la carrière d'écrivain et celle de comédien.

A Marseille, *Le Rideau gris*, reconstitué en octobre 1940, le reprend. Il crée *Am-Stram-Gram* à Aix-en-Provence, en 1941. Parmi les spectateurs, Charles Gantillon, nouveau directeur de la Comédie de Lyon, engage Ducreux, Roussin et leurs camarades, pour la saison suivante.

Roussin, cependant, compose plusieurs comédies, *Une Grande Fille toute simple* (que Claude Dauphin crée à Cannes, en 1942), *La Sainte Famille* (que la censure de Vichy refuse) ; *La Jeune Fille enchantée* (qui ne verra jamais les feux de la rampe) ; *Jean-Baptiste le mal aimé* (inspiré par le livre de Pierre Brisson sur Molière).

Après un départ manqué pour Alger en 1942, au moment du débarquement américain, André Roussin vient enfin s'installer à Paris avec Louis Ducreux, dont il crée *La Part du Feu* (Studio des Champs-Elysées, puis Athénée, 1943, rôle de Klapoterman qui impose sa personnalité d'acteur auprès du public parisien). Mais c'est l'auteur qui prendra, peu à peu, le pas.

Am-Stram-Gram est présenté à l'Athénée en 1943. Ensuite viennent *Le Tombeau d'Achille* (Charles de Rochefort, puis Vieux-Colombier, où il accompagne *Huis Clos*, 1944), *Une Grande Fille toute simple* (Ambassadeurs, 1944.

— Paris était libéré, mais la guerre continuait. Claude Dauphin et Jean-Pierre Aumont faisaient partie de la 2e D.B.; ils profitèrent d'une permission pour venir créer ma pièce à Paris.

La Sainte Famille est créée en 1946 au Théâtre Saint-Georges. Elle est suivie de *La Petite Hutte* (Nouveautés, 1947), *Les Œufs de l'Autruche* (Michodière, 1948), *L'Ecole des Dupes* (Michodière, 1948), *Nina* (Bouffes-Parisiens, 1949), *Bobosse* (Michodière, 1950), *Lorsque L'Enfant paraît* (Nouveautés, 1951), *La Main de César* (Théâtre de Paris, 1951), *Hélène ou la joie de vivre*, en collaboration avec Madeleine Gray (Madeleine, 1952), *Le Mari, la Femme et la Mort* (Ambassadeurs, 1954), *L'Amour fou ou la première surprise* (Madeleine, 1955), *La Mamma* (Madeleine, 1957), *Une femme qui dit la vérité* et *Les Glorieuses* (Madeleine, 1960), *La Coquine*, d'après *La Bugiarda*, de Diego Fabbri (Palais-Royal, 1961).

Il a collaboré à *La Revue de l'Empire* (Empire, 1950).

Depuis *La Petite Hutte*, le comédien Roussin n'a créé à Paris qu'*Une Femme qui dit la vérité*.

Il a donné un livre de souvenirs : *Patience et Impatience*. (Ed. La Palatine, 1953.)

L'action de cette pièce se situe dans trois lieux principaux : La Maison d'Isabelle, celle d'Adriano et le café du Vieil Empire.

Certaines scènes se jouent également devant un rideau qui représente la ville et une rue.

Selon les désirs du metteur en scène la pièce peut se jouer dans un décor unique figurant les trois lieux. Chacun éclairé au moment où l'action de la pièce l'exige.

Pour les représentations données à Paris, au Théâtre du Palais-Royal, le metteur en scène, M. Jean Meyer, a préféré la formule des trois décors sur une tournette, le taps figurant la rue se déroulant devant les décors. Lorsqu'on lira dans le texte que l'on passe d'un décor à l'autre, le lecteur n'aura qu'à imaginer que devant lui la tournette fonctionne et que le changement de lieu se fait à vue, tandis qu'une musique agrémente cette transformation du lieu scénique.

acte 1

Chez Isabella.

Isabella est étendue sur le sopha. Elle fume, bâille et lit un journal illustré. Elle a la position abandonnée et naturellement impudique des femmes qui savent n'être vues de personne. Elle s'est enroulé les bas jusque sous le genou pour qu'ils ne se démaillent pas. La radio transmet des chansonnettes. Au bout d'un instant elle s'étire, laisse glisser par terre le journal et s'occupant visiblement des bas descend du sopha et va vers la fenêtre. Elle tire avec circonspection le rideau. Elle reste à la fenêtre comme si elle épiait la présence de quelqu'un en-dessous et veuille le suivre sans être vue. Puis toujours fumant et sifflotant l'air que la radio transmet, vient à la glace de l'armoire qui est presque sur l'avant-scène et s'y regarde, essayant diverses coiffures.

On entend un bruit de porte.

ISABELLA. Qui est là ? Qui est-ce ?

ELVIRA *entre.* Eh bien !... C'est moi ! Qu'est-ce qui te prend de crier comme ça ?

ISABELLA. Tu pouvais répondre, non ? Tu m'as flanqué une de ces trouilles.

ELVIRA. Tu as peur des cambrioleurs ? Tu m'avais dit de laisser la clé sur la porte pour ne pas te déranger puisqu'il paraît que tu es « malade » ! Je me demande bien pourquoi tu inventes encore cette maladie ! A quoi ça te sert d'être « malade » ?

ISABELLA. Ça me donne une excuse pour ne pas voir qui tu sais. Et ça me permet de faire mes courses pour ce qui se prépare et que tu sais aussi.

ELVIRA. Eh bien ! j'en sais des choses !

ISABELLA. Oui ! Et tu as beau les savoir, il faut que j'en passe par où tu veux ! Il faut que je me marie et que j'épouse Albino quand tu sais parfaitement que je ne l'aime pas et que j'aime Adriano. Voilà pourquoi je suis « malade » ! Parce que j'ai une mère comme toi, toujours en train de pleurnicher et qui, finalement, n'en fait qu'à sa tête et m'oblige à me marier !

ELVIRA. Plains-toi de ta mère, va ! Et un jour tu lui baiseras les mains de reconnaissance !

ISABELLA. Parce que j'aurais épousé Albino ?

ELVIRA. Parce que tu auras épousé un homme au lieu de perdre ton temps avec un rêve.

ISABELLA. Adriano n'est pas un homme ?

ELVIRA. Non : c'est un comte. Et un comte cameria du Pape encore ! Et pour une fille comme toi, un comte ce n'est pas un homme ; en tout cas pas un mari, puisqu'il est déjà marié.

ISABELLA. Justement : il se trouve qu'il peut très bien un jour se rendre libre !

ELVIRA. « Un jour ! » Ils disent toujours ça une fois, les hommes mariés, et ils n'en parlent plus après. Et puis on n'est pas en France ici. Chez nous, le mariage, c'est du solide.

ISABELLA. Et c'est pour ça que j'épouse Albino ! Pour du solide !

ELVIRA. Un instituteur, oui, c'est du solide ! Je ne te fais pas épouser n'importe qui. Avec lui je sais que nous aurons toujours de quoi vivre. Un traitement fixe et une retraite.

ISABELLA. Tu ne l'as pas vu dans la rue par hasard ?

ELVIRA. Albino ?

ISABELLA. Non. Adriano. Il n'était pas dans une porte cochère en train de regarder nos fenêtres ?

ELVIRA. Pourquoi veux-tu ?

ISABELLA. Parce qu'hier il est resté là plus d'une heure. C'est lui qui me l'a dit au téléphone. J'ai eu de la chance de ne pas sortir à ce moment-là !

ELVIRA. S'il t'aimait comme tu le crois, celui-là, il t'enverrait des cadeaux, d'abord ! Il ne t'en a jamais fait un. C'est un radin, ton comte.

ISABELLA. Tu ne penses jamais qu'à l'argent et aux cadeaux.

ELVIRA. Parce que c'est ça, l'amour.

ISABELLA. Il m'envoie des fleurs. Celles de ce matin étaient superbes.

ELVIRA. Les fleurs, ça ne dure pas. Et les siennes, à cause d'Albino, je dois les revendre au fleuriste du coin dès qu'elles arrivent. C'est toujours ça de gagné, remarque !

ISABELLA, *rêveuse.* Tu penses, trois jours sans me voir. Il n'en peut plus ! Il est resté une heure debout à regarder mes fenêtres.

ELVIRA. C'est les collégiens qui font ça !

ISABELLA. Il m'aime comme un collégien. C'est peut-être pour ça que je l'aime aussi.

ELVIRA. Probable. Sinon, je ne vois vraiment pas ce qui pourrait t'emballer. Il n'est pas beau.

ISABELLA. Non... mais il a quelque chose d'indéfinissable qui vient de l'éducation, je crois. C'est beau l'éducation. Ça me plaît.

ELVIRA. Ça te va bien de dire ça ! Au fond, tu l'aimes parce qu'il est comte ! Autrement, tu ne l'aurais jamais regardé.

ISABELLA. C'est un ensemble qu'on aime chez quelqu'un. S'il n'était pas comte, il serait différent, il n'aurait pas les mêmes mains par exemple.

ELVIRA. Et tu verrais alors qu'il a le nez en l'air.

ISABELLA. Je verrais ce que je verrais, mais pour le moment je vois qu'il m'aime et que je l'aime et si tu continues à m'énerver je vous envoie par-dessus bord, toi, Albino et mon mariage ! Tu épouseras Albino à ma place, si ça te fait plaisir et tu regarderas s'il a le nez en l'air ou en bas ! J'en ai assez à la fin ! Non seulement tu me mets dans une situation impossible, tu brises ma vie au départ, mais en plus tu fais exprès de me casser les pieds !

LE PERROQUET. Comédia ! Comédia !

ISABELLA. Toi, papagallo, ferme-la ou bien je te vole dans les plumes, compris ? Alors, parlons d'Albino, puisqu'il le faut. Tu as des tuyaux ?

ELVIRA. Quels tuyaux ?

ISABELLA. Ben !... les renseignements sur sa fortune ?

ELVIRA. Pas encore tout à fait.

ISABELLA. Comment pas tout à fait ? C'est pourtant eux que tu es allée chercher ? Ça dure depuis un mois, cette histoire ! Jamais moyen de savoir au juste ce qu'il a. Moi, je te préviens : ma robe de mariée est commandée, mais si je ne sais pas ce qu'il possède, ton Albino, je l'envoie à la poubelle, ma robe de mariée ! Et ça me ferait de la peine, tu vois, parce que c'est la seule chose qui me plaise dans mon mariage : penser que je sortirai de l'église avec ma robe blanche et ma couronne d'oranger. Mais minute, hein ? N'oublions pas que — sortie de l'église à part — c'est pour toi que je me marie, ce n'est pas pour moi ! C'est pour ne plus t'entendre gémir et ressasser que nous finirons à l'asile et que, dans tes vieux jours, tu mourras de faim. Alors affaire-affaire. Je mets du beurre dans les épinards d'accord — mais je veux savoir s'il y a du beurre ! Ne serait-ce que par amour-propre d'ailleurs ?... Prends un peu la peine de regarder ta fille ! Et aimée d'un comte par-dessus le marché ! D'un comte dont le père à ses entrées au Vatican ! Il peut mettre ça aussi sur son addition, Albino ! C'est encore lui qui fera la belle affaire ! Une fille roulée comme moi dans son lit, ça vaut plus cher que de savoir l'orthographe, tu sais !

ELVIRA. Au fond, le plus simple, c'est que tu le lui demandes toi-même quand il va venir.

ISABELLA. Demander quoi ? A qui ?

ELVIRA. A Albino. Ce que représente sa fortune.

ISABELLA. C'est ça ! Il faudra bientôt que je discute le contrat ! Mais tu oublies quel rôle tu me fais jouer ? Je joue un rôle, moi ! Je suis une jeune fille amoureuse et ingénue et j'épouse enfin le professeur de mes rêves que je rencontrais tous les jours dans l'escalier depuis six mois ! Tu me vois dans ce personnage aller lui dire de but en blanc : « Dites-donc, Albino, c'est pas tout ça, mais ce mariage va nous rapporter combien à ma mère et à moi ? » Surtout avec lui ! Tu ne sais pas le genre de caractère qu'il a, toi ! Tu vois les choses de haut ! Mais moi, je sais déjà le genre de mari que je vais avoir : Othello. L'Othello de l'enseignement !

ELVIRA. Qui c'est ça, Lotello ?

ISABELLA. Un chanteur nègre jaloux, je l'ai vu à l'Opéra.

ELVIRA. Le principal, c'est que tu te maries. Voilà ce que je veux ! Tout le reste n'a pas d'importance.

ISABELLA. Je sais !

ELVIRA. Je n'ai pas de famille, moi. Ni frère, ni beau-frère, personne ! Nous sommes seules au monde, toi et moi. Alors ce n'est pas ton camérier du Pape ni le Vatican qui nous feront vivre ! C'est ton mari ! Quand tu seras veuve avec une fille, tu verras si tu penseras autrement !

ISABELLA. Je n'en suis pas encore là.

ELVIRA. On y est plus vite qu'on ne croit.

ISABELLA. Merci du programme !

(*On sonne.*)

ISABELLA. Va ouvrir. C'est sûrement Albino. Fais-le poiroter un peu, le temps de me laver les dents, sinon il sentira que j'ai fumé et ce sera encore une histoire ! Une seconde ! J'ouvre la fenêtre. Attends : le cendrier ! Voilà ! Vas-y. (*Elle sort. En sortant.*) Après tout ! qu'on en finisse ! Marions-nous ! On verra bien après ! Comédia ! Comédia !

LE PERROQUET. Comédia !

ISABELLA. Ta gueule, toi ! (*Elle est sortie.*)

(*Elvira revient.*)

ELVIRA. Isabella ! Avanti ! Ce n'est pas lui !

LA VOIX. Qui alors ?

ELVIRA. Quelqu'un qui se trompait d'étage. Dis donc, ton comte... Tu es sûre qu'il ne se doute de rien ?

ISABELLA. De rien du tout.

ELVIRA. Il est un peu idiot, alors ?

ISABELLA. Il n'est pas idiot, c'est moi qui suis futée.

ELVIRA. Et quand vas-tu lui dire la vérité ?

ISABELLA. Que je me marie ?

ELVIRA. Oui. Tu seras bien obligée de le lui dire tout de même !

ISABELLA. Tu es folle ?

ELVIRA. Quoi ?

ISABELLA. Pas question de lui dire ça !

ELVIRA. Tu vas le laisser continuer à croire... ?

ISABELLA. Ce n'est pas parce que je me marie pour te faire plaisir que je vais le perdre ! Tu n'y penses pas !

ELVIRA. Et tu vas continuer à le voir ?

ISABELLA. Oui.

ELVIRA. Ce sera commode !

ISABELLA. C'est moi que ça regarde.

ELVIRA. Et Albino ? Jaloux comme il est.

ISABELLA. J'en ferai ce que je voudrai. Mais je veux garder Adriano dans ma vie. Et je le garderai ! Je ne peux pas faire autrement ! Et puisque mon mariage est une comédie, autant vaut la jouer sur tous les tableaux. Au moins, je m'amuserai ! Il me faut bien une compensation tout de même !

ELVIRA. Je me demande comment ton père et moi, nous avons pu avoir une fille aussi folle !

(*Téléphone.*)

ISABELLA. Laisse.

ELVIRA. Tu es malade !

ISABELLA. Je suis malade..., mais pas muette ! (*Elle prend le récepteur.*) Allô !... Ah ! c'est toi, chéri... Je le sentais ! Pourquoi n'as-tu pas appelé plus tôt. Oh ! Je ne te dis pas comment j'étais... la fièvre, oui. Mais pour toi, je me serais levée, même avec la fièvre... Comme je viens de le faire... On n'en meurt pas quand même ! Couci, couça, mais il ne faut pas te frapper... Ben !... Elle monte, elle descend... Le soir naturellement, elle remonte... De l'aspirine pour le moment... Que je t'appelle, moi ?

Mais, j'ai essayé deux fois... au moins deux fois... Personne... personne ne répondait. Maintenant ? Je suis levée pour encore une heure, peut-être, et puis je m'y recolle ! Ben... Au lit parbleu ! Où veux-tu que je me recolle ? Oui, je comprends ! Mais oui... Toujours... A qui veux-tu que je pense ? Si, je te dis, toujours ! De temps en temps, il me prend une rage de devoir rester ainsi enfermée ! (*Pause. Lui parle de l'autre côté.*) Mon chéri... Je ne peux pas... Tu penses si je serais contente, heureuse... Mais non ! Ne dis pas de bêtises... (*Elle bouche le récepteur avec la main et tournant la tête vers sa mère.*) Il veut venir... Venir me voir ici...

ELVIRA. Comment veux-tu !...

ISABELLA, *reprenant.* Comment ? Non... Disons demain peut-être... Demain matin... (*Rebouchant de nouveau le récepteur avec la main.*) Zut ! Il veut absolument venir maintenant... (*Reprenant.*) Ecoute, Adriano... Sois gentil de réfléchir... Comment pourrais-tu venir maintenant ? (*On sonne à la porte. Isabella fait signe à sa mère d'y aller, et d'ouvrir. Elvira y va.*) Ce n'est pas pour moi... Mais tu dois tenir compte aussi de ma famille... Tu sais que je suis... (*A mi-voix.*) comme prisonnière ici... Tu le sais, mon chéri ? Alors ? (*Avec la voix tremblante.*) N'ajoute pas à ma fatigue et à ma tristesse... Pour te voir, tu le sais, je ferais n'importe quoi... (*Sur le seuil apparaît le tailleur avec son commis, un gamin encore en culottes courtes : derrière Elvira.*) Si tu insistes, tu sais ce que je fais ? Je sors et c'est moi qui viens. Mais oui, faisons ça, tiens ! Il n'y a pas d'autre solution ! Que veux-tu que ça me fasse ? Peut-être ça me fera du bien... Une bouffée d'air... En tout cas, je te rassurerai... Ah ! tu vois comme tu es. (*Le tailleur a fait déposer sur le divan le paquet que le commis portait. Il l'a ouvert et maintenant déplie pour l'essayage une robe blanche de mariée.*) Eh bien ! dans cinq minutes..., dix au plus... Disons un quart d'heure. Dis-moi où. Dis, toi. Très bien, au « Vieil Empire ». D'accord. Attends-moi là. A tout de suite. Au revoir. (*Elle raccroche. Regarde sa mère. Clin d'œil d'entente.*) Tu as compris ?

ELVIRA. Tout de suite ?

ISABELLA. Eh oui !

ELVIRA. Et comment veux-tu ?

ISABELLA. Je fais mon essayage et puis... Quelle heure est-il ?

ELVIRA. Il est presque sept heures.

ISABELLA. D'où vient qu'Albino n'est pas encore là ? S'il était assez malin pour tarder encore un peu, je pourrais aller et revenir sans avoir d'explications à donner. Grouillons-nous... (*Elle se tourne vers le tailleur.*) Merci beaucoup, Monsieur ! Excusez-moi si cette fois je vous ai prié de venir ici à la maison, mais je ne pouvais vraiment pas bouger... (*Faisant allusion à la robe.*) Comment va-t-elle, cette robe ?

LE TAILLEUR, *qui regardait les fresques.* J'admirais...

ISABELLA. Ça vous plaît, eh ?

LE TAILLEUR. Ah ! les maîtres de la fresque ! Quels coloris et quelle composition !

ISABELLA. Ah oui !

LE TAILLEUR, *passant la robe.* Je crois qu'elle ira à merveille, cette fois. Où essayons-nous ?

ISABELLA. Ici. Ça ira très bien !

LE TAILLEUR. Pour moi, très !

(*Isabella commence à se déshabiller. Le tailleur avec la robe en mains regarde les fresques : le garçon au contraire, regarde Isabella.*)

ELVIRA, *pendant qu'Isabella se déshabille.* Figurez-vous que tous les murs-là (*Elle indique le mur du fond.*) ont été classés monuments historiques.

LE TAILLEUR. Oh !

ELVIRA. Oui, oui. Par les gens du Vatican.

ISABELLA, *qui est restée en combinaison.* Alors ? (*Le tailleur accourt.*) Je suis prête. (*Le tailleur enfile la robe à Isabella et commence à épingler de-ci de-là et continue pendant ce temps le discours.*) Parce que cette maison .. dépend du Vatican ?

ELVIRA. Propriété exclusive. Monument historique.

LE TAILLEUR. Eh bien ! (*Réveillant le commis qui est un peu distrait par Isabella.*) Donne-moi, Achille. (*Le commis lui tend une épingle.*)

ELVIRA. Ah oui ! oui, oui ! Nous sommes classés !

LE TAILLEUR. Vous payez votre loyer au Pape en somme ?

ELVIRA. C'est-à-dire qu'il y a deux ans le Vatican a acheté tout l'îlot. Ces messieurs sont venus, ont regardé, examiné les peintures, les murs et tac, tac ! payé comptant. Quels seigneurs, hein ?

LE TAILLEUR. C'est une chose qu'on dit toujours, même à l'étranger. Parce que moi, vous savez que je sors de l'école de coupe de Paris...

ELVIRA, *fait des signes d'admiration.* Ah ! Bravo !

LE TAILLEUR. Oui. On le dit aussi à Paris. On dit que le Vatican est immensément riche !

ELVIRA. Il faut dire aussi que nous avons eu la chance d'avoir, dans nos relations — oui, en somme — un ami de ma fille..., un de ces grands aristocrates vous savez qui sont de toutes les cérémonies importantes... Ceux qui portent ces beaux costumes, avec la fraise et l'épée...

LE TAILLEUR. Ah ! ah ! Oui, je vois !

ELVIRA. La vérité, c'est que sans la différence de classe... cette petite-là, vous savez..., elle aurait fait son chemin ! Dieu sait jusqu'où !

ISABELLA. Maman !

LE TAILLEUR. Pourtant on m'a dit que le Pape avait un esprit très... démocratique...

ELVIRA. Oui, oui, le Pape bien sûr ! Mais ma fille n'irait jamais ennuyer le Pape pour une affaire personnelle, je la connais !

ISABELLA, *riant au gamin qui essaie de la caresser.* Eh ! dis donc, toi ! Tu n'as pas froid aux yeux !

ELVIRA. Garnement !

LE TAILLEUR. Achille !

LE COMMIS. Mais il faut bien que je soutienne, Monsieur.

ISABELLA. Soutiens la robe, mais le reste se soutient très bien tout seul. (*Au tailleur.*) C'est bientôt terminé ?

LE TAILLEUR. Tout de suite, Mademoiselle. (*Il se met au travail fébrilement comme le font les couturiers en certains moments de frénésie. Il semble alors qu'il veuille donner une démonstration de bravoure.*) Ici. Marque ici, Achille ! La taille est à sa place. L'ourlet aussi... Alors nous adoptons la robe courte, n'est-ce pas ? J'en fais beaucoup en ce moment. Le modèle Margaret est exactement ça ! A peu de chose près. Tournez-vous..., doucement, doucement. Encore. Arrêtez-vous. Marchez encore... (*Isabella vient vers le public suivie à distance du tailleur, d'Elvira et plus en arrière du commis qui a l'air extasié. On sonne à la porte.*)

ISABELLA, *regarde sa mère.* C'est lui. Ouvre.

ELVIRA. Je le fais entrer ?

ISABELLA. Bien sûr. Fais-le entrer et ne parle pas trop. Laissez-moi, vous. (*Le tailleur passe derrière Isabella.*)

(*Albino est entré, un peu essoufflé, suivi d'Elvira. C'est un jeune homme massif d'une trentaine d'années, il a un cartable sous le bras. Il est négligé dans un vêtement foncé. Il est d'esprit simple et généreux.*)

ISABELLA. Albino, tu vois ? (*Elle lui envoie un baiser.*) Je suis belle, hein ? Elle te plaît ?

ALBINO, *absolument abasourdi.* Bella !... bella !...

ELVIRA. Bellissima !

LE TAILLEUR, *sortant, derrière la robe d'Isabella.* Je vous salue, Monsieur.

ALBINO, *regardant sévèrement le tailleur, s'adresse à Elvira à mi-voix.* D'où il sort, celui-là ?

ELVIRA. Comment ? Mais c'est le couturier.

ALBINO. Vous aviez toujours parlé d'une couturière.

ELVIRA. Mais non, voyons. Il a toujours été question d'un couturier.

ALBINO. Non. D'une couturière.

ISABELLA, *feignant de n'avoir rien compris.* Il y a quelque chose qui ne te plaît pas, Albino ? Tu vois un défaut ? Dis-le, tu sais, dis-le... Nous sommes encore à temps de rectifier. (*Tournée vers le tailleur.*) N'est-ce pas, Monsieur ?

LE TAILLEUR. Certainement ! Dites toujours... sans vous gêner. L'œil neuf est parfois...

ISABELLA. Seulement, sois à la page !

ALBINO. Non, non, je crois que ça va très bien ! D'abord je n'y connais rien, tu le sais...

LE TAILLEUR. Je comprends. Monsieur a d'autres idées en tête.

ALBINO, *s'éloignant et posant sur le sofa le cartable, marmonne.* Voilà, justement ! D'autres idées en tête...

LE TAILLEUR, *à Isabella.* Je vous libère, Mademoiselle ! Vous pouvez vous déshabiller...

ISABELLA. Oh ! merci. Tu viens, maman !

ELVIRA. Où çà ?

ISABELLA. Viens m'enlever ma robe...

LE TAILLEUR, *stupéfait.* Je peux le faire ici aussi... Mademoiselle. Il y en a pour une minute. (*Indiquant le fiancé.*) Monsieur peut assister au déshabillage, c'est le fiancé.

ISABELLA, *pudique, presque offensée.* Oh non ! non ! Vous n'y pensez pas. Je vais un moment par là avec maman.

LE TAILLEUR, *déconcerté.* Ah bon !... bon !... Comme vous voudrez...

(*Elvira a pris la robe d'Isabella qui gisait sur une chaise et elles s'en vont. Le tailleur à Albino qui s'est assis sur le sofa à côté du cartable.*
Vous avez vu que j'avais fait finalement le modèle Margaret. Ce n'était pas facile.

ALBINO. Margaret ?

LE TAILLEUR. C'est le dernier modèle de l'élégance et de la distinction. Vous devez être heureux, vous aussi !

ALBINO. Moi ?

LE TAILLEUR. Je dis... vous devez être heureux de ce qui se prépare...

ALBINO, *plus vivement.* Ah oui !... Oui. Je me souhaite en effet d'être heureux. On ne sait jamais, mais je me le souhaite !

LE TAILLEUR. Vous avez un caractère prudent... à ce que je vois. Ça vaut mieux ! Vous aurez moins de désillusions ! (*Albino ne lui répond pas. Il ouvre le cartable et en tire un ou deux livres.*) C'est quand exactement ?

ALBINO. Ces jours-ci. Dès le début des vacances.

LE TAILLEUR. Des vacances ?

ALBINO. J'enseigne. Vacances scolaires.

LE TAILLEUR. Ah ! professeur !...

ALBINO. Maître.

LE TAILLEUR. Ah ! maître ? (*Et avec la main il fait le geste du chef d'orchestre qui dirige.*)

ALBINO, *un peu dérouté par cet interrogatoire.* Non, non, je suis instituteur.

LE TAILLEUR. Ah oui ! Les vacances de Pâques alors ?

ALBINO. Voilà.

LE TAILLEUR. Ah ! L'enseignement ! Savoir qu'on forme des jeunes esprits... qui plus tard seront le soutien de la civilisation. (*Voyant qu'Albino ne le suit pas dans ses considérations.*) Madame me disait tout à l'heure que ces fresques avaient été achetées par le Vatican ?

ALBINO. Quoi ? Oui, oui..., le Vatican.

LE TAILLEUR. Et qu'ils avaient payé comptant ! De grands seigneurs ! Les seuls vrais seigneurs qui nous restent, n'est-ce pas, dans cette époque de décadence générale. En France aussi d'ailleurs : je parle de la France parce que moi je suis de l'école de coupe de Paris - en France aussi c'est le règne du faux-semblant aujourd'hui... Mais la noblesse authentique est là heureusement qui sauve la civilisation...

ISABELLA, *faisant irruption, habillée pour sortir. Elvira la suit avec la robe blanche, elle la tend au commis qui se met l'emballer.* Et maintenant, Albino, je dois sortir un petit moment avec... lui. (*Elle indique le tailleur qui a une expression de stupeur tempérée probablement par un regard d'Isabella.*) Excuse-moi, mon trésor..., mais je dois choisir mon voile. Maintenant ça ne peut plus attendre... (*Albino se lève et alors pour le prévenir elle va au-devant de lui et l'arrête.*) Mais tu n'as pas le droit de venir...

ALBINO. Pourquoi ? Je t'accompagne !

ISABELLA, *avec un sourire angélique.* Non, non, je t'ai dit : tu ne peux pas.

(*Tous ont pris une expression souriante : le tailleur, ironique ; la mère, entremetteur et le commis, sincèrement amusé.*)

ALBINO, *intimidé par ces faces souriantes.* Je ne comprends pas !

ISABELLA, *lui faisant avec le doigt le geste de rester muet.* Défendu !

ALBINO. Par qui ?

ISABELLA. N'est-ce pas, maman, que c'est défendu ?

ELVIRA. Bien sûr.

ALBINO. Mais peut-on savoir ?

ELVIRA

« Si le marié choisit le voile, adieu l'amour ;
Passés huit jours
La mariée court ! »

ALBINO. Qu'est-ce que c'est que ces bobards ?

ELVIRA. Ecoute-le ! « Ces bobards ! » Ça ne doit pas se faire ! Voilà !

ALBINO. C'est ce que je dis : Bobards ! Superstitions !

ELVIRA. Ça porte malheur ! Et moi, je tiens au bonheur d'Isabella. Ce sont peut-être des superstitions, mais ça ne te coûte rien de les respecter. On ne sait jamais !

ALBINO, *fait un geste résigné.* Rien !... ça ne me coûte rien...

ISABELLA. Alors ! Ne faisons pas attendre Monsieur, je vais avec lui..., mais toi, maman, viens me prendre ensuite !

ALBINO, *s'avançant.* Je peux au moins venir te chercher alors...

ISABELLA. Par pitié... Sois raisonnable.

ELVIRA. Mais oui, mais oui, je viendrai va ! (*Au tailleur.*) Regardez comme elle est, ma fille : elle ne veut plus faire un pas seule dans les rues ! Je

comprends la pudeur, mais, à notre époque à ce point-là, ça devient exagéré ! Et tout ça par amour pour celui-là ! (*A Albino.*) Ah ! vous pouvez dire que vous êtes gâté, vous !

LE PERROQUET. Comédia ! Comédia !

ISABELLA. Ce qu'il peut être idiot celui-là avec son « Comédia ».

ELVIRA. Il n'a jamais su dire que ça !

ISABELLA, *faisant taire sa mère.* Bon ! bon !... (*Au tailleur.*) On y va, Monsieur ?

LE TAILLEUR. Je suis prêt.

ISABELLA. Alors, Albino, tu attends ? Tu travailles, eh ?

ALBINO. Oui. je verrai. J'attends.

ISABELLA. Bravo. (*Le menaçant de la main pendant qu'elle s'apprête à partir.*) Tu étais bien en retard, ce soir, hé ?... Tu nous as inquiétées... Tu commences déjà à faire l'indépendant ?... Oui... Oui... Nous en reparlerons !... Chao ! (*Elle disparaît.*)

(*De la maison d'Isabella on passe au café du Vieil Empire.*)

Le café.

A une table, Adriano est assis au milieu. C'est un homme de 35 ans. Il semble un peu énervé et regarde l'heure. Il a un veston bleu avec de légères raies claires. Il frappe dans ses mains pour appeler le garçon, et arrive en fait un garçon compétent.

ADRIANO. Que me sers-tu maintenant, Isidoro ?

LE GARÇON, *regardant les consommations qu'il a déjà devant lui.* Encore ?

ADRIANO. Oui.

LE GARÇON. Puis vous vous en allez ?

ADRIANO. Non, j'attends.

LE GARÇON. Alors, rien.

ADRIANO. Qu'est-ce que ça signifie ? Apporte-moi un autre whisky.

LE GARÇON. Ce n'est pas la peine que vous me demandiez des conseils, Monsieur le Comte, si vous voulez ensuite en faire à votre tête. (*Et il s'éloigne.*)

ADRIANO. Tu es devenu fou ? (*Le garçon ne répond pas.*) Ecoute, Isidoro... (*Le garçon se tourne.*) Attends avant de me servir. Faisons ceci : quand elle arrivera..., tu en porteras deux.

LE GARÇON. Deux whiskys.

ADRIANO. Oui.

LE GARÇON. Mais la demoiselle n'a jamais bu de whisky, pourquoi voudriez-vous lui faire prendre cette habitude ?

ADRIANO. Ce soir, elle doit en boire, ça lui fera du bien, un whisky, elle est souffrante, un peu de grippe...

LE GARÇON. Un grog alors ! Bien mieux, avec quelques gouttes...

ADRIANO. Gouttes de quoi ?

LE GARÇON. Laissez-moi faire, Monsieur le Comte, laissez-moi faire... (*Il sort en souriant.*)

(*Entre Isabella.*)

ADRIANO. Mon Isabella, mon amour ! Tu es toute rouge et en moiteur ! Tu as de la fièvre et moi, affreux égoïste, je t'ai obligée à sortir.

ISABELLA. Mais non, Adriano, c'est moi qui ai voulu venir.

ADRIANO. Parce que tu as compris qu'après ces trois jours sans te voir, je n'en pouvais plus !

ISABELLA. Mais moi aussi je n'en pouvais plus ! Si tu savais, Adriano !... Merci d'abord pour tes belles fleurs qui m'ont fait tant de plaisir.

ADRIANO. J'espère qu'elles ne te donneront pas la migraine ?

ISABELLA. Oh ! pas de danger.

ADRIANO. Je veux seulement que tu penses à moi de temps en temps en les regardant.

ISABELLA. Tu vois, j'en ai une qui ne me quitte pas ; les autres embaument l'appartement, mais je t'en supplie, ne m'en envoie plus.

ADRIANO. Pourquoi ?

ISABELLA. A cause de ma mère... et de mon oncle aussi. Ils ne savent pas qui me les envoie et ils me font une vie de chien, me posant des questions du matin au soir.

ADRIANO. Tu as aussi un oncle qui habite chez toi ?

ISABELLA. En ce moment, oui... Je t'en avais parlé de mon oncle ?

ADRIANO. Je ne me rappelle pas...

ISABELLA. Tu m'écoutes mal, tu vois. Et lui et ma mère sont des gens d'une autre génération, d'un autre milieu que le tien aussi, tu comprends... De telles fleurs qui arrivent comme ça... si souvent, ils ne comprennent pas... Ou plutôt ils comprennent mal... Ils pensent que j'ai une vie cachée et malhonnête...

ADRIANO. Ce sont ces contrariétés avec ton oncle qui t'ont donné cette fièvre ? Je comprends tout !

ISABELLA. Je suis toute en nerfs, tu sais. Le cœur, le foie, l'estomac... A la moindre chose, mes nerfs... se croisent — je ne sais pas ce qu'ils font, mais... j'ai de la fièvre et ça ne va plus pour la pauvre petite Isabella.

ADRIANO. Tout ce que tu me dis me renforce dans le projet que j'ai formé et dont je voulais absolument te parler.

ISIDORO, *entre avec un plateau.* Bonjour, Mademoiselle. Mademoiselle a pu sortir aujourd'hui ? Mademoiselle va mieux ?

ISABELLA. Oui, merci, Isidoro.

ISIDORO. J'ai apporté d'office un grog pour Mademoiselle. Ça lui fera sûrement du bien.

ISABELLA. Ah oui ? Bon merci.

ISIDORO. Et le whisky de Monsieur le Comte.

ADRIANO. Merci, Isidoro, merci. (*Isidoro salue et sort.*)

ISABELLA. Tu lui avais dit que j'avais la grippe ?

ADRIANO. En tout cas, c'est ce qu'il avait compris ! Ta fièvre ne remonte pas ?

ISABELLA. Non ça va.

ADRIANO. De toute façon, il a raison, un grog te fera du bien.

ISABELLA. Tu disais... que tu avais un projet ? Quel projet ?

ADRIANO. Celui pour lequel je voulais tant te voir aujourd'hui. Ces trois jours sans te rencontrer m'ont été trop pénibles et j'avais compris qu'il fallait prendre une décision. Je l'avais prise. Ce que tu viens de me dire me prouve à quel point j'avais vu juste.

ISABELLA. Quelle décision ?

ADRIANO. Tu sais que j'ai des principes sur lesquels je ne transige pas, Isabella.

ISABELLA. Oh oui ! je sais, Adriano ! Je sais.

ADRIANO. Je ne supporte pas le mensonge, notamment la duplicité. Je veux vivre au grand jour. Depuis que nous nous connaissons, je n'ai pas voulu que tu deviennes ma maîtresse.

ISABELLA. Je sais, Adriano, je sais !

ADRIANO. Oui. Je ne voulais pas qu'il puisse être dit que j'avais usé de mon nom, de mon prestige, de ma position, pour séduire et détourner une jeune fille comme toi.

ISABELLA. Mais puisque je t'aime, Adriano ! Tu ne détournais personne !

ADRIANO. Peut-être, mais si je vis séparé de ma femme depuis les premiers temps de notre mariage, je n'en suis pas moins toujours marié. Si tu étais ma maîtresse et si un jour tu attendais un enfant, vois dans quelle situation nous nous serions mis tous les deux ! Crois-moi. Isabella. Mon amour pour toi est trop grand pour laisser la porte ouverte à quoi que ce soit qui puisse le ternir, l'assombrir ou le gâter. D'autre part — je viens de le constater — il m'est insupportable de ne pas te voir tous les jours, et de ne pas te voir du tout si tu es obligée de garder la chambre. Rester comme l'autre jour en faction devant ta fenêtre, sans avoir le droit de monter chez toi, non cela n'est plus possible.

ISABELLA. Et alors ? Qu'est-ce que tu veux ?

ADRIANO. Voir ta mère. Lui dire la vérité.

ISABELLA. Quelle vérité ?

ADRIANO. Que nous nous aimons. Que j'ai décidé de faire annuler mon mariage et qu'elle veuille bien me considérer comme ton fiancé, puisque je t'épouserai le jour où je serai libre.

ISABELLA. Tu as décidé de faire annuler ton mariage ?

ADRIANO. Oui.

ISABELLA. Quand ?

ADRIANO. Hier.

ISABELLA. Et tu ne pouvais pas le décider plus tôt, depuis un an que nous nous connaissons.

ADRIANO. J'ai compris hier que c'était indispensable.

ISABELLA. Et tu dis que tu m'aimes !

ADRIANO. Je te le prouve.

ISABELLA. Il l'a décidé hier !...

ADRIANO. Quoi ?

ISABELLA. Il t'a fallu un an pour savoir que tu m'aimais ! Voilà ce que je retiens. Moi, depuis le premier jour, j'ai été à toi, Adriano. J'étais prête à tout. A me donner, à te suivre où tu voudrais ! Mariés ou pas, je m'en fichais. Toi, il t'a fallu un an pour vouloir être mon fiancé ! Tu arrives trop tard.

ADRIANO. Pourquoi trop tard ?

ISABELLA. Un peu tard, si tu préfères.

ADRIANO. Mais, pourquoi ? Tu viens de me dire que tu m'aimais. Il n'est jamais trop tard pour décider d'être heureuse.

ISABELLA. Tu es sûr de l'obtenir, ton annulation ?

ADRIANO. Sûr.

ISABELLA. Evidemment, toi, tu es de la maison !

ADRIANO. Quelle maison ?

ISABELLA. Du Vatican. Tu es bien placé quoi !

ADRIANO. Non. La vérité est que mon cas fait partie de ceux prévus pour l'annulation. Si je n'en étais pas sûr, je ne serais pas là.

ISABELLA. Et où serais-tu ?

ADRIANO. Quoi ?

ISABELLA. Tu dis « je ne serais pas là ». *Où serais-tu ?*

ADRIANO. Je voulais dire...

ISABELLA. Que sans être sûr de ton annulation, tu ne me verrais plus ?

ADRIANO. Mais non !

ISABELLA. Mais si, Adriano ! Pourquoi cherches-tu à te masquer ce que tu penses vraiment ! Tu m'aimes, mais tu ne m'as pas prise... Tu m'aimes, mais sans la perspective de l'annulation tu préférerais ne plus me voir ! Voilà l'amour tel que tu le comprends, avec tout ce qui te colle à la peau et dont tu ne peux pas te défaire : le qu'en-dira-t-on, la Société, l'Eglise, le Pape, Dieu ! Le miracle, vois-tu, Adriano, c'est qu'avec tout ça contre moi et contre nous, je sois encore là, assise à côté de toi dans ce café !

ADRIANO. Mais je ne te comprends pas, mon amour chéri. Pourquoi t'énerves-tu ainsi tout à coup ? Quelle mauvaise raison cherches-tu ? Quelle querelle ?

ISABELLA. Je m'énerve... Je m'énerve parce que tu m'annonces aujourd'hui brusquement que tu veux faire de moi ta femme et une comtesse ! (*Elle pleure.*)

ADRIANO. Ce n'est pas une raison pour être triste il me semble !

ISABELLA. Mais si ! justement ! Tu ne peux pas comprendre !

ADRIANO. Non, je ne comprends pas !

ISABELLA. Tu ne comprends pas ce que cela représente pour moi ! C'est un rêve auquel je n'aurai jamais cru !

ADRIANO. Alors tu dois être heureuse ?

ISABELLA, *pleurant.* Mais je le suis !

ADRIANO. Ah ! bon ! Dis-moi ça ! Ne pleure pas, mon petit. Tu es heureuse : ne pleure pas !

ISABELLA. Je suis heureuse, mais je n'y crois pas.

ADRIANO. A notre bonheur ?

ISABELLA. A cette annulation et à notre mariage ! Ta femme est d'accord, elle ?

ADRIANO. Pour demander l'annulation ? Elle le sera. Nous en avons déjà parlé.

ISABELLA. Et tu lui as dit que tu voulais cette annulation pour pouvoir m'épouser ?

ADRIANO. Pas encore.

ISABELLA. Ah ?

ADRIANO. Quoi ?

ISABELLA. Alors, ce n'est pas fait !

ADRIANO. Pourquoi ? Ma femme n'est pas un monstre !

ISABELLA. Elle est ta femme ! Et si peu qu'elle l'ait été..., fais-lui confiance ! Te perdre, peut-être... Mais te perdre pour que tu sois heureux avec une autre ! Tu verras !

ADRIANO. Paola est incapable d'une bassesse semblable ! Elle est trop bien née !

ISABELLA. Tu connais mal les femmes. Plus nous sommes nées, plus nous sommes vaches !

ADRIANO. Oh !

ISABELLA. Je te choque ?

ADRIANO. Je crois que tu ne vois pas ma femme comme elle est, Isabella !

ISABELLA. Eh bien ! admettons qu'elle accepte. Dans combien de temps l'auras-tu ?

ADRIANO. L'annulation ?

ISABELLA. Oui. Quinze jours, un mois ?

ADRIANO. Oh non ! mon petit ! C'est plus long, hélas ! Il y a toute une procédure. J'ai rendez-vous avec ma femme et mon avocat pour commencer les démarches. Ça peut durer je ne sais pas... Un an... Peut-être moins, remarque !

ISABELLA. Et tu veux que nous restions encore un an fiancés !

ADRIANO. Mais nous nous verrons au grand jour, nous ne serons plus obligés de nous cacher comme nous le faisons !

ISABELLA. C'est impossible.

ADRIANO. Pourquoi ?

ISABELLA. Ma mère et mon oncle ne marcheront pas.

ADRIANO. Ton oncle ? Mais j'irai le trouver aussi, ton oncle !

ISABELLA. Ah non ! Surtout pas !

ADRIANO. Pourquoi ?

ISABELLA. Mais parce que... D'abord il ne sera plus là... Il n'était venu qu'en passant... Et puis tu ne le connais pas... C'est un homme presque d'un autre monde. Il est Sicilien... Il suffirait qu'il te voie... Il comprendrait tout de suite... Mes absences..., les fleurs... Il te flanquerait à la porte !...

ADRIANO. Enfin... tout de même !

ISABELLA. Je veux dire... Il penserait que cette annulation est une excuse, qu'elle n'est pas sûre et qu'au fond, tu viendrais lui demander de couvrir des relations... qu'il croirait coupables... Ma mère n'imaginerait pas autre chose, telle que je la connais ! Pense déjà au coup qu'elle aurait de savoir que, depuis un an, nous nous voyons en secret ! Elle ne sait pas que tu existes pour moi !

ADRIANO. Mais tu m'as dit que tu lui parlais de moi quelquefois...

ISABELLA. Moi ? Tu l'as rêvé ! Jamais je t'ai dit ça ?

ADRIANO. Il me semble que oui...

ISABELLA. Réfléchis bien. Tu dois confondre.

ADRIANO. Avec qui ?

ISABELLA. Est-ce que je sais ! Jamais je n'ai pu te dire ça. Pour ma mère, tu es l'architecte du Vatican, un homme très distingué, très aimable, mais qui, pas une seconde, n'a jeté un regard sur sa fille. Non, Adriano, plus j'y pense, plus je suis sûre que tu courrais à un échec en parlant à ma mère. Tu ne la connais pas ! Sous son air de bonne femme un peu simple, il est une tête de mûle et moi, telle que tu me vois, je ne fais ni plus haut ni plus bas que ce qu'elle veut. Comment depuis un an j'ai pu être assez maline pour qu'elle t'ignore !... Quand j'y pense, je me dis que je dois aussi être assez forte dans mon genre. Tu vois, tu hais le mensonge, et tu dis que j'en suis incapable, mais si je n'avais pas su mentir, aurions-nous pu continuer à nous voir ?

ADRIANO. C'est vrai.

ISABELLA. Au fond, tu découvriras peut-être un jour que je suis une vraie menteuse, une « coquine » !

ADRIANO. Chère ! Chère « coquine » !

ISABELLA. Que ferais-tu si tu le découvrais ?

ADRIANO. Que tu es une coquine ?

ISABELLA. Par exemple.

ADRIANO. Je ferais... un retour complet sur moi-même.

ISABELLA. C'est-à-dire ?

ADRIANO. Je comprendrais que l'on peut être droit et avoir des principes et en même temps aimer une coquine ! (*Il rit.*)

ISABELLA. Adriano ! C'est trop beau !

ADRIANO. Quoi ?

ISABELLA. Que tu puisses quand même me dire ça ! Mais je sais bien que ce ne serait pas possible et que ce jour-là tu me détesterais, hélas ! C'est un risque à courir !...

ADRIANO. Ne dis pas de bêtises...

ISABELLA. Tu as raison, parlons sérieusement. Ce que je vais te dire va peut-être te surprendre, mais j'ai tourné et retourné la chose dans ma tête. Pour échapper à ma mère et à ma famille, pour que nous puissions nous voir comme tu veux — et même autrement — en attendant ton annulation, je ne vois qu'un moyen.

ADRIANO. Quel ?

ISABELLA. Il faut que tu me permettes de me marier.

ADRIANO. Tu es folle ! Comment ça te marier ! Avec qui ?

ISABELLA. N'importe qui.

ADRIANO. Tu es complètement folle ! Pourquoi faire d'abord ?

ISABELLA. Je te l'ai dit : pour être libre ! Je fais comme toi : je me marie, je m'aperçois que ça ne colle pas et je fais annuler mon mariage. Puisque tu t'occuperas de ton annulation à toi, tu seras encore mieux placé pour faire avancer la mienne.

ADRIANO. Non, Isabella, non. Jamais je ne te laisserai faire une chose pareille !

ISABELLA. Tant pis !

ADRIANO. Tu sembles le regretter !

ISABELLA. Qu'est-ce que je peux faire d'autre ? Si tu n'es pas d'accord !

ADRIANO. Non. Et je ne le serai jamais ! Je te le dis nettement !

ISABELLA. N'en parlons plus. Les dés sont jetés !

ADRIANO. Quels dés ?

ISABELLA. Les dés, Adriano ! Les dés ! Tu ne me permets pas de me marier, c'est tout ! C'est la vie ! C'est ma vie !

ADRIANO. Sais-tu que tu es une drôle de fille, Isabella ?

ISABELLA. Oui ?

ADRIANO. Et que tu as des idées comme personne ?

ISABELLA. Tu crois ?

ADRIANO. Si je ne te connaissais pas comme je te connais, tu me ferais peur parfois !

ISABELLA. Mais tu me connais, Adriano !

ADRIANO. Heureusement.

ISABELLA. Il va falloir que je rentre maintenant, sinon ils vont s'inquiéter chez moi. D'ailleurs je recommence à être moite. Sens.

ADRIANO. Oui... peut-être... très peu en tout cas...

ISABELLA. C'est la fièvre qui revient !

ADRIANO. Tu crois vraiment ?

ISABELLA. Oh ! Je la connais, tu sais !

(*Arrive Elvira.*)

ELVIRA. Mais... ce n'est pas vrai... Tu es là avec... Avec ?... C'est avec vous, Monsieur le Comte, que je trouve ma fille ?

ADRIANO. Avec moi en effet, Madame, et cela doit vous tranquilliser. Votre fille ne court aucun danger.

ELVIRA. Elle m'avait dit que, malgré son état et sa fièvre, elle devait absolument sortir pour une visite indispensable, mais jamais au grand jamais il ne me serait venu à l'idée...

ADRIANO. Cela vous déplaît-il, Madame, que cette visite ait été pour moi ?

ELVIRA. Tant que je n'en sais pas plus long, je ne dirai pas que cela me déplaît, mais ça me surprend, vous le comprendrez. Je suis très, très surprise. J'ai vu qu'Isabella tardait à rentrer...

ISABELLA. J'avais dit à maman où j'allais.

ELVIRA. Elle me dit toujours où elle va, vous vous en doutez.

ADRIANO. Madame, me serait-il permis de vous parler une minute ? Une minute seulement.

ISABELLA. Tu tiens vraiment à tout gâcher, Adriano ?

ADRIANO. Je t'en prie !

ELVIRA. Est-ce que je dois comprendre ? Je sens entre vous deux une certaine complicité... Isabella ? Je me trompe ? (*Isabella baisse la tête.*) Vous n'allez pas m'apprendre que vous compromettez ma fille unique ? C'est bien joli de s'introduire chez les gens sous prétexte de voir leurs fresques... Mais attention ! Il y a fresques et frasques, Monsieur le Comte ! Ne confondons pas !

ADRIANO. Il me déplaît, Madame, de vous entendre dire que je me suis « introduit » chez vous. Je ne suis pas un cambrioleur. Isabella, le moment est venu de tout dire à ta mère.

ELVIRA. Ah ! Dio mio ! Cette phrase dit déjà tout ce que je redoutais ! Et vous la tutoyez ! Je n'aurais jamais cru ça de vous ! Un monsieur du Vatican ! Quel coup vous donnez à un cœur de mère !

ADRIANO. Madame, tout est très simple. Je vous prie de consentir à ce qu'Isabella soit à moi, même si je ne puis encore l'épouser. Voilà.

ELVIRA. Vous ne pouvez pas l'épouser ? Vous êtes marié !

ADRIANO. Oui, Madame. Mais l'amour, Madame, la force incommensurable de l'amour ! Le mien — le nôtre — ne redoute rien ni personne ! Je vaincrais tous les obstacles. Un jour — un jour ou l'autre — j'obtiendrai l'annulation de mon mariage. Je le sais. Mais jusque-là je vous prie, je vous conjure, car Isabella y consent aussi, de me considérer comme... comme votre futur gendre ! Isabella et moi nous sommes fiancés.

ELVIRA. Plus un mot, Monsieur le Comte, j'ai compris. Vous êtes un homme d'honneur. Pour des hommes comme vous le divorce devrait exister en Italie.

ADRIANO. Pas de divorce, Madame. Jamais !

ELVIRA. De mieux en mieux !

ADRIANO. Nous aurons tout sans divorce, croyez-moi.

ELVIRA. Je vous l'avoue, j'ai reçu un coup. Un coup très dur pour une mère. Mais j'aime mieux que les choses soient claires.

ADRIANO. Moi aussi, Madame.

ELVIRA. Naturellement, je vous demande le temps de me retourner, enfin... de réfléchir.

ADRIANO. Ce n'est que juste.

ELVIRA. De toute façon, vous le voyez, la pauvre chérie n'est pas bien en ce moment. Et dès qu'elle sera rétablie, je veux l'emmener se refaire, à la campagne.

ADRIANO. Chez son oncle ? En Sicile ?

ELVIRA. Son oncle ? (*Coup d'œil à Isabella qui lui fait signe.*) Ah ! Monsieur le Comte, je vois qu'elle vous a aussi parlé de son oncle !

ADRIANO. Je serais heureux de le rencontrer s'il le faut !

ELVIRA. Oh ! c'est un sauvage vous savez ! Il vous choquerait peut-être par ses manières un peu brusques. Mais c'est un sauvage qui a de grandes propriétés près de Syracuse avec des champs d'orangers magnifiques et comme il a invité Isabella — qui est sa filleule — j'ai accepté de l'envoyer chez lui un petit bout de temps. Vous comprendrez ça, n'est-ce pas, Monsieur le Comte ? Il faut qu'elle se retape, votre petite Isabella. Pendant ce temps je réfléchirai. Peut-tre même j'en dirai un mot à son oncle... Enfin ça... On verra !

ADRIANO. Pendant l'absence d'Isabella j'activerai les démarches pour mon annulation.

ELVIRA. Ça dure un bout de temps, je crois, non ?

ADRIANO. Quoi donc, Madame ?

ELVIRA. Ces annulations.

ADRIANO. Tout dépend de la Sainte Rote, bien sûr !

ELVIRA. La quoi ?

ADRIANO. La Sainte Rote. C'est le tribunal qui statue au Vatican sur les cas d'annulation. Mais on en vient à bout, croyez-moi.

ELVIRA. Isabella. Tu ne dis rien ?

ISABELLA. Je crois que ma fièvre est remontée. Je suis un peu étourdie.

ELVIRA. Viens vite que je te couche. Excusez-nous, Monsieur le Comte.

ADRIANO. Comment donc !

ISABELLA, *à Adriano*. Tu es content maintenant ?

ADRIANO. Oh oui ! Pas toi ?

ISABELLA. Je nage dans le bonheur. Ça ne se voit pas ?

ADRIANO. Je te téléphonerai.

ELVIRA. C'est ça. Et si Isabella est au lit, je vous répondrai.

ADRIANO. Merci, Madame. Mes hommages. (*Il lui baise la main. Elvira sort.*)

ISABELLA. Tu vois, ma mère est comme toi : elle ne peut vivre que dans la vérité. (*Elle sort.*)

Devant le rideau, rue et ville.

(*Isabella et Elvira reparaissent, après un moment, de la droite à l'avant-scène et se dirigent vers leur maison. Dans le trajet elles discourent.*)

ISABELLA. Il a fallu que tu entres ! Tu n'as pas pu t'en empêcher ! Je t'avais dit : « Attends-moi dehors », mais toi, non !

ELVIRA. Tu ne sortais plus ! Je me suis dit : « Il ne lui serait pas arrivé quelque chose ? »

ISABELLA. Qu'est-ce qui pouvait bien m'arriver ?

ELVIRA. Tu sais qu'il me plaît, ton comte du Pape ! Je trouve qu'il ne ressemble toujours pas à Vittorio de Sica, mais c'est un monsieur. Il sait parler aux femmes, tu as raison. Dommage qu'il n'y ait rien à faire !

ISABELLA. Pourquoi rien ? Il va demander l'annulation.

ELVIRA. Quelle annulation ! Des histoires tout ça ! Avant qu'il n'ait son annulation toi, tu auras eu quatre enfants ! La Sainte Rote ! La Sainte Rote ! C'est de la pilule tout ça ! Mais pour être amoureux de toi, il l'est !

ISABELLA. Oui, eh ? (*Deux pas.*) Peux-tu m'expliquer, toi, pourquoi je plais tellement à un homme comme lui, moi — justement, moi ?

ELVIRA. Pourquoi ? Quel « homme comme lui » ?

ISABELLA. Oui : un homme sérieux, compliqué, religieux aussi ! Pourquoi faut-il que je lui plaise tant ? Qu'est-ce que j'ai ? Je ne devrais pas être son type ? Et lui, pourquoi me plaît-il à moi aussi ?

ELVIRA. Il te plaît parce que c'est un monsieur. Et toi tu lui plais parce que tu n'es pas une dame.

ISABELLA. Et tu sais ce que je suis, toi ?

ELVIRA. Una ragazza ! Et les aristocrates sont tous les mêmes ! Ils aiment le peuple par vice. Au Vatican comme ailleurs !

ISABELLA. Entre lui et toi si tu crois que je m'y retrouve !

ELVIRA. Lui en tout cas, c'est du vent ! C'est le courant d'air des couloirs du Vatican ! Laisse-le courir !

ISABELLA. Fous-moi la paix, tu m'énerves !

ELVIRA. Plains-toi de moi ! J'ai tout arrangé !

ISABELLA. Arrangé quoi ?

ELVIRA. Ta convalescence... Syracuse... Ah ! dis donc, tu aurais pu me prévenir que tu avais un oncle ! Heureusement que je comprends vite ! En tout cas tu as tout ton temps pour ton voyage de noces. Il te laissera tranquille. Ah ! oui, mais il va falloir trouver un truc pour les cartes postales !

ISABELLA. Quelles cartes postales ?

ELVIRA. Celles que tu devras lui envoyer de Syracuse, puisque vous allez à Venise !

ISABELLA. Tu me dégoûtes ! (*Elles sortent.*)

(*La rue fait place à la maison.*)

La maison d'Adriano.

Salon-bibliothèque cossu de palais romain. Adriano lit une carte postale et il est nettement heureux.

ADRIANO. Tu connais Syracuse, Beniamino ?

BENIAMINO. Non, Monsieur le Comte.

ADRIANO. Moi non plus. Ça m'a l'air très beau. Regarde.

BENIAMINO. Bellissimo !

ADRIANO. Tout va bien, Beniamino ! Dans un mois une nouvelle vie va commencer ! Une nouvelle vie ! Quelle date sommes-nous aujourd'hui ?

BENIAMINO. Le 23, Monsieur le Comte. J'en suis certain : c'est mon anniversaire.

ADRIANO. Ton anniversaire ? Aujourd'hui ? Et je ne le savais pas.

BENIAMINO. Maintenant, Monsieur le Comte le sait.

ADRIANO. Eh bien !... Je vais te faire un cadeau.

BENIAMINO. Merci, Monsieur le Comte.

ADRIANO. Quel âge as-tu aujourd'hui ?

BENIAMINO. Trente-cinq ans.

ADRIANO. Bravo ! C'est le mien à douze ans près ! Le 23 avril !... Voilà donc une date que je ne dois plus oublier. Date heureuse et mémorable ! Anniversaire de Beniamino ! C'est noté, là ! (*Son front.*) Le 23 avril !
(*Le décor d'Isabella apparaît déjà. Elle est en robe de mariée avec tout autour d'elle : Elvira, le tailleur, Achille et Albino qui apparaîtra bientôt tiré à quatre épingles.*)

BENIAMINO. Monsieur le Comte est bien bon.

ADRIANO. Et moi je renaîtrai autour du 23 mai, Beniamino ! Une sorte de nouvel anniversaire pour moi.

BENIAMINO. Ah !

ADRIANO. Je ne peux pas encore t'expliquer ça.

BENIAMINO. Bien, Monsieur le Comte.

ADRIANO. Elle doit déjà reprendre des forces et des couleurs parmi les orangers de Syracuse..

BENIAMINO. Comment ?

ADRIANO. Non, non, je parlais tout seul.
(*Chez Isabella après toute une scène muette de préparatifs, le cortège se met en marche. On le suit dans la rue. On entend la* Marche nuptiale *de Mendelssohn. Le cortège passe dans la rue.*)

ADRIANO. Mais tu entends ?

BENIAMINO. Quoi donc ? Non. Je n'entends rien, Monsieur le Comte.

ADRIANO. Je ne sais pas... Il m'avait semblé...

(*Le décor de rue reparaît. On voit le cortège continuer sa marche, avec arrêts pour photographies, puis disparaître, reparaître et regagner la maison d'Isabella. Le décor d'Adriano reparaît. Ce dernier est en robe de chambre, faisant de la gymnastique.*)

ADRIANO. Une ! Deux ! Hop ! Là ! Trois ! Quatre ! Et hop là !

BENIAMINO. Pourvu que Monsieur le Comte ne se fasse pas de mal avec cette subite frénésie de gymnastique et de sport. Monsieur le Comte doit savoir qu'il a toujours été jusqu'ici contre le sport ?

ADRIANO. On change, cher Beniamino, nous changeons ! Il est un âge où la jeunesse se conserve à la force du poignet !

BENIAMINO. C'est pour cela que Monsieur le Comte fait des altères sans doute ?

ADRIANO. Voilà !

BENIAMINO. Mais, Monsieur le Comte est jeune !

ADRIANO. Bien sûr, mais je tiens à le rester. De la gymnastique, je passerai à la boxe !

BENIAMINO. Alors on verra des choses surprenantes, Monsieur le Comte !

ADRIANO. Surprenantes, Beniamino !

BENIAMINO. Je me rappelle que le 23 avril, jour de mon anniversaire...

ADRIANO. Mon Dieu ! Ton cadeau que j'ai encore oublié !

BENIAMINO. Monsieur le Comte y pensera un de ces jours ! Je me rappelle que ce jour-là Monsieur le Comte m'a annoncé pour le 23 mai une sorte de second anniversaire pour lui...

ADRIANO. Probablement. Je voulais dire : moralement.

BENIAMINO. Nous sommes le 23.

ADRIANO. Le 23 mai ? Aujourd'hui ?

BENIAMINO. Oui. Puis-je me permettre de demander à Monsieur le Comte si l'anniversaire en question a bien eu lieu ?

ADRIANO. Tu le vois, Beniamino, je t'avais dit que je renaîtrais ! Je renais ! Les choses vont comme je le souhaite et tu me vois en pleine forme. A ce propos, j'attends ce matin la visite de Madame la Comtesse. Sitôt qu'elle sera là, fais-la entrer. Je vais m'habiller en l'attendant.

BENIAMINO. Bien, Monsieur le Comte. (*Il sort.*)
(*Et c'est le décor d'Isabella que l'on découvre.*)
(*Albino plutôt abruti cherche à finir de s'habiller comme un homme qui se sait en retard. Isabella en peignoir l'aide de temps à autre.*)

ALBINO. Dépêchons... Dépêchons... Ça ! ce matin, que je le veuille ou non, je serai en retard et le roi, la perle des instituteurs va finalement se faire...

ISABELLA. Engueuler !

ALBINO, *attraper*. Je t'ai déjà dit de ne pas employer tout le temps ce langage. Il est tellement plus agréable de ne pas entendre toujours des mots d'argot qui traînent partout.

ISABELLA. Tu as raison, chéri. Je me surveillerai.

ALBINO. Tu es bien ?

ISABELLA. Humm...

ALBINO. Contente ?

ISABELLA. Heureuse !

ALBINO. Tu sais que tu es une curieuse bonne femme ! Tu le sais ?

ISABELLA. Humm !...

ALBINO. Je crois tout de même que je vais « finir par être prêt » comme tu dis. Ce que je ne comprends pas, c'est que d'habitude je m'éveillais facilement de bonne heure et maintenant... (*Il bâille.*)

ISABELLA. Ah ! Tu ne comprends pas ?

ALBINO. Non.

ISABELLA (*elle chante*)

Si nous restons à table
Restons-y donc longtemps.
L'amour est agréable...

(*Elle rit.*)
Ah ! Ah !

ALBINO. Pourquoi ris-tu ?

ISABELLA. Ah ! tu ne comprends pas ? Je t'expliquerai ça quand tu rentreras ! Si tu es très gentil ?

ALBINO. Dis. Pourquoi ?

ISABELLA. Va vite maintenant, va ! (*Albino veut l'embrasser.*) Va ! va ! Soyons sérieux ! Comme tu me disais pendant nos fiançailles ! (*L'imitant.*) « Le devoir avant tout ! » Va vite A tout à l'heure. (*Baiser du bout d'un doigt. Albino sort. Téléphone. Isabella va répondre.*) Au revoir ! (*Mais Albino reparaît, croyant que le téléphone est pour lui. Isabella lui fait signe que c'est pour elle et qu'il s'en aille vite. Pendant ce temps elle disait.*) « Allô ! »

(*Et nous avons Adriano chez lui, au téléphone, en même temps qu'Isabella chez elle.*)

ADRIANO. Allô !... Allô ! Allô !

ISABELLA, *maintenant seule.* Allô ! oui ? C'est toi ?

ADRIANO. Mais oui ! Que se passe-t-il ?

ISABELLA. Je ne sais pas... un instant en dérangement...

ADRIANO. Maintenant ça va ?

ISABELLA. Maintenant tout va bien.

ADRIANO. Bonjour.

ISABELLA. Bonjour.

ADRIANO. Comment es-tu ?

ISABELLA. Le mieux du monde !

ADRIANO. Oui !

ISABELLA. Oui.

ADRIANO. Tu es heureuse ?

ISABELLA. Très heureuse. Tu ne l'as pas senti ?

ADRIANO. Quand ?

ISABELLA. Je ne sais pas ! Tout le temps !

ADRIANO. Depuis ton retour de Syracuse ? Depuis qu'on s'est revus.

ISABELLA. Oui.

ADRIANO. Oui, j'ai senti que tu étais heureuse de me retrouver tous ces jours-ci. Et il y a des moments où je pense terriblement à toi.

ISABELLA. Moi aussi.

ADRIANO. Quand ?

ISABELLA. Je ne peux pas te dire exactement.

ADRIANO. Tiens, hier soir, moi, j'ai beaucoup pensé à toi, très fortement même et j'étais heureux. Tu vas me dire si tu l'as senti et si tu étais heureuse, toi aussi.

ISABELLA. Sûrement !

ADRIANO. A dix heures et demie.

ISABELLA. A dix heures et demie..., j'étais couchée.

ADRIANO. Et tu étais heureuse ?

ISABELLA. Oui.

ADRIANO. Très heureuse ?

ISABELLA. Oui !

ADRIANO. Et des imbéciles prétendent que les antennes n'existent pas en amour !

ISABELLA. Où étais-tu, toi ?

ADRIANO. Je dînais chez le cardinal Lazzarone. Un dîner avec mon père. Je les laissais parler et tout d'un coup la pendue a sonné dix heures et demie. J'ai presque ressauté et le cardinal a dit : « Adriano se promenait en ce moment ! Il était à la campagne. » C'était vrai, mon ange, j'étais à la campagne avec toi et nous étions très heureux.

ISABELLA. Alors tu dînes chez les cardinaux et à dix heures et demie tu te promènes à la campagne !

ADRIANO. Il fait partie du Sacré Collège. Je travaillais pour nous !

ISABELLA. Ah ! Pour l'annulation !

ADRIANO. Je crois qu'on finira par y arriver. Tu verras ! Et j'ai une surprise.

ISABELLA. Ah ?

ADRIANO. J'attends ma femme d'un instant à l'autre.

ISABELLA. Ta femme ?

ADRIANO. Oui, et cette entrevue sera capitale. Mais tout me laisse croire que les choses iront comme sur des roulettes. Allô ?

ISABELLA. Oui ?

ADRIANO. Tu ne dis rien ?

ISABELLA. J'écoute, Adriano. Je t'écoute. Je pense à cette annulation pour laquelle tu te donnes beaucoup de mal. J'ai des scrupules...

ADRIANO. Comment ça, des scrupules !

ISABELLA. Je veux dire que même si tu y renonçais, même s'il n'était pas possible que tu... l'obtinsses...

ADRIANO. Comment as-tu dit ?

ISABELLA. Qu'est-ce que j'ai dit ?

ADRIANO. « ... pas possible que tu... ? »

ISABELLA. « L'obtinsses ! » Ce n'est pas ça ?

ADRIANO. Oh ! mais que voilà un langage châtié ! Jamais tu n'aurais prononcé une formule pareille, avant !

ISABELLA. Avant quoi ? Ne m'as-tu pas souvent fait remarquer que je parlais d'une façon trop relâchée ?

ADRIANO. Moi ?

ISABELLA. Oui ! Tu me l'as dit. Tu m'as dit que je devais surveiller mon langage, m'affiner... Je m'affine, mon cher !

ADRIANO. Foutre !

ISABELLA *rit.* Tu vois, tu te moques de moi !

ADRIANO. Mais non, mon chéri, je ris, je m'amuse ! C'est bon de rire !

ISABELLA. Oui, c'est bon ! Et ça me donne envie de te voir. J'aime rire avec toi. Surtout quand tu as ton air des grands jours !

ADRIANO. Eh bien ! on se voit tout à l'heure ? A onze heures ?

ISABELLA. Oui, je suis libre jusqu'à une heure. Toujours là-bas ?

ADRIANO. Très bien. (*On sonne.*) On a sonné. Elle arrive ! Sois près de moi !

ISABELLA. Je ne te lâche pas une minute. A tout à l'heure !

ADRIANO. A tout à l'heure !

ISABELLA, *elle envoie un baiser.* Et toi ?

ADRIANO. Je t'ai déjà dit...

ISABELLA. Je n'ai pas entendu. Envoie-m'en un plus fort. (*Et comme une dame est entrée, son baiser se transforme en une grimace et il raccroche.*) Oh ! le saligaud ! Il a raccroché le premier !

(*Le décor est totalement celui de chez Adriano.*)

ADRIANO. Entrez... Entrez, chère Paola ! Comment ça va, Paoluccia ?

PAOLA. Couci-couça...

ADRIANO. Pourquoi ?

PAOLA. Pour rire un peu ! C'est bon de rire ?

ADRIANO. C'est gentil de venir me voir avec le sourire aux lèvres !

PAOLA. Ne suis-je pas toujours tout sourire avec vous, Adriano ?

(*Petite gêne.*)

ADRIANO. Vous ne voulez pas vous asseoir ?

PAOLA. Mais si, bien sûr.

ADRIANO. Vous ne voulez pas vous débarrasser ?

PAOLA. Non, merci.

ADRIANO. Beniamino, enlève le téléphone d'ici et qu'on ne nous dérange pas. Je n'y suis pour personne.

BENIAMINO. Pour personne ?

ADRIANO. Hé ? Oui : pour personne. Absolument personne.

BENIAMINO. Bien, Monsieur le Comte.

PAOLA. Vous serez gentil de me donner un verre d'eau, Beniamino.

BENIAMINO. Tout de suite, Madame la Comtesse.

ADRIANO. Oh ! pardon ! Vous ne préférez pas une tasse de café ?

PAOLA. Mais non, vous le savez bien : le matin un verre d'eau tout simplement.

ADRIANO. C'est vrai.

PAOLA. Vous l'aviez oublié ?

ADRIANO. Non, non, bien sûr ! Une seconde de distraction. (*Sort Beniamino.*) Je suis navré de vous avoir demandé de venir, Paola ; c'est moi qui aurais dû aller vous trouver.

PAOLA. Mais non, voyons ! C'est très bien ! Nous sommes beaucoup plus tranquilles ici pour bavarder ?

ADRIANO. Votre mère m'en veut toujours beaucoup, n'est-ce pas ?

PAOLA. Non, je n'insinuais nullement... D'ailleurs, maman ne vous en veut pas, Adriano ; mais elle se refuse toujours à croire que vous et moi, nous puissions vraiment ne plus être... (*Un geste termine sa phrase.*)

ADRIANO. Elle veut toujours espérer ?

PAOLA. Je crois. Vous savez comment elle est, la pauvre !
(*Beniamino entre avec le verre d'eau.*)
Merci, Beniamino.
(*Il sort.*)

PAOLA. Alors, Adriano ? Vous vouliez me voir ?

ADRIANO. Oui. Voici chère, très chère Paola...

PAOLA. Non, Adriano. Je vous en supplie, ne commencez pas à prendre de grands airs et à faire de la diplomatie. Nous savons tous les deux de quoi nous allons parler. Avec moi, la diplomatie est tout à fait inutile. Et par-dessus le marché, je peux dire que votre diplomatie personnelle !...

ADRIANO. Quoi ? Qu'est-ce qu'elle a de particulier, ma diplomatie ?

PAOLA. Disons qu'elle n'a rien à voir avec la diplomatie. Vous êtes un grand ingénu qui veut jouer au diplomate, mais le fait est qu'en prenant les choses de haut vous vous noyez dans un verre d'eau et que vous n'arrangez rien. Inutile de me regarder avec ces yeux-là. Vous savez très bien que nous resterons toujours bons amis, même en nous disant la vérité, n'est-ce pas ?

ADRIANO. Mais bien sûr ! Plus que des amis !...

PAOLA. Moins ou plus, je ne sais pas. Disons, de bons amis. Alors ? Qu'avez-vous à me dire ?

ADRIANO. A vous demander de régulariser notre situation. Cette formule rapide vous convient ?

PAOLA. Tout à fait. Continuons.

ADRIANO. J'aurais trouvé inélégant de vous faire parler de ça par un avocat.

PAOLA. Ç'aurait été très inélégant, vous avez raison.

ADRIANO. J'ai préféré vous le dire moi-même.

PAOLA. J'y suis extrêmement sensible. Qu'y a-t-il donc de nouveau ?

ADRIANO. Pourquoi de nouveau ?

PAOLA. Pour motiver ce désir.

ADRIANO. Mais... rien. Absolument rien de nouveau. Je voudrais régulariser notre passé.

PAOLA. Mais encore ?

ADRIANO. Faire annuler notre mariage, Paola.

PAOLA. Ah ! A ce point-là ! Une annulation ?

ADRIANO. Franchement, c'est normal. Nous n'avons pas autre chose à faire. Vous savez que je n'aime pas les situations fausses. Elles peuvent avoir de fâcheuses conséquences d'ordre moral. Tout le monde sait maintenant ce que nous sommes l'un pour l'autre, vivant chacun de son côté, je ne vois pas pourquoi nous continuerions...

PAOLA. Bon. Je suis tout à fait de votre avis. N'épiloguons pas : nous annulons ! Dites-moi rapidement ce que je dois faire, vous avez mon consentement. Je suppose que je vais avoir à dire un certain nombre de mensonges, n'est-ce pas ?

ADRIANO. Mais non, aucun mensonge ! Absolument aucun. La vérité au contraire, toute la vérité !

PAOLA. La vérité ? Vous voulez dire : la nôtre ? Vous perdez l'esprit !

ADRIANO. Raisonnons un peu, voulez-vous ? Mon avocat m'a dit...

PAOLA. Ah ! parce qu'il y a déjà un avocat entre nous ! ?...

ADRIANO. Il me semblait vous l'avoir dit.

PAOLA. Vraiment ? Il vous semblait ?

ADRIANO. Ecoutez, franchement, je ne trouve pas...

PAOLA. Comme vous prenez le mors aux dents tout de suite ! Alors ? Que dit-il, cet avocat ?

ADRIANO. Il n'y a vraiment pas de quoi vous irriter parce qu'un avocat, un spécialiste, a pu me donner en toute discrétion quelques conseils ! Non, je ne vous comprends pas, Paola !

PAOLA. Vous le comprendrez peut-être. Laissons cela. Que dit-il, je vous en prie, l'avocat ?

ADRIANO. Eh bien !... qu'il est avant tout indispensable de choisir d'un commun accord le motif de l'annulation qui doit être présenté au Sacré Collège.

PAOLA. Et c'est nous qui devons le choisir ?

ADRIANO. Qui voulez-vous ?

PAOLA. Je veux dire, pourquoi n'est-ce pas l'avocat qui choisirait, puisqu'il connaît ce genre d'affaire ? Voulez-vous l'incompatibilité d'humeur ?

ADRIANO. Ce n'est pas suffisant pour l'Eglise.

PAOLA. Elle a raison. Comme elle est sage l'Eglise ! Alors nous nous dirigerons vers le vice de forme peut-être... En cherchant bien, on doit pouvoir...

ADRIANO. Je voudrais quelque chose de plus.

PAOLA. De plus ?

ADRIANO. En tout cas de plus conforme à notre situation.

PAOLA. Je vois. (*Brusquement.*) L'impuissance, ça vous irait ?

ADRIANO. Quoi ? Moi ? Impuissant !

PAOLA. Je plaisantais, Adriano. Je sais qu'avant moi vous avez eu des maîtresses et que vous en avez eu d'autres depuis notre séparation. Certains ont même tenu à ce que je n'aie aucun doute à ce sujet. Rassurez-vous, je sais que vous êtes un homme. Je vous le répète, je plaisantais.

ADRIANO. Avouez que ce n'est pas précisément un sujet de plaisanterie, Paola.

PAOLA. Mais tout de même, si nous renonçons à cette impuissance, qui vous a fait monter sur vos ergots comme un coq offensé, il faut bien admettre qu'il en a existé une en ce qui vous concerne — et plus grave que l'autre —, c'est l'impuissance à m'aimer

en tout cas. J'aurais été la seule en somme, avec qui, pour de mystérieuses raisons...

ADRIANO. Paola ! De grâce !

PAOLA. Que voulez-vous, mon cher, c'est vrai ! Nous cherchons un motif à l'annulation de notre mariage. Il est là, c'est le seul ! Mais ne me demandez pas de révéler officiellement mon triste privilège. Je ne le ferai jamais. Vous n'aurez pas de mal à le comprendre, je pense. Vous ne pouviez même qu'en être persuadé et vous devez avoir une idée puisque vous avez à ce point insisté pour me voir. Dites-la tout simplement et finissons-en, car moi aussi j'ai quelque chose à vous demander.

ADRIANO. Ah oui ? Quoi donc ? Dites, ma chère.

PAOLA. Ce n'est pas pressé. Tout à l'heure.

ADRIANO. Eh bien !... Non... je ne peux pas vous dire que j'ai une idée arrêtée. Elle devrait surgir de cet entretien.

PAOLA. Oui, mais elle ne surgit pas. Alors pourquoi nous creuser la tête. Demandez à votre avocat, ce sera le plus simple. De toute façon, je vous l'ai dit, je souscris à tout ce qui vous conviendra. Vous m'apportez les papiers et je signe. Je ne peux pas être plus fair-play.

ADRIANO. Comme toujours.

PAOLA. Un ange ! Non ?

ADRIANO. Un archange, Paoluccia ! Et maintenant que vouliez-vous me demander ? A mon tour d'être un ange pour vous...

PAOLA. Moi ? Ah ! oui ! Toujours ma maudite curiosité ! Je voulais savoir... Oh ! c'est un détail, bien sûr...

ADRIANO. Quoi donc ?

PAOLA. Pourquoi, vous avez brusquement ce désir de faire annuler notre mariage ? Qu'est-ce que cela vous apporte ?

ADRIANO. Mais... rien de plus. C'est pour être dans une situation nette, régulière. Vous connaissez mes scrupules moraux...

PAOLA. Menteur ! Vous n'en avez aucun.

ADRIANO. Paola ! Vous me connaissez !

PAOLA. Oui ! Et c'est justement parce que je vous connais que je le dis. Je vous le répète, ne jouez pas les diplomates avec moi, ça ne prend pas. J'accepte tout ce que vous désirez, mais à la condition que vous ne me parliez pas de scrupules moraux. J'ai horreur de ce genre de truquage. Vous n'auriez pas l'intention de vous remarier, par hasard ?

ADRIANO. Moi ? Quelle idée !

PAOLA. Pourquoi ? Ce serait une idée très normale, il me semble.

ADRIANO. Mais si je vous affirme...

PAOLA. N'affirmez rien surtout. Pauvre cher Adriano ! Il voudrait se remarier et il ne le peut pas ! Dans quel guêpier il est allé se fourrer !

ADRIANO. Mais, Paola, qu'allez-vous chercher ? Que voulez-vous... ?

PAOLA. Je veux la vérité. Et je la connais. La fille que vous voulez épouser...

ADRIANO. Quelle ? Quelle fille ?

PAOLA. Isabella.

ADRIANO. Ah bon ! Je suis espionné, ma parole.

PAOLA. Non, nullement. Ce n'est pas par goût de l'espionnage que je me suis renseignée, mais par intérêt pour vous, Adriano. Je ne dis pas par amour, cela vous déplairait. Bien que, séparés, vous n'avez jamais cessé de m'intéresser, figurez-vous...

ADRIANO. J'en suis très flatté... et heureux, dans la mesure où cet intérêt ne vous porte pas à me mettre des bâtons dans les roues.

PAOLA. Tout au contraire. Je veux vous aider.

ADRIANO. Je vous sais une femme tout à fait supérieure, mais n'allons pas trop loin. Vous connaissez cette jeune fille ?

PAOLA. Du tout. Mais je suis au courant. Et il me semble même l'être plus que vous.

ADRIANO. De quoi ?

PAOLA. De sa personnalité. Il me paraît même tout à fait extraordinaire que vous ne soupçonniez pas ce que je sais. Car vraiment vous ne semblez pas en avoir une idée.

ADRIANO. Je crois qu'en parlant par énigmes, nous devons parler de choses différentes, Paola.

PAOLA. Je suis sûre que non, voyez-vous ?

ADRIANO. Alors, je ne vous suis pas.

PAOLA. C'est très normal. Isabella est mariée, Adriano.

ADRIANO. Où êtes-vous allée chercher ça ! Cette jeune fille... mariée ?

PAOLA. Très exactement le 23 avril — il y a un mois jour pour jour —, dans l'église Saint-Félix, et selon le rite habituel : « Voulez-vous pour légitime épouse ici présente... « Oui. » Et voulez-vous pour... « oui ». Mariée autant qu'on peut l'être devant maire et curé avec le sieur... une seconde... Je vous laisserai d'ailleurs le document qui peut vous intéresser.

ADRIANO. Avec qui ?

PAOLA. Monsieur Albino Fogliano, instituteur, actuellement en fonction à l'école Nazario-Sauro, avenue des Rois-de-Rome, en ville. Téléphone 22-39-46. (*Elle pose la feuille.*)

ADRIANO. Ce n'est pas vrai. Je ne puis le croire.

PAOLA. Croyez-y. Calmement et en silence. Faites-vous à cette idée. Vous pourrez vous convaincre, ici (*Elle montre la feuille.*) que je n'invente rien.

ADRIANO. Comment avez-vous été au courant ?

PAOLA. Comme vous pouviez l'être, mon cher, comme tout le monde. Par affiches. Les mariages sont affichés pendant deux semaines aux portes des mairies et des églises. Il se trouve que j'en ai eu connaissance pendant que vous vous occupiez à consulter des avocats pour cette annulation si indispensable.

ADRIANO. Mais je ferai un scandale !

PAOLA. Faites-en un, mais soyez assez bon pour attendre un moment ; je préfère ne pas y assister. Je suis persuadée que ce serait à la fois comique et pénible. N'oubliez pas que je reste entièrement soumise et obéissante à vos plus chers désirs, Adriano.

ADRIANO. Paola ! Prenez garde ! Si vous avez fait cela par jalousie et dans un esprit de vengeance, je ne vous le pardonnerai jamais ! Jamais !

PAOLA. Moi ? Mais qu'ai-je fait ? C'est elle qui s'est mariée, pas moi. Mon rôle s'est borné à vous sortir de votre rêve et à vous ouvrir les yeux. En l'occurrence, c'était plutôt gentil ? De ma part ? Au revoir, Adriano. (*Elle sort.*)

ADRIANO, *abattu et un peu perdu, il grommelle.* Et elle me laisse seul...

(*Beniamino est apparu sur la porte intérieure.*)

Qu'est-ce pque tu veux, toi ? Qui t'a appelé ? Laisse-moi...

(*Le valet de chambre s'esquive, Adriano s'agite dans un fauteuil et se mettant la paume sur le front.*) Ah !... ah !... C'est le coup de barre. Le coup de barre classique... (*Il pose la tête sur le dossier en silence.*)

C'est extraordinaire, je ne me sens pas aussi furieux que je devrais l'être... J'attends que tout mon sang me vienne à la tête. (*Il se touche les joues.*) Eh non ! il ne vient pas... Je suis froid et lucide. Je dirais même que maintenant je vois tout très clairement, tout... (*Il essaie de rire.*) Ah !... ah !... ah !... ah !... Dans le fond, Isabella... je l'admire... Elle est forte... Elle est très forte ! Une coquine de classe !... (*Pensif.*) Et qui peut dire quel est le secret motif..., car il doit y en avoir un !... Le cœur humain ! Les mystères du cœur humain !... Bon Eh bien ! nous allons y voir clair ! Et tout de suite. (*Il prend le téléphone... et se compose le numéro laissé par Paola. Il fait une fausse voix.*) L'Ecole Nazario Sauro ? Je voudrais parler à l'instituteur Albino Fogliano ? Ici, c'est l'inspecteur principal... Il est là, oui ou non. Ça ne fait rien... qu'il interrompe sa classe... (*Plus fort, autoritaire.*) Oui, au téléphone. (*Silence. Apparaît Beniamino qui a cru que son maître l'appelait. Adriano le chasse avec un geste du bras.*) Et ferme la porte ! Allo ? L'instituteur Fogliano ? C'est lui-même ? C'est un ami... de l'inspecteur. Oui, oui. Mais *un ami*. Je veux vous parler de Mme Fogliano. Oui, précisément de votre femme ! (*Pause.*) Ecoutez-moi : Je vous répète que je suis un ami. Vous devriez aller vers onze heures un quart au café du « Vieil Empire », vous y trouverez votre femme. Oui, dans un quart d'heure ! Je vous assure que vous la trouverez... Je ne puis vous le dire... Nous, à l'académie, nous surveillons les instituteurs et leurs familles... Je ne puis vous en dire davantage. Allez et vous verrez. Comment ? Quoi ? Oh ! s'il vous plaît ! (*Il raccroche. Adriano grommelle ensuite.*) « Non, flectare... » Je me brise, mais ne plie pas... (*Puis, brusquement.*) Et maintenant, ma petite fille, tu n'as plus qu'un quart d'heure devant toi — et à nous deux ! Ou plutôt à nous trois !

RIDEAU

acte 2

LE CAFÉ

Isabella est assise. Isidoro bavarde avec elle.

ISIDORO. Pour la première fois aujourd'hui c'est Mademoiselle qui est en avance, — ou M. le Comte qui est en retard.

ISABELLA. C'est vrai, oui. C'est la première fois. Il est bien onze heures ?

ISIDORO. Passées de deux minutes. Ce n'est pas beaucoup.

ISABELLA. Il y a longtemps, Isidoro, que vous connaissez M. le Comte ?

ISIDORO. Oh ! je pense bien, Mademoiselle. Quand il était un petit garçon haut comme ça, il venait souvent le dimanche avec le vieux comte, — enfin, son père. Je dis vieux parce qu'aujourd'hui...

ISABELLA. Comment est-il, le vieux ? Enfin... son père.

ISIDORO. Le vieux ?

ISABELLA. Oui...

ISIDORO. Comment il est ? Ah !... aujourd'hui comment dire..., il est... un peu fatigué..., oui, fatigué, c'est le mot. Que voulez-vous, les années passent, hein ? De son beau temps c'était un seigneur par exemple. Il faisait la pluie et le beau temps à Rome. Un pied au Vatican, un pied au Conseil Municipal. Je crois qu'il en avait un aussi à la Cour, dans la Maison Royale.

ISABELLA. Encore un pied ?

ISIDORO. Oh ! ça ! c'était quelqu'un de solide ! Vous ne le connaissez pas ?

ISABELLA. Non. Pour moi ce n'était pas très facile.

ISIDORO. Et son palais, vous ne le connaissez pas non plus ?

ISABELLA. Non plus ! J'aimerais tant !

ISIDORO. Une jolie demoiselle comme vous ne manque pas d'arguments pour convaincre son fils... Ah ! voilà M. le Comte. (*Entre Adriano.*) Nous sommes un peu en retard, Monsieur le Comte, je faisais passer le temps à Mademoiselle...

ADRIANO. Je suis désolé, Isabella. Tu n'as pas trop attendu, j'espère ?

ISIDORO. La même chose ?

ISABELLA. Oui.

ADRIANO. Pas pour moi, non.

ISABELLA. Non ?

ADRIANO. Apporte-moi un Lachryma Christi.

ISIDORO Ah ! oh ! quelque chose qui n'a pas passé Monsieur le Comte.

ADRIANO. Euh... c'est ça oui... ça me fera du bien.

(*Isidoro sort.*)

ISABELLA. Ça ne va pas ? Tu t'es engueulé ?... Je veux dire : tu as eu des difficultés avec ta femme ? Il y a du tirage ?

ADRIANO. Du tirage, oui... il y a du tirage !

ISABELLA. Je te l'avais dit.

ADRIANO. Tout est d'accord, entendu, à l'amiable, tout va sur des roulettes et au dernier moment, des ongles, des griffes...

ISABELLA. Parce qu'au dernier moment tu lui as avoué que tu voulais être libre pour m'épouser ?

ADRIANO. Oui.

ISABELLA. A ce moment-là, ça n'a pas gazé ?

ADRIANO. Voilà.

ISABELLA. Je te l'avais annoncé, tu te rappelles ? Tu m'as répondu qu'elle était trop bien née pour se conduire mal et je t'ai répondu, moi...

ADRIANO Je me rappelle ce que tu m'as répondu.

ISABELLA. Tu as eu l'air de trouver que j'allais un peu fort.

ADRIANO. C'est vrai.

ISABELLA. Eh bien, je ne disais que ce qui est. Elle s'est montrée la dernière des vaches ? C'est ça ?

ADRIANO. Elle a été assez perfide, en effet.

ISABELLA. Perfide... C'est le mot « vache » en distingué, tu sais. C'est bien ce que je t'avais dit. Mais qu'est-ce qu'elle veut en somme ?

ADRIANO. Eh ! elle sait bien que pour le nom de mon père je ne peux pas faire de scandale... alors, elle en profite, c'est tout !

ISABELLA. Adriano, je m'excuse... mais est-ce que ce serait des questions d'argent ?...

ADRIANO. Non ! Pour l'argent on s'arrange toujours ! Non ! Elle veut ni plus ni moins que nous nous adressions directement au Pape pour trancher notre cas !

ISABELLA. Ça peut se faire ?

ADRIANO. Non ! D'habitude, non ! mais tu sais bien... avec mon père dans sa manche... aussi bien elle y arriverait !

ISABELLA. Et si le Pape te donnait raison !

ADRIANO. Eh « si, si, si »... Et s'il me donne tort ? Après ça ? Je peux m'adresser à qui ? Non, je ne veux pas ! Je refuse. Je veux l'annulation normale. Simplement, et tout de suite. D'ailleurs maintenant, je crois au fait accompli, je les mets tous devant le fait accompli.

ISABELLA. C'est-à-dire ?

ADRIANO. Je t'enlève. C'est décidé. C'est déjà fait. Et qu'arrive le scandale ! et qu'arrive la fin du monde ! Je quitterai même Rome s'il le faut !

(*Isidoro apporte les consommations.*)

ISIDORO. Vous dites que vous nous quittez, Monsieur le Comte ? Voici le Martini et le Lachryma Christi.

ADRIANO. Ce n'est pas certain encore, mais je ferai peut-être partie de la suite du Cardinal Légat.

ISIDORO. Oh ! quelle belle chose ce serait pour vous, Monsieur le Comte ! (*Il sort.*)

(*Ils boivent.*)

ADRIANO. Alors ça y est ? Tu pars avec moi ? Tu me suis ? Tu est décidée comme moi ?

ISABELLA. Mais comment... ?

ADRIANO. « Comment ? ». Tu me suis, c'est tout. Plus rien n'existe que nous.

ISABELLA. Doucement, doucement, Adriano, réfléchissons...

ADRIANO. Non. C'est fini. Je ne réfléchis plus, si tu veux le savoir. J'ai trop réfléchi. Je passe aux actes. Nous partons.

ISABELLA. Mais tu sais bien que je ne peux pas...

ADRIANO, *l'attrapant au poignet.* Pourquoi ? Hein ? Parle cette fois : Pourquoi ne peux-tu pas ? En ce qui te concerne il ne s'agit pas des scrupules moraux qui m'ont fait reculer, moi, de jour en jour. Alors, quoi ? Ta mère ?

ISABELLA. Non. Qui te dit justement que moi aussi je n'ai pas à surmonter...

ADRIANO. Toi ! C'est toi qui me l'as toujours dit !

ISABELLA. Voilà ! Je te l'ai dit !

ADRIANO. Alors ?

ISABELLA. Alors ? Si je te confesse la vérité, tu t'en serviras contre moi...

ADRIANO. On verra bien. Alors ?

ISABELLA. Alors on change, figure-toi, on change. J'ai changé. Et c'est toi qui m'as transformée. On ne peut pas passer des heures avec toi pendant des mois comme je l'ai fait, sans être influencée, sans commencer à partager certaines délicatesses de sentiments. Ce que tu appelles tes scrupules moraux (tu le croiras ou non, ça m'est égal), je les ressens maintenant, comme toi. Au début j'étais prête à tout, parce qu'au fond je ne t'aimais peut-être pas vraiment ; j'étais impressionnée, mais peut-être autant par ta situation que par toi, je me croyais déjà comtesse et je galopais, je galopais ! Ce que je voyais en toi c'était celui qui pouvait me sortir de ma famille, changer ma vie. J'étais égoïste au fond. Je ne pensais qu'à moi. Aujourd'hui, tu m'as forcée à réfléchir beaucoup, à sentir des tas de nuances, à m'affiner comme tu disais — alors aujourd'hui je ne suis plus la même Isabella. Je t'aime pour toi. Je ne compte plus avec moi. Je me suis donnée à toi et quel que soit l'avenir, ça m'est égal ! J'accepte de rester chez moi, enfermée avec ma mère, du moment que je le fais pour toi. Et je ne veux pas qu'à cause de moi, pour moi, tu fasses une bêtise, un scandale qui te rendrait très malheureux, j'en suis sûre. Du moment que tu m'aimes, je n'en demande pas plus, et si je te perdais je crois que je deviendrais folle ou que je pourrais faire une folie !...

ADRIANO. Ce n'est pas croyable !

ISABELLA. Tu ne me crois pas ?

ADRIANO. Non, je veux dire... une telle transformation est à peine croyable... C'est trop..., c'est trop...

ISABELLA. C'est pourtant vrai... Et si je continue comme ça je finirai dans un couvent.

(*Elle a poussé un petit cri. — Albino vient d'apparaître. Adriano fait comme s'il ne l'avait pas vu et rattrape la main d'Isabella dans la sienne.*)

ADRIANO. Qu'est-ce que tu as ?

ISABELLA. Je t'en supplie, ne me contredis pas. Je t'expliquerai. Ce monsieur qui arrive...

ALBINO. Bonjour. Petite surprise, n'est-ce pas ? Je vois que l'on m'avait bien renseigné.

ADRIANO. Qui est ce personnage ?

ALBINO. C'est moi, monsieur, qui doit plutôt vous demander... Et ce qui vous permet... (*Il donne une tape sur la main d'Adriano qui retient la main d'Isabella.*)

ISABELLA. Non ! Je vous en supplie. Laissez-moi parler. Monsieur est le comte Adriano Gandolfi, un ami de ma famille, maman le connaît très bien...

ALBINO. Maman !

ISABELLA. Adriano... je te présente mon mari.

ADRIANO. Comment ? Ton mari ? Tu ne vas pas me dire ?

ALBINO. Vous ne saviez pas qu'Isabella était mariée ?

ADRIANO. Je l'apprends.

ISABELLA. Non, Albino, Adriano ne le savait pas encore et quand tu es entré je m'apprêtais justement à le lui dire. Jusqu'ici je n'avais pas pu. Le comte revient d'un assez long voyage...

ADRIANO. Je reviens d'Amérique. Par bateau.

ALBINO. Et elle ne vous avait pas dit que nous étions mariés ?

ADRIANO. Je comprends qu'elle n'ait pas voulu me l'avouer tout de suite.

ALBINO. Pourquoi ?

ADRIANO. Nous avons été fiancés.

ALBINO. Vous deux ?

ISABELLA. Voilà. Tu sais tout, Albino.

ALBINO. Fiancés ? Et quand ?

ADRIANO. Avant mon départ. Et c'est pour me changer les idées, notre mariage n'ayant pas été possible, que je suis parti oublier Isabella en Amérique.

ALBINO. Donne-moi ta main gauche, Isabella.

ISABELLA. Qu'est-ce que tu lui veux ? (*Elle la montre.*)

ALBINO. Tu ne portes pas ton alliance et ta bague de fiançailles ?

ISABELLA. Les voilà. Elles sont dans mon sac. Tu penses bien que si Adriano les avait vues avant que je lui ai dit la vérité le coup aurait été trop pénible. J'ai pensé que c'était plus délicat.

ADRIANO. Très délicat, Isabella. Je vous remercie de cette attention.

ALBINO. Et lorsque Isabella vient de vous dire : « Voilà mon mari » vous avez trouvé ça plus agréable que si vous aviez vu son alliance ?

ADRIANO. Agréable, je ne sais pas... Le coup a été rude. Mais il semble que devant vous j'étais obligé de la croire. C'était plus évident. Sans vous, j'aurais douté.

ALBINO Même en lui voyant une alliance ?

ADRIANO. Une alliance est moins évidente qu'un mari.

ALBINO. Eh bien, monsieur, je suis désolé de vous imposer mon « évidence », mais je suis le mari d'Isabella.

ADRIANO. Voulez-vous vous asseoir ?

ALBINO, *le fait.* Merci.
(*Petite gêne.*)

ALBINO. Alors, en somme, vous ne saviez rien ?

ADRIANO. J'ai eu l'honneur de vous le dire.

ALBINO. Je ne peux donc pas vous en vouloir. Et moi non plus, je ne savais absolument pas qu'Isabella et vous... (*A Isabella.*) Mais toi tu le savais, toi ! Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? Pourquoi ?

ISABELLA. Voilà ! Ça va être ma faute ! Bien entendu ! C'est le comble ! Je ne dis rien, je ne parle de rien et on m'engueule ! et c'est moi le coupable ! Un jaloux comme toi ! A qui on ne peut rien dire sans qu'il se croie trompé ! Qui vous espionne du matin au soir !

ALBINO. Moi ?

ISABELLA. Oui toi, jaloux, espion, comment as-tu su que j'étais ici avec lui si tu ne m'espionnes pas ? Comment ? Par quoi ? Et c'est moi qui ai tort ! Et à qui on pose des questions ! Je veux vivre dans la confiance, moi ! Je veux qu'on me croie quand je parle et qu'on ne m'espionne pas ! Adieu ! Je m'en vais ! Je vous laisse, ça vous apprendra.

ALBINO. C'est ça ! File ! Et tout droit à la maison !

ISABELLA. J'irai où je voudrai ! Pourvu que je ne te rencontre pas ! Ordinario ! (*Elle sort.*)

ALBINO. Elle n'est pas contente.

ADRIANO. Non.

ALBINO. Elle a un tempérament assez vif.

ADRIANO. Vous devriez la suivre. Il ne faudrait pas...

ALBINO. Vous croyez ? Je n'ai pas l'habitude de ce genre de situation. Vous craignez vraiment que...

ADRIANO. Non ! Pas jusque-là... Mais...

ALBINO. Vous ne craignez pas un malheur ?

ADRIANO. Je ne pense pas, franchement.

ALBINO. C'est exclu d'après vous ?

ADRIANO. Oui... sûrement.

ALBINO. Alors, j'aime mieux rester ici. Elle est énervée. Elle dirait encore que je l'espionne.

ADRIANO. Comme vous voulez.

ALBINO. Vous la connaissez suffisamment pour considérer qu'un malheur est exclu ?

ADRIANO. C'est-à-dire qu'en fait, je ne vois pas quelle raison sérieuse elle aurait...

ALBINO. Oui, n'est-ce pas ? Aucune raison. En fin de compte il n'y a pas de quoi fouetter un chat dans tout ça.

ADRIANO. C'est mon avis. Prenez-vous quelque chose ?

ALBINO. Non merci. Je ne peux pas dire que j'ai soif. Oui, en fait, tout se ramène à ceci : nous avons su toucher, vous et moi, chacun à une époque différente, le cœur d'Isabella et de nous deux il se trouve que c'est moi qui... Je n'ai aucune raison de vous en vouloir. Vous avez eu un amour malheureux, voilà. (*Brusquement.*) Oui, mais pourquoi me l'a-t-elle caché ? Hein ? Pourquoi ? Vous la connaissez depuis plus longtemps que moi : pourquoi ? Depuis quand la connaissez-vous ?

ADRIANO. Un peu plus de deux ans.

ALBINO. Et vous êtes parti en voyage à quelle époque ?

ADRIANO. Un peu moins de deux ans.

ALBINO. C'est-à-dire ?

ADRIANO. Il y a trois mois environ.

ALBINO. Pour l'Amérique.

ADRIANO. Oui.

ALBINO. Par bateau.

ADRIANO. Je vais toujours en Amérique par le bateau.

ALBINO. C'est moins dangereux.

ADRIANO. Et puis c'est plus long.

ALBINO. Et pendant votre voyage vous n'avez échangé avec elle aucune correspondance ?

ADRIANO. Aucune.

ALBINO. Puisque vous vouliez l'oublier ça valait mieux.

ADRIANO. Je l'ai cru.

ALBINO. Vous ne l'avez pas oubliée ?

ADRIANO. Non.

ALBINO. La preuve c'est que dès votre retour vous avez voulu la revoir.

ADRIANO. Forcément.

ALBINO. Mais elle, vous a oublié.

ADRIANO. Justement, c'est ce que je me demande.

ALBINO. Vous vous le demandez ?

ADRIANO. Oui.

ALBINO. Mais moi je vous le dis. Elle vous a oublié puisqu'elle m'a épousé.

ADRIANO. Elle vous a épousé mais elle ne m'a peut-être pas oublié.

ALBINO. Eh là ! eh là ! Attention maintenant ! Nous mettons alors le pied sur un terrain dangereux. Je puis vous dire — avec un certain nombre de raisons pour le croire — qu'Isabella ne m'a pas épousé par dépit.

ADRIANO. Je ne dis pas cela.

ALBINO. Et en admettant qu'elle l'ait fait, j'ai des raisons encore plus personnelles de vous dire que ce dépit chez elle a disparu. Je peux même vous affirmer qu'il a fait place à une certaine ardeur amoureuse qui ne trompe pas.

ADRIANO. Vous voulez dire...

ALBINO. Que dans mes bras elle ne pense pas à quelqu'un d'autre ! Ça je vous le garantis ! Je vous demande pardon si j'ai manqué de délicatesse...

ADRIANO. Non, non...

ALBINO. Si. Etant donné votre situation d'amant malheureux, je veux dire de fiancé... mais à propos... puis-je me permettre de vous poser cette question indiscrète ? Avez-vous été seulement fiancés ?

ADRIANO. Que voulez-vous dire ?

ALBINO. Je veux dire, fiancés ou... autre chose

ADRIANO. Ou amants ?

ALBINO. Oui.

ADRIANO Qu'appelez-vous être amants, cher monsieur ? Si l'amour, ce que j'appelle l'amour — ce sentiment très intense et exclusif —, existe entre deux êtres, ne doit-on pas dire que ces deux êtres sont amants ?

ALBINO. Oui, d'accord...

ADRIANO. Tristan et Yseut, après avoir bu le philtre, étaient-ils des amants ou non à votre avis ?

ALBINO. Oui... Tristan et Yseut... Je n'étais pas là... mais vous, vous n'avez pas bu de philtre ?

ADRIANO. C'est peut-être ce qui vous trompe...

ALBINO. Vous aimez les métaphores, comte... Moi, je voulais savoir une chose précise. Si Isabella et vous...

ADRIANO. ... Nous avons eu ce qu'il est convenu d'appeler des relations intimes ?

ALBINO. Voilà. Si elle a été votre maîtresse.

ADRIANO. Elle l'est autant qu'on peut l'être.

ALBINO. Elle l'est ? En ce moment ?

ADRIANO. Elle règne sur mon cœur. J'appelle cela être une maîtresse.

ALBINO. Oui. Bon. Ça j'ai compris. Mais si vous avez couché ensemble, puisqu'il faut le dire ? Oui ? ou Non ?

ADRIANO. Je crois pouvoir vous assurer que non.

ALBINO. Vous n'êtes pas sûr ?

ADRIANO. Si, mais je n'établis pas comme vous de compartiments en amour. Aimant Isabella comme je l'ai aimée il me semble que je l'ai possédée cent fois.

ALBINO. Oui, mais « il vous semble ». Cela n'a pas été ?

ADRIANO. Non, jamais.

ALBINO. C'est un point acquis ?

ADRIANO. Vous pouvez en être certain.

ALBINO. Alors ça va.

ADRIANO. Qu'est-ce qui va ?

ALBINO. Elle n'a pas été votre maîtresse. C'est ça qui compte.

ADRIANO. Vous voulez dire que tout ce qui peut lier un homme et une femme en dehors du détail auquel vous pensez, ne compte pas ?

ALBINO. Je n'appelle pas ça un détail.

ADRIANO. Ce n'est tout de même pas l'essentiel.

ALBINO. C'est à voir.

ADRIANO. L'essentiel c'est l'âme, c'est la palpitation — oui, voilà le mot, le terme juste —, la « palpitation » particulière à deux êtres qui fait que le bonheur existe ou pas, qu'ils sont liés, qu'ils ne peuvent se passer l'un de l'autre. Vous avez une conception bien primaire et grossière de l'amour, permettez-moi de vous le dire.

ALBINO. Je ne suis pas un aristocrate.

ADRIANO. Vous estimez en somme que pour avoir respecté Isabella, je suis un rêve pour elle ? Un rêve qui n'a pas pris corps en quelque sorte et que notre amour n'est qu'un mirage ? Que vous seul comptez parce que vous l'avez tenue dans vos bras. Eh bien je ne vous laisserai pas vous pavaner dans cette sotte certitude de vous-même. Je voulais voir jusqu'où vous pouviez aller dans la vanité et l'aveuglement ; mais maintenant, votre personnage de mari enflé de suffisance imbécile, je vais le crever comme une baudruche. Elle n'a pas été ma maîtresse, mais c'est moi qu'elle aime car elle vous a menti : je ne l'ai pas revue ici aujourd'hui pour la première fois, car je ne suis jamais allé en Amérique. Depuis votre mariage je l'ai revue tous les jours !

ALBINO. Tous les jours ? Nous étions à Venise !

ADRIANO. A Venise ?

ALBINO. En voyage de noces. Nous sommes rentrés il y a dix jours.

ADRIANO. A Venise ? Vous n'étiez pas à Syracuse ?

ALBINO. Pourquoi à Syracuse ?

ADRIANO. Une seconde. Laissez-moi reprendre mes esprits. Il me vient un soupçon : quand vous êtes-vous mariés ?

ALBINO. Le 23 avril.

ADRIANO. Le 23 avril ?... Ça me dit quelque chose le 23 avril... l'anniversaire de Beniamino !... Et c'est ce jour-là ? Et j'ai reçu des cartes postales de Syracuse pendant tout le temps de votre voyage de noces ! — Moi aussi ! Moi aussi elle m'a roulé comme du papier d'argent ! Nous avons été roulés tous les deux ! Et ce qu'il y a de plus fort...

ALBINO. Quoi ? Quoi ? Qu'est-ce que je vais encore apprendre ?

ADRIANO. Asseyons-nous. Reprenons souffle. Ça va trop loin.

ALBINO. Dites bon Dieu, que j'aille les assommer toutes les deux, elle et la vieille !

ADRIANO. Cher monsieur, je vous demande mille fois pardon pour le mouvement de colère que je viens d'avoir et au cours duquel je vous ai dit des choses insultantes. Je vous fais mes excuses. Vous êtes un esprit aussi supérieur que moi et nous sommes deux imbéciles. Nous n'avons plus rien à nous envier l'un à l'autre. Nous n'avons plus qu'une chose à faire : nous unir. Faire front commun contre une coquine. Une coquine qui ment comme elle respire et qui nous a joués vous et moi comme deux gamins. Elle vous a épousé le 23 avril et quelques jours avant ici même, avec sa mère...

ALBINO. Ah ! toujours la vieille ! toujours la vieille ! Celle-là !

ADRIANO. Oui, ici même elle m'a joué la comédie d'un départ prochain pour convalescence, à Syracuse — chez un oncle — Comédia ! Comédia ! Tout avec elle est comédie !

ALBINO. Quel oncle !

ADRIANO. Elle n'a pas un oncle à Syracuse ?

ALBINO. Ni à Syracuse, ni ailleurs. Elle n'a aucun oncle.

ADRIANO. Et allez donc ! Elle n'a plus d'oncle... (*Découragé.*) A chaque pas on met le pied dans une crevasse... Donc, elle m'a caché votre mariage ; elle m'a trompé comme aucun homme ne peut être trompé par une femme et à vous elle a caché mon existence et l'amour qui nous unissait. C'est le mensonge incarné dans une femme. Elle est le diable ! Et savez-vous ce qui est plus grave ? Elle est contagieuse. Voilà ce que je viens de découvrir, car je me suis aperçu il y a un instant que depuis que vous nous avez surpris dans ce café, depuis l'instant où vous êtes apparu à la porte, je vous ai menti. D'abord avec elle, en accord tacite avec elle, et puis tout seul, après son départ. Je vous ai menti tout le temps.

ALBINO. Alors vous avez couché avec elle ? !

ADRIANO. Non. C'est la seule chose vraie que je vous ai dite — non.

ALBINO. Vous en êtes sûr ?

ADRIANO. Je vous donne ma parole de gentilhomme.

ALBINO. Alors ça va.

ADRIANO. Je ne suis jamais allé en Amérique, je n'ai jamais rompu ce que j'appelais nos fiançailles et c'est moi qui ai téléphoné ce matin à votre école pour vous dire que votre femme serait ici à 11 heudes.

ALBINO. C'est vous ?

ADRIANO. Oui. Je venais d'apprendre votre mariage et j'ai voulu la mettre au pied du mur, la forcer à avouer. J'ai voulu voir le visage qu'elle aurait devant nous deux.

ALBINO. Vous au moins vous y allez carrément !

ADRIANO. Elle est devenue verte. Quand vous êtes entré elle m'a enfoncé ses ongles dans la main tellement elle a eu peur On en voit encore les traces. Et il a bien fallu qu'elle parle.

ALBINO. Pour une fois elle a dit la vérité.

ADRIANO. A moi ! Pas à vous ! Le mensonge a commencé tout de suite quand elle vous a dit que je revenais de voyage.

ALBINO. Vous avez ajouté que vous débarquiez d'Amérique. Pourquoi ?

ADRIANO. C'est ce que je dis ! Pourquoi ? J'avais organisé cette rencontre pour la confondre et la juger et elle a fait de moi son complice en une seconde ! Et contre vous ! Je mentais autant qu'elle !

ALBINO. Et aussi bien, dites donc !

ADRIANO. Et plus je me sentais vous mentir, plus je m'amusais !

ALBINO. Vous vous foutiez de moi, autrement dit !

ADRIANO. Tant que je pouvais ! Vous étiez le mari classique à qui on raconte n'importe quoi ! C'est une impression irrésistible !

ALBINO. Mais continuez puisque vous y êtes ! Foutez-vous de moi !

ADRIANO. Mais non ! Je vous dis de quoi elle est capable ! Elle m'a fait mentir, moi ! Moi qui ne mens jamais !

ALBINO. Eh bien ça ne se passera pas comme ça ! Elle s'est échappée, mais je vais la retrouver, et si je suis son mari dans cette histoire elle va s'en apercevoir. Je vais lui apprendre à vivre, moi !

ADRIANO. Si vous m'en croyez, la violence ne sert à rien. Nous la tenons, elle ne peut plus rie ncontre nous si nous nous unissons.

ALBINO. Oui, mais c'est à moi...

ADRIANO. A vous de votre côté — à moi, du mien. Elle nous a roulés, roulons-la à notre tour. Nous nous verrons tous les jours, si vous le voulez bien. Nous reconstituerons d'abord tous ses mensonges, comment elle s'est servie de l'un contre l'autre et vice versa et nous mettrons au point notre vengeance. Nous la verrons à nos genoux. Il faudra qu'elle demande grâce, et qu'elle fasse enfin un geste où elle nous prouvera à tous les deux sa sincérité. Jusque-là, occupons-nous de notre plan.

ALBINO. Alors à votre avis, du calme ?

ADRIANO. Pour le moment. C'est ce qui peut l'inquiéter le plus. De votre côté du calme, du mépris, et du mien une souveraine indifférence. Elle deviendra enragée. Et nous lui ferons faire *mea culpa*.

ALBINO. D'accord. Du calme et de la hauteur. Au revoir, cher monsieur.

ADRIANO. A demain ici ? Onze heures et demie ?

ALBINO. D'accord. C'est mon heure de sortie de classe. A demain.

ADRIANO. Naturellement, secret absolu sur tout ce que je vous ai dit.

ALBINO. Comptez sur moi. Du calme (*Et brusquement.*) Du calme, d'accord, mais moi je vais commencer par tuer la vieille ! (*Il part furieux.*)

(*Et le décor devient celui d'Isabella.*)

(*En scène Elvira, seule, parle à Isabella, invisible.*)

ELVIRA. Et ça dure depuis six jours ! Et depuis six jours que ce porc est allé te surprendre avec l'autre et qu'ils se sont mis d'accord tous les deux contre toi, tu ne dis rien, tu laisses faire ! Je voudrais bien savoir quel est le saligaud qui est allé prévenir Albino ! Si je le tenais celui-là ! Un bel individu en tout cas ! Six jours, ça fait cinq nuits ! Eh bien moi je n'accepterais pas que mon mari me méprise pendant cinq nuits et couche dans la pièce à côté ! Ça c'est une honte que tu ne devrais pas supporter ! Si tu ne comprends pas ça, tu n'es plus une femme ! — Que nous refusions, nous, de temps en temps, c'est notre rôle — et ça leur fait du bien ! Mais que ce soient eux qui nous crachent dessus ! Tu n'as pas mon sang dans les veines, ma fille ! Si tu continues à ne rien lui dire, c'est moi qui viendrai ici une nuit, qui le sortirai de son lit et qui le jetterai dans le tien, qu'il le veuille ou non ! Vous n'avez plus de principes, les jeunes ! (*Temps.*) L'autre non plus il ne bouge pas ? — Parbleu ! il ne téléphone plus qu'à Albino ! Ils s'entendent comme deux larrons — et sur ton dos. J'ai surpris des conversations moi, quand ils se parlent au téléphone. Hier tiens, j'ai entendu. Albino disait : « Nous sommes forts. Nous sommes très forts. Elle rampera à nos genoux, tu verras. » Parce que, en plus, depuis avant-hier ils se tutoient. Voilà où ils en sont ! Ils se tutoient et ils se paient ta tête ! — Alors ? Tu vas les laisser faire longtemps ?

ISABELLA (*apparaît.*) Tu as entendu Albino lui dire : « Nous sommes très forts » ?

ELVIRA. Oui ! Et aussi : « Elle rampera à nos genoux. »

(*Isabella rit brusquement.*)

Ça te fait rire, toi !

ISABELLA. Oui ça fait rire. Et à partir de maintenant tu vas rire aussi ! J'ai bien compris le premier jour en retrouvant Albino, qu'ils avaient combiné quelque chose tous les deux, et si depuis six jours je ne dis rien c'est que j'avais besoin d'en savoir davantage. Ah ! ils sont « très forts » ! Ah ! je vais « ramper à leurs genoux », eh bien ils vont voir si deux hommes unis contre une femme sont plus forts qu'elle, si cette femme sait mentir. Dans les vingt-quatre heures je vais les reprendre tous les deux par le mensonge ! Ils verront s'ils sont les plus forts. Je vais les séparer et les reprendre l'un après l'autre ! Et quand je les aurai repris, je les verrai ici même, à mes genoux ! Et en pleurant ils me demanderont pardon !

ELVIRA. — Pardon ?

ISABELLA. Pardon !

ELVIRA. Mais Albino est têtu ; ce ne sera pas facile avec lui. Méfie-toi.

ISABELLA. C'est lui que je reprendrai le premier. Et aujourd'hui même ! Ce soir. Il doit avoir rendez-vous avec Adriano à 9 heures, je pense ?

ELVIRA. Comme tous les soirs.

ISABELLA. A 9 heures il sera dans mon lit.

ELVIRA. Hé ! Tu es sûre ?

ISABELLA. Je suis même sûre qu'il n'en sortira pas avant demain matin. Et à ce moment-là j'irai cueillir Adriano chez lui.

ELVIRA. Demain matin ?

ISABELLA. Et il fera ce que je voudrai. Il va rentrer, maintenant. Tu t'arrangeras pour nous laisser dix minutes, un quart d'heure. Pas plus ! Reviens à ce moment-là, sans faute.

ELVIRA. Pourquoi ?

ISABELLA. Parce que si tu ne reviens pas il voudra passer dans ma chambre avant le dîner. Et moi c'est *après* que je veux le garder. Pour qu'il n'aille pas rejoindre Adriano.

ELVIRA. Cette fois tu m'as l'air un peu trop sûre de toi. Qu'est-ce que tu as dans la tête ?

ISABELLA. Tiens, le voilà qui arrive. Rappelle-toi. Pas plus d'un quart d'heure ! (*Elle dégraffe ses jarretelles, laisse tomber ses bas et quand Albino entre, elle a une jambe en l'air et le plus naturellement du monde elle remet son bas sans se soucier de lui. Puis elle fait de même avec l'autre. Albino, cloué sur place, la regarde les yeux injectés.*)

ALBINO. Et si ce n'était pas moi qui rentrais, c'est comme ça que tu recevrais le visiteur ?

ISABELLA. Quel visiteur ?

ALBINO. Quel visiteur ?

ISABELLA. Oui. Tu vois souvent des visiteurs ici le soir à sept heures et demie ? Et tu connais des visiteurs qui entrent chez les gens avec la clé de leur appartement ?

ALBINO. Ce n'est pas une tenue pour recevoir les gens.

ISABELLA Je ne reçois personne. C'est toi qui rentres.

ELVIRA. Je sors, Isabella. Je reviens. J'en ai pour dix minutes. Pas plus !

ISABELLA. Tu sors ?

ELVIRA. Dix minutes !

(*Elle est sortie.*)

ALBINO. Pourquoi es-tu en robe de chambre ?

ISABELLA. Ça te gêne aussi ? Tu deviendrais pudibond par hasard ? Je m'habille. Comment veux-tu que je sois ?

ALBINO. Tu t'habilles ? Pourquoi ?

ISABELLA. Pour sortir, parbleu !

ALBINO. Quand ?

ISABELLA. Après le dîner. Tu sors bien aussi, toi ?

ALBINO. Où vas-tu ?

ISABELLA. Pas au Vieil-Empire, sois tranquille.

ALBINO. Et avec qui ?

ISABELLA. Pas Adriano. Tu dois le savoir puisque tu seras avec lui.

ALBINO. Alors avec qui ?

ISABELLA. Je peux aller au cinéma toute seule, non ? Puisque toi tu préfères retrouver Adriano.

ALBINO. Pour quoi faire au cinéma ?

ISABELLA. Oh ! Et puis quoi encore !... Je suis en Afrique ici ? Tu es devenu sultan ? Je n'ai plus le droit d'aller au cinéma sans ta permission spéciale ? Et sans celle d'Adriano peut-être ? Il va falloir que tu lui rendes des comptes et lui expliques que je suis allée au cinéma ? C'est ça ?

ALBINO. Laisse-moi tranquille avec Adriano !

ISABELLA. Alors toi aussi laisse-moi tranquille avec lui !

ALBINO. Moi ?

ISABELLA. Oui ! Toi. Tu crois que depuis six jours je n'ai pas compris que tu es entre ses mains et qu'il te fait faire tout ce qu'il veut ?

ALBINO. Adriano ?

ISABELLA. Dis le contraire ! Tu en arrives même à prendre l'air offusqué parce que j'enfile mes bas devant toi ! Ça te ressemble ça ! Mon pauvre Albino ! Depuis six jours tu te retiens de parler, tu vis comme un homme qui a reçu une consigne et tu mets ton point d'honneur à coucher ici sur le canapé. Tu me fais pitié et aussi un peu de peine.

ALBINO. Je me passe de ta pitié, figure-toi.

ISABELLA. Pendant ces six jours, j'ai accepté ton silence et tes bouderies et j'attendais que tu comprennes tout seul ; qu'une petite lueur se fasse dans ton cerveau, qui remettrait aussitôt les choses en place. Mais tu n'as toujours pas compris. Alors maintenant, c'est moi qui vais parler. Je savais bien qu'Adriano ne le ferait jamais. Il avait bien trop peur, parbleu.

ALBINO. Peur de quoi ?

ISABELLA. Que tu soupçonnes la vérité.

ALBINO. Cesse tes énigmes si tu veux bien. Qu'est-ce que je pouvais soupçonner ?

ISABELLA. Est-ce qu'Adriano t'a parlé de l'annulation de son mariage ?

ALBINO. Quel mariage ? Il est marié ?

ISABELLA. Hein ? ! Tu ne savais même pas qu'il était marié ? Mais de quoi parlez-vous alors, tous les deux, depuis six jours ? ! Il t'avait même caché ça ?

ALBINO. Ce n'est pas vrai ! ?

ISABELLA. Pas vrai qu'il est marié ? Je suis placée pour le savoir, crois-moi.

ALBINO. Alors vos fiançailles ne voulaient rien dire ? On n'est pas fiancée à un homme marié ! Il était ton amant ? Il m'a menti et il était ton amant ?

ISABELLA. Justement. C'est là que je veux en venir.

ALBINO. Il a été ton amant ?

ISABELLA. Non. Laisse-moi te dire et tu comprendras. Mon amant ! Lui ! Il a été marié trois mois ou plutôt au bout de trois mois sa femme et lui se sont séparés et pour m'épouser il voulait faire annuler son mariage. Et il pouvait obtenir cette annulation. Tu sais pourquoi ?

ALBINO. Pourquoi ?

ISABELLA. Pour une des raisons principales qui permettent de l'obtenir — si la femme est d'accord ! — Il y a encore ça !

ALBINO. Alors ? quelle raison ?

ISABELLA. Mariage blanc.

ALBINO. Mariage blanc ?

ISABELLA. Sinon pourquoi sa femme l'aurait-elle quitté au bout de trois mois ?

ALBINO. Et pourquoi un mariage blanc ?

ISABELLA. Eh bien justement, — pourquoi ? Réfléchis... Et pourquoi n'a-t-il jamais été mon amant ? Car je l'ai connu plus d'un an avant toi ! Pour la même raison — ça arrive souvent dans les grandes familles...

ALBINO. Il est impuissant ? Tu veux dire ?...

ISABELLA. J'ai compris que tu ne le soupçonnais pas. Il fallait bien que je t'ouvre les yeux.

ALBINO. Adriano ? Il est... ? (*Et il est gagné par le rire, un rire explosif.*) Le pauvre vieux ! (*Mais cette phrase n'est teintée d'aucune pitié, plutôt d'une cruelle ironie d'où la gaieté n'est pas exclue.*)

ISABELLA. Maintenant j'espère que tu comprends tout ? Pourquoi d'abord, j'ai rompu nos fiançailles quand j'ai su la vérité et surtout pourquoi je ne t'ai jamais parlé de lui. Il m'aime comme un collégien et je savais qu'avec lui il n'y avait aucun danger de quoi que ce soit. Ça ! Aucun danger ! Qu'est-ce que ça pouvait te faire à toi que j'ai cet homme à mes genoux ? Je te répète : un collégien. Et lui, il croit que je l'adore ! Si je l'adorais je ne t'aurais pas épousé quand même ! Je ne suis pas idiote ! Et puis... adorer un homme dans son genre..., ça mènerait à quoi ? Et si je ne lui ai pas dit que je me mariais c'est parce que je savais quel drame ce serait pour lui ! Dans le fond, pour moi ça ne changeait rien.

C'est vrai que je l'aime, mais comme un frère. Tandis que pour lui ! sentir que j'allais appartenir à un homme, à un vrai ! tu comprends l'humiliation et la souffrance que ça représentait !

ALBINO. Pauvre vieux !

ISABELLA. Savoir qu'un autre allait faire avec moi ce que toi tu fais si bien !... et que lui ne pourrait jamais ! Et les hommes comme lui sont des passionnés, tu sais ! Comme ils sont incapables de prendre une femme, leurs sentiments ont une violence extraordinaire, il est jaloux comme un tigre !

ALBINO. Pauvre vieux !

ISABELLA. Ah ! mais oui ! D'ailleurs, tu n'as qu'à voir sa réaction. Il t'a manœuvré tout de suite dans le sens qu'il voulait et toi naturellement — sans savoir la vérité, c'était normal — tu as marché.

ALBINO. Comment j'ai marché ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

ISABELLA. Ce qu'il voulait : chambre à part. Il ne voulait pas que tu couches avec moi parbleu ! Ça le rend fou de penser à ça !

ALBINO. Oh ! la vache !

ISABELLA. Je le connais, tu sais ! Seulement quoi !... on ne peut pas lui en vouloir. Mets-toi à sa place.

ALBINO. Oui ! Bien sûr ! Pauvre vieux !

ISABELLA. Mais tu comprendras aussi que moi — qui savais la vérité — je commençais à trouver que la plaisanterie durait un peu longtemps !

ALBINO. Ah oui ! Là, maintenant, je suis d'accord avec toi !

ISABELLA. Que vous soyez devenus deux grands amis d'accord — c'est bien mieux dans le fond ! — que vous vous rencontriez tous les jours, parfait ! Mais qu'il te fasse coucher tous les soirs sur un grabat sous prétexte qu'il est impuissant, là je trouve qu'il allait un peu loin !

ALBINO. Ah ! sacré Adriano ! Ils en ont des trucs ces gars-là. Dis-donc !

ISABELLA. Et toi ?

ALBINO. Quoi ?

ISABELLA. Tu ne commençais pas aussi à trouver les nuits longues ?

ALBINO. Ah ! Isabella ! (*Il l'a brusquement serrée contre lui.*)

ISABELLA. J'ai eu raison de tout te dire ? Non ?

ALBINO. Toi aussi tu n'en pouvais plus ?

ISABELLA. Je suis une femme, moi !

ALBINO. Oh oui ! tu es une femme ! Et ce soir...

ISABELLA. Non. Ce soir, non.

ALBINO. Quoi ? Tu es folle ?

ISABELLA. Tu as rendez-vous avec lui et moi je vais au cinéma.

ALBINO. Ta ta ta ! Tu n'iras pas au cinéma. Tu te coucheras !

ISABELLA. Pour t'attendre ? Jamais ! Si je me couche, c'est avec toi. Ça, d'accord. Autrement rien à faire ! Dans mon lit, je m'ennuie figure-toi ! (*Il lui saute dessus.*) Tu n'as qu'à lui téléphoner que tu le verras demain.

ALBINO. Demain matin ?

ISABELLA. En sortant de ton cours.

ALBINO. Tu crois ?

ISABELLA. C'est à toi de choisir. (*Elle est de nouveau contre lui.*) Ce soir, tu préfères quoi ? Lui ou moi ? (*Elle lui prend la tête et l'embrasse.*)

ALBINO. Attends un peu. Laisse-moi, je vais arranger ça. (*Elvira rentre.*)

ELVIRA. Hein ? Dix minutes ! Je n'ai pas été longue ! (*Elle questionne de la tête Isabella qui drôlement lui fait signe que « c'est dans la poche » et qui sort vers sa chambre. Albino prend le téléphone et appelle.*)

ALBINO. Adriano ? Albino. Bien, bien, merci, mais j'ai un petit pépin et je ne vais pas pouvoir te rejoindre à 9 heures..., non, non... Un collègue qui m'a remis son paquet de compositions à corriger à sa place, parce qu'il a perdu sa belle-mère... Eh ! pour demain matin 8 heures. Mais si tu veux on pourra se voir à 11 h. 30 au café. Bien. Très bien. D'accord. Hé oui, que veux-tu ! Les petits imprévus du métier... Chao Adriano ! Chao. (*Il raccroche.*) Pauvre vieux !... quand je pense... (*Il est repris de fou rire.*)

ELVIRA. Ah ! on peut dire que vous, vous avez épousé une femme ! une vraie ! (*Elle a disparu.*)

ALBINO. Qu'est-ce qui lui prend à celle-là ? Isabella ! (*Il a passé en trombe dans la chambre et on entend les petits cris et rires d'Isabella.*)

(*La lumière s'éteint et se rallume sur le décor d'Adriano. Ce dernier est en uniforme de camérier avec fraise, épée et décorations.*)

ADRIANO. Quelle heure est-il, Beniamino ?

BENIAMINO. 9 h. 1/4 monsieur le Comte.

ADRIANO. La réception est à 10 h. Tout va bien.

BENIAMINO. Mais monsieur le Comte va chercher son Excellence l'Ambassadeur d'Angleterre ?

ADRIANO. A 9 h. 1/2.

BENIAMINO. Carlo est en bas avec la voiture.

ADRIANO. Je descends dans cinq minutes. J'ai des documents à signer.

(*Téléphone.*)

BENIAMINO, *répond.* De Madame ? Ne quittez pas, Madame, je vais voir si M. le Comte est encore là. (*Il met la main sur l'écouteur et dit.*) Mme Fogliano. (*Adriano fait signe très nettement qu'il ne veut pas lui parler, va pour sortir et au moment où Beniamino va répondre il l'arrête du geste et exprime que finalement il va prendre l'appareil. Beniamino sort.*)

ADRIANO, *au téléphone.* Allô !... Isabella... Oui... Oui j'entends. Ou., oui, j'allais sortir. J'ai une réception à 10 heures et je vais chercher l'Ambassadeur de Grande-Bretagne. Oui, d'Angleterre. Mais oui, c'est pareil. Mais quelle drôle de voix tu as ! Tu as la fièvre ? Quel drame ? Il est arrivé un drame ? Il peut en arriver un ? Où es-tu en ce moment ? Dans un café en face de chez moi ? Je t'attends, monte tout de suite. (*Il raccroche.*) Elle m'aime ! Je ne sais pas ce qui se passe, mais à sa voix un peu rauque, j'ai compris qu'elle m'aime et qu'elle est à bout. J'ai gagné ! Albino ne l'approchera plus jamais et c'est moi qu'elle aime. Ah ! la diplomatie ! La diplomatie ! C'est surtout avec les femmes que ce mot-là veut dire quelque chose ! (*On sonne.*) Mais attention, continuons à être diplomate !... De toute façon, j'ai gagné.

(*Isabella entre avec sa valise.*)

ISABELLA, *presque sans l'avoir vu et comme se jetant à l'eau.* Tu as gagné, Adriano ! (*Elle le découvre.*) Ciel ! Ce que tu es beau ! Là, tu en jettes un brin ! Tu as l'air d'un portrait. Tu m'impressionnes.

ADRIANO. J'ai une réception à 10 heures.

ISABELLA. Oui, tu me l'as dit.

ADRIANO. Que se passe-t-il ?

ISABELLA. Tu me le demandes ?

ADRIANO. Evidemment. J'ai mis de côté l'Ambassadeur d'Angleterre parce que tu insistais à ce point.

ISABELLA. L'Ambassadeur d'Angleterre ? C'est donc que tu avais un peu envie de me voir aussi, Adriano.

ADRIANO. Tu m'as dit que c'était urgent et que tu ne pouvais pas attendre.

ISABELLA. C'est vrai. Et cette valise t'explique pourquoi.

ADRIANO. Cette valise ?

ISABELLA. La dernière chose que tu m'aies dite c'est de faire un jour un geste qui te prouverait ma sincérité. Ce geste je le fais, Adriano. Je pars. Je pars avec toi où tu voudras. Tout de suite. Moi, je suis déjà partie, tu vois.

ADRIANO. Tu es partie de chez toi ?

ISABELLA. Tu le vois.

ADRIANO. Mais tu es folle ?

ISABELLA. Pourquoi ?

ADRIANO. Mais, parce que. Tu es folle ! Et Albino ?

ISABELLA. C'est Albino que tu aimes ou moi ?

ADRIANO. C'est entendu mais...

ISABELLA. Mais quoi ?

ADRIANO. Je ne peux pas partir comme ça de but en blanc ! Tu le vois j'ai mon service au Vatican.

ISABELLA. Quand je dis partir, je veux dire que moi je suis partie et que je suis à toi. Nous pouvons rester à Rome si tu préfères.

ADRIANO. Non, Isabella, non. Albino et moi nous sommes devenus deux vrais amis et ce qui aurait été possible autrefois...

ISABELLA. Hypocrite !...

ADRIANO. Quoi ?

ISABELLA. Tu te moques bien d'Albino.

ADRIANO. Pas du tout !

ISABELLA. Ne me prends pas pour une dinde. Tu te sers d'Albino qui est un esprit simple et dont tu te fais un complice pour jouer les petits machiavels. Mais ce qui compte n'est pas ce que tu lui dis, c'est ce que tu m'as dit. M'as-tu demandé un geste oui ou non ? Ce geste je le fais.

ADRIANO. Non. Isabella. Ce n'est pas possible.

ISABELLA. Tu le refuses ?

ADRIANO. Je ne peux pas l'accepter.

ISABELLA. Le geste. c'est toi qui ne le feras, jamais, Adriano et tu ne l'aurais jamais fait. Tu es de ceux qui rêvent d'annuler et qui n'annulent pas, qui rêvent de partir et qui ne partent jamais. Ouvre ma valise Adriano.

ADRIANO. Pourquoi ?

ISABELLA. Ouvre-la. (*Il le fait.*)

ADRIANO. Qu'est-ce que ça veut dire ? Elle est vide.

ISABELLA. Ça veut dire que je connaissais ta réponse et que cette valise n'avait pas besoin d'être pleine. Alors maintenant cessons notre petit jeu de cache-cache. Tu m'aimes et je t'aime et nous avons assez perdu de temps. Ne parlons plus de partir ni de faire notre vie ensemble. Je ne suis pas faite pour être une comtesse. Et tu le sais comme moi. Mais ce que tu ne sais pas ou que tu n'as pas l'air de savoir c'est que je suis une femme, une vraie. Je n'ai plus qu'une envie, Adriano, c'est de te le faire découvrir et de me sentir dans tes bras. C'est la première fois depuis un an que tout me paraît clair entre nous. Je suis dans le décor sérieux de ta bibliothèque et pourtant pour la première fois je me sens chez moi et tout à fait à l'aise ; pour la première fois je me sens nue devant toi.

ADRIANO. Je t'en prie, Isabella.

ISABELLA. C'est vrai ! Tout ce qui nous séparait jusqu'ici a brusquement disparu. Il me semble que je viens de passer la nuit avec toi et que tu m'as rendue très heureuse et que je circule toute nue dans ton appartement en t'embrassant de temps en temps. Embrasse-moi toi aussi.

ADRIANO. Mais franchement ce n'est pas le moment...

ISABELLA. Parce que je suis nue et que tu es camérier du Pape ?

ADRIANO. D'abord tu n'es pas nue...

ISABELLA Mais oui justement ! Complètement nue je te dis ! Ça te gêne ? Tu n'es pas en cardinal quand même ! C'est ta fraise qui t'empêche de m'embrasser ? (*Elle essaie de l'embrasser.*) Ben évidemment ! C'est aussi incommode que possible. Déjà que tu es grand ! Avec ta fraise autour du cou tu deviens inabordable !

ADRIANO. Que veux-tu, moi je ne peux pas aller tout nu au Vatican.

ISABELLA. Alors n'y va pas.

ADRIANO. Quoi ?

ISABELLA. Restons ici. Regarde c'est la première fois que nous sommes chez toi et non pas dans un café. Nous sommes chez nous et tous les deux seuls. Ferme les fenêtres et restons là.

ADRIANO. Tu plaisantes, Isabella.

ISABELLA. Mais pas du tout !

ADRIANO. Alors tu es folle.

ISABELLA. Tu n'as pas envie de moi ?

ADRIANO. Pas devant mon grand-père et avec toutes mes décorations !

ISABELLA. Tes décorations t'empêchent d'avoir envie de moi ?

ADRIANO. Il est dix heures moins le quart.

ISABELLA. Et tu ne peux pas avoir envie de moi à dix heures du matin ?

ADRIANO. Ce n'est pas ce que je veux dire. Le Corps diplomatique m'attend.

ISABELLA. Bon, mais ce qui compte c'est de savoir si tu as envie de moi ou non.

ADRIANO. Ecoute, Isabella !...

ISABELLA, *elle s'est assise sur le canapé.* Viens près de moi.

ADRIANO. Pourquoi ?

ISABELLA. Je voudrais te dire quelque chose. Assieds-toi.

ADRIANO. Bon, je m'assieds. Tu vois je cède à tes caprices.

ISABELLA. Et maintenant que tu es à mon niveau, regarde-moi. (*Il le fait. Elle l'embrasse violemment.*)

ADRIANO. Isabella, la chair est faible, tu le sais...

ISABELLA. Tu me plais. Tu as un goût de fraise.

ADRIANO, *se levant.* Non, Isabella, non !

ISABELLA. Tu me refuses ? Je suis nue devant toi et tu me refuses ?

ADRIANO. Ne me dis plus que tu es nue d'abord !

ISABELLA. Ça te trouble ?

ADRIANO. Oui... Non ! Je trouve ça puéril.

ISABELLA. Tu as dit oui. Je te trouble. Tu me vois nue et tu as envie de moi, Adriano.

ADRIANO. Je ne veux pas !

ISABELLA. Avoir envie de moi ?

ADRIANO. Si tu veux !

ISABELLA. Mais oui je veux !

ADRIANO. Non ! Ce n'est pas ce que je dis. Tu embrouilles tout. Je ne peux pas maintenant !

ISABELLA. Pourquoi ?

ADRIANO. Mais tu le vois bien : ma fraise, mon costume...

ISABELLA. Eh bien, enlève-le ton costume !

ADRIANO. Je ne peux pas ! Il est d'une seule pièce ! Ne plaisantons plus, Isabella.

ISABELLA. Tu crois que je plaisante ?

ADRIANO. Alors raison de plus !

ISABELLA. Donc c'est non ?

ADRIANO. Quoi ?

ISABELLA. Tu ne veux pas ?

ADRIANO. Non.

ISABELLA. Alors sais-tu ce que je commence à me demander Adriano ? L'idée m'en est souvent venue mais maintenant je crois que je vais en être sûre.

ADRIANO. Sûre de quoi ?

ISABELLA. Que si ton mariage a été un mariage blanc — c'est à cause de toi.

ADRIANO. Quoi ? Tu pensais que je suis... que je ne peux...

ISABELLA. Prouve-moi le contraire.

ADRIANO. Tu le penses vraiment ? Mais c'est faux ! Ce n'a été vrai qu'avec Paola. Pourquoi ? Peut-être parce que nous étions cousins, que nous avions joué ensemble quand nous étions enfants. Je n'ai jamais pu être son mari c'est vrai, mais je te jure que j'ai eu d'autres femmes dans ma vie et qu'avec celles-là...

ISABELLA. Ah bon ! Ce qui veut dire que depuis deux ans moi je suis celle à qui on tient la main dans un café mais qu'il y en a d'autres avec qui... Ecoute-moi bien, Adriano, cet après-midi je serai ici à 5 heures. Tu auras enlevé ta requimpette à cette heure-là. Si cet après-midi tu n'es pas mon amant, Adriano, je saurai que tu es impuissant, et je le dirai à Albino.

ADRIANO. Mais c'est faux !

ISABELLA. Je le lui dirai quand même et si toi tu lui assurais le contraire c'est quand même moi qu'il croirait car « le contraire », ce n'est pas à lui que tu pourrais le prouver ! (*Elle sort.*)

(*Et le décor devient celui du café où l'on voit arriver Albino qui a l'air radieux et les jambes molles.*)

ISIDORO. Monsieur vient prendre son apéritif ?

ALBINO. Oui, j'ai rendez-vous avec M. le Comte.

ISIDORO. Un homme charmant, M. le Comte, n'est-ce pas, Monsieur ? Un gentilhomme !

ALBINO. Il y a longtemps que vous le connaissez ?

ISIDORO. Oh !... Je le disais justement l'autre jour à la dame..., enfin, je veux dire... à une dame..., à une dame qui me posait la question...

ALBINO. Il vient souvent ici avec des dames ?

ISIDORO. Avec des dames ? Oh non ! Enfin..., je veux dire... quelquefois..., mais moi vous savez, Monsieur, je ne suis pas physionomiste et puis ma vue baisse beaucoup depuis quelque temps, alors les dames..., je ne sais jamais si c'est la même ou si elles sont plusieurs... C'est vrai, les visages, Monsieur, — c'est drôle, — je ne les retiens pas... Je ne les retiens pas du tout... Ceux des dames je veux dire... Et puis de nos jours les dames se ressemblent beaucoup..., la même coiffure souvent...

ALBINO. Il y a longtemps que vous êtes ici, Isidoro ?

ISIDORO. Ç'a été ma deuxième place. Ça fait 51 ans cette année.

ALBINO. 51 ans ! Vous avez dû en voir alors des dames...

ISIDORO. Ah, Monsieur ! C'est ce que je disais à Monsieur. J'en ai tant vu ! Surtout l'après-midi...

ALBINO. Pourquoi l'après-midi ?

ISIDORO. Eh bien, Monsieur, parce que le matin les femmes sont occupées chez elles par leur ménage, le soir elles ont leur mari. C'est surtout l'après-midi que je les vois ici.

ALBINO. Vous voulez dire que les femmes mariées ne viennent pas ici l'après-midi avec leur mari ?

ISIDORO. Evidemment, Monsieur.

ALBINO. Oui, oui, oui, oui...

ISIDORO. Qu'est-ce que je servirai à Monsieur ?

ALBINO. Je prendrai un whisky.

ISIDORO. M. le Comte aussi. Je connais ses habitudes, en ce qui concerne l'apéritif, je veux dire. Je les apporte tout de suite, Monsieur. (*Il sort.*)

ADRIANO. Salute Albino !

ALBINO. Comment vas-tu ?

ADRIANO. J'ai chaud. Je sors de cette réception au Vatican dont je t'avais parlé... Ah ! cet uniforme d'une seule pièce, avec la fraise, l'épée, on crève là-dedans !

ALBINO. Ça ne doit pas être bien pratique, hein ?

ADRIANO. Pratique ?

ALBINO. Oui enfin... On ne doit pas être à l'aise là-dedans !

ADRIANO. Pas spécialement non ! Il a fallu que je rentre vite me changer. Je ne voulais pas te faire attendre.

ALBINO. J'arrivais juste. J'ai commandé deux whiskies. (*Isidoro les apporte.*) Les voilà.

ADRIANO. Bonjour, Isidoro.

ISIDORO. Beau temps, n'est-ce pas, monsieur le Comte ? J'ai apporté d'office un whisky pour monsieur le Comte.

ADRIANO. Merci Isidoro. J'ai très soif. (*Isidoro sort.*) Alors ? Ces compositions ?

ALBINO. Quelles compositions ?

ADRIANO. Eh bien..., tes copies d'hier soir ?

ALBINO. Ah ! oui c'est vrai ! Oh ! j'étais désolé tu sais !

ADRIANO. Mais non ! C'était surtout ennuyeux pour toi ! Ça ne doit pas être drôle de rentrer chez soi et de se mettre à corriger des copies...

ALBINO. Hé ! c'est mon métier !...

ADRIANO. Pauvre vieux, tu t'es couché tard ?

ALBINO. Tard ?

ADRIANO. C'est long de corriger une composition ?

ALBINO. Ça dépend des cas, tu sais..., souvent jusque vers minuit.

ADRIANO. Pauvre vieux !

ALBINO. Quelques fois on ne s'ennuie pas, remarque... Il y a des élèves qui ont des idées amusantes.

ADRIANO. Oui, mais de toute façon pendant ce temps, tu ne dors pas, et le lendemain matin tu es fatigué.

ALBINO. Pourquoi ? J'ai l'air ?

ADRIANO. Fatigué ! Non ! Tu as l'air d'aller très bien.

ALBINO. Ah ! bon. Parce que c'est vrai.

ADRIANO. Tu vas très bien ?

ALBINO. Oui.

ADRIANO. Bravo ! Moi aussi. Alors quelles nouvelles ?

ALBINO. Isabella ? Statu quo.

ADRIANO. Bravo ! Toujours le mépris ?

ALBINO. Total. Elle n'ose plus m'adresser la parole. Elle s'enferre dans le silence.

ADRIANO. Bravo. Moi, figure-toi qu'elle m'a téléphoné.

ALBINO. Non ?

ADRIANO. Ce matin même.

ALBINO. Tu lui as répondu ?

ADRIANO. Non. J'ai pris l'appareil et quand j'ai reconnu sa voix j'ai seulement dit : « Je ne suis pas là » et j'ai raccroché.

ALBINO. Tu es dur avec les femmes.

ADRIANO. C'est comme ça qu'on les tient. Toi tu fais toujours chambre à part ?

ALBINO. Tu penses !

ADRIANO. Tu vois, elle n'ose plus te parler. Elle a senti son maître.

ALBINO. Je crois, oui.

ADRIANO. Tu as aussi cette impression ?

ALBINO. De plus en plus...

(*Un temps, puis ensemble.*)

ADRIANO et ALBINO. Tu sais...

ADRIANO. Tu disais ?

ALBINO. Je t'en prie...

ADRIANO. Non, non, dis !

ALBINO. Je pensais à la façon dont tu lui as répondu. Je crois que dès maintenant, en fait, nous avons gagné la partie. Elle est clouée. Ça il n'y a pas à dire, elle est clouée. Elle a touché les épaules en somme.

ADRIANO. Il me semble, oui.

ALBINO. Alors je me demande si nous ne devrions pas montrer une certaine magnanimité.

ADRIANO. C'est-à-dire ?

ALBINO. Ne pas abuser de notre force et de notre victoire. Il ne faudrait pas devenir mesquin.

ADRIANO. Naturellement.

ALBINO. Nous risquerions de l'amener peut-être..., on ne sait pas..., à quelque geste qui renverserait la situation et où nous perdrions tout à coup la face et notre avantage.

ADRIANO. Oui..., je comprends...

ALBINO. Il ne faudrait pas aller trop loin, voilà ce que je veux dire !

ADRIANO. En un sens, tu as peut-être raison..., mais qu'est-ce qu'elle peut contre nous ?

ALBINO. Je ne sais pas ! Mais admettons que profondément — ce que je crois d'ailleurs ! — elle soit très humiliée, très blessée ; par dignité elle peut très bien continuer à ne rien dire et un jour s'intéresser à un autre homme. Ce jour-là, nous serions stupides tous les deux.

ADRIANO. Tu as raison. Je n'avais pas pensé à ça.

ALBINO. Tu comprends, une femme c'est une femme. Si on lui refuse certaines satisfactions il faut qu'elle en ait d'autres forcément, sinon elle peut devenir folle.

ADRIANO. Et toi, tu serais d'avis de reprendre...

ALBINO. La conversation ! seulement la conversation !

ADRIANO. Oui..., la conversation...

ALBINO. Moi de mon côté je la punis. Je continue à la punir. Je ferai chambre à part peut-être encore... six mois..., deux ans !... Je ne sais pas ! Il me manque pas d'autres femmes pour moi, si je veux ! Mais pour supporter ça il faut qu'elle ait autre chose qui l'occupe. Le sentiment par exemple, pour les femmes ça compte beaucoup. Elles peuvent vivre avec le sentiment !

ADRIANO. C'est très vrai ce que tu dis là !

ALBINO. Ce coup de téléphone qu'elle t'a donné me fait réfléchir.

ADRIANO. Moi aussi, remarque. J'y ai beaucoup pensé depuis.

ALBINO. Avec moi tu comprends, maintenant tout est en ordre.

ADRIANO. Comment ça : en ordre ?

ALBINO. Je veux dire, elle a compris qu'il n'y a rien à espérer de plus.

ADRIANO. Ah !

ALBINO. Je suis têtu et elle me connaît. Elle a trouvé son maître comme tu disais, et elle le sait. Elle n'est pas folle ! D'autre part je sais ce que tu m'as dit le premier jour, qu'il y a entre vous une sorte de sentiment...

ADRIANO. Il y avait !

ALBINO. Oui mais en conservant cette attitude intransigeante, au fond, tu te prives d'un grand plaisir, tu te fais violence...

ADRIANO. Ah ! il est certain...

ALBINO. Et de son côté... Tu représentes pour elle une sorte d'amusement.

ADRIANO. D'amusement ?

ALBINO. De distraction ! plutôt.

ADRIANO. Je ne sais pas si le terme est encore très juste.

ALBINO. Tu comprends ce que je veux dire ?

ADRIANO. Si tu veux appeler les choses par leur nom, ce qui existe entre elle et moi représente tout à fait autre chose qu'une distraction et encore moins un amusement. Je ne te l'ai jamais caché, c'est un amour.

ALBINO. Oui..., si tu veux..., on peut aussi appeler ça un amour.

ADRIANO. Mais on ne « peut » pas ! Il faut ! Il faut ! Il n'y a pas d'autre mot !

ALBINO. Eh bien ! justement, cet « amour » représente ce sentiment dont je te parlais, qui pourrait en quelque sorte être une compensation pour elle.

ADRIANO. C'est peut-être aussi jouer avec le feu !

ALBINO. Eh ! quel feu !

ADRIANO. Le feu... de l'amour parbleu !

ALBINO. Oui..., mais avec toi je suis tranquille ! je veux dire, je sais que ce qui compte c'est le sentiment, la force du sentiment. Et maintenant que nous sommes deux amis, je sais aussi que tu es un homme d'honneur et de scrupules et que jamais, jamais tu ne toucheras Isabella. Tu vois, je ne pose même pas ça comme une condition, je te fais confiance. Je sais qu'avec une nature comme la tienne, tu le voudrais que tu ne le pourrais pas. Aucun danger.

ADRIANO. Tu me flattes beaucoup, Albino.

ALBINO. Même si je soupçonnais que tu en sois capable, tu vois, eh bien je prends le risque. Les yeux fermés. Mais je te dis : je suis tranquille.

ADRIANO. En somme c'est toi qui me demandes de la revoir. Tu estimes que sans déchoir nous pourrions reprendre...

ALBINO. La conversation ! Seulement la conversation !

ADRIANO. Etant entendu que de ton côté tu garderais à un certain point de vue...

ALBINO. Ah ! ça ! c'est réglé une fois pour toutes ! A ce point de vue-là je ne transige pas !

ADRIANO. Et moi je pourrais la revoir... cet après-midi par exemple ?

ALBINO. Quand tu veux ! l'après-midi moi, je suis en classe tous les jours jusqu'à sept heures ! Plus tu la vois, mieux ça vaut ! Tu l'occupes ! Toi tu as du temps libre ! Parce que mon point de vue est celui-ci : le jour où par dépit ou désœuvrement elle s'intéresserait à un autre homme, celui qui serait quand même cocu, ce serait moi, pas toi ! Le mari c'est moi ! Il faut penser à tout tu comprends ! Avec toi je suis paré !

ADRIANO. « Pas de danger » !

ALBINO. Aucun ! Je suis sûr de toi !

ADRIANO. Je crois que tu as raison, Albino, il faut rétablir le dialogue. Il faut le rétablir aujourd'hui même. Et tu ne seras pas jaloux ?

ALBINO. Mais pas du tout !

ADRIANO. Je veux dire : tu admets qu'entre elle et moi il existe cet amour ?

ALBINO. Mais parbleu ! Le sentiment ça ne se commande pas ! Et je sais que pour toi c'est ce qui compte le plus. Tu es un passionné, un sentimental

et les femmes adorent ça. Je suis sûr que tu lui feras grand plaisir et toi tu seras heureux ! Du moment que pour le reste je peux compter sur toi !

ADRIANO. Et si un jour je te trahis ?

ALBINO. Je te l'ai dit, Adriano : je prends le risque.

ADRIANO. Alors, ça va. Je n'ai plus de scrupules.

ALBINO. Tu reprends la conversation ?

ADRIANO. Nous la reprenons !

(*Entre Elvira affolée.*)

ELVIRA. Venez vite ! Venez vite ! Ma fille ! Mon Isabella !

ALBINO. Quoi ?

ADRIANO. Qu'est-ce qu'il qu'il y a ?

ELVIRA. Elle s'est... elle s'est empoisonnée !

ENSEMBLE. Quoi ?

ELVIRA. Vite ! Vite ! venez tous les deux ! C'est votre faute ! C'est à cause de vous ! Mon Isabella ! Vite ! Vite ! Assassins ! Monstres Madonia mia ! Courez vite, la clé est sur la porte ! Courez ! Moi je vais chercher le docteur !

(*Ils sortent précipitamment.*)

Et nous sommes chez Isabella. Elle est allongée, en robe de chambre, sur un fauteuil.)

(*Avant qu'ils n'apparaissent on entend les voix d'Albino et d'Adriano qui chevauchent.*)

ALBINO. C'est ta faute ! Tu es un criminel !

ADRIANO. Non, c'est la tienne ! Ce n'est pas à cause de moi, c'est impossible !

ALBINO. A cause de moi aussi, c'est impossible !

(*Ils entrent en trombe et se précipitent.*)

ENSEMBLE. Pourquoi ? Pourquoi ? Isabella ! Isabella !

ISABELLA, *voix mourante.* Vous êtes là ?

ALBINO. Mais qu'est-ce que tu as fait ?

ADRIANO. Qu'est-ce que tu as avalé ?

ALBINO. Du lait ! Vite du lait !

ADRIANO. Où ? Où est-il ?

ISABELLA. Non pas de lait ! Le lait m'empoisonne.

ALBINO. Mais si tu meurs ?

ISABELLA. Je vais mourir..., mais je voulais que vous me demandiez pardon ensemble...

ENSEMBLE. Oui ! Oui ! Pardon, Isabella ! Pardon.

ISABELLA. Vous m'avez fait beaucoup de mal...

ENSEMBLE, *en pleurant.* Pardon Isabella, pardon !

LE PERROQUET. Comédia ! Comédia !

ISABELLA, *brusquement très vivante.* Ah ! toi tais-toi ! Ce n'est pas le moment ! (*Les deux hommes la regardent terrorisés.*) Vous avez peur, hein ?

ALBINO. Comment..., mais ?

ADRIANO. Tu ne t'es pas empoisonnée ?

ISABELLA. Vous voyez dans quel état vous seriez si je l'avais fait !

ALBINO. Mais alors pourquoi ?

ADRIANO. Pourquoi cette nouvelle comédie ?

ISABELLA. Parce que je voulais vous avoir tous les deux près de moi et que vous vous rendiez compte de votre amour pour moi. Et aussi parce que j'en ai assez de vos mensonges. Vous êtes deux menteurs.

ENSEMBLE. Nous ? Menteurs ?...

ADRIANO. C'est toi, il me semble...

ISABELLA. Albino, tu as dit à Adriano qu'hier soir...

ALBINO, *affolé.* Quoi ?

ISABELLA. Qu'hier soir nous avions recommencé... à nous parler et que nous nous étions parlé jusqu'à minuit ?

ADRIANO. Quoi ? Hier soir ? Et tes copies alors ?

ISABELLA. Et toi Adriano, tu as dit à Albino que ce matin j'étais allé chez toi ?

ALBINO. Quoi ? Tu m'as dit que tu avais raccroché ton téléphone sans lui parler.

ADRIANO et ALBINO, *ensemble.* C'est une honte. C'est honteux.

ALBINO. Moi qui avais confiance en toi.

ADRIANO. Moi aussi j'avais confiance.

ALBINO. Le premier jour d'ailleurs tu m'as menti.

ADRIANO. Et toi aujourd'hui tu m'as trahi d'une façon abominable.

ENSEMBLE. C'est honteux.

ADRIANO. Eh bien maintenant tu peux me croire...

ALBINO. Eh bien, oui, tu peux croire que maintenant...

ISABELLA. Vous voyez *maintenant !...*

ENSEMBLE. Quoi ?

ISABELLA. Que vous êtes deux menteurs.

ENSEMBLE, *vers elle.* A qui la faute ?

ISABELLA. Ah non ! Vous n'allez pas recommencer. Vous m'avez fait trop de mal. Maintenant entre nous trois je veux la vérité et je veux pouvoir tout dire.

ALBINO. Mais dire quoi ?

ISABELLA. Eh bien, par exemple, qu'entre nous trois la vie commence aujourd'hui. Aujourd'hui même. Cet après-midi.

ALBINO. Eh bien, mais dis-le. Dis-le. Je suis d'accord.

ISABELLA. Tu es d'accord que la vie commence cet après-midi pour nous trois.

ALBINO. Oui. Je ne sais pas pourquoi tu tiens tellement à cet après-midi, mais je suis d'accord.

ISABELLA. Et tu es heureux ?

ALBINO. Très.

ISABELLA. Et toi, Adriano, tu es d'accord que la vie commence cet après-midi pour nous trois ?

ADRIANO. Oui.

ISABELLA. Et tu es heureux ?

ADRIANO. Jamais je n'ai été plus heureux.

ISABELLA, *tombant assise sur son fauteuil, tendant la main à l'un et à l'autre et tournant la tête vers Albino.* Ah ! si vous saviez ce que c'est bon de dire une fois la vérité vraie, — et que tout le monde soit content.

(*Elle reste les yeux fixés sur ceux de son mari. Adriano lui baise la main de l'autre côté.*)

LE PERROQUET. Comédia...

LA COQUINE...

La réputation d'André Roussin n'est plus à faire. La réussite légendaire, renouvelée, permanente, de ses pièces originales est le signe le plus évident de son talent, de son esprit, de son métier d'auteur comique. Adaptateur, André Roussin semble moins heureux. Comme s'il était impressionné par la personnalité de son confrère étranger ! Ainsi La Mamma *dut sa brillante carrière, surtout à l'interprétation d'Elvire Popesco. Quant à* La Coquine*, née d'une œuvre italienne de Diego Fabbri, intitulée* La Bugiarda *(« La Menteuse »), elle a reçu, dans l'ensemble, un accueil plutôt froid de la critique. Elle n'en connaîtra pas moins le succès. Comme tout ce que touche André Roussin !*

MARCEL MITHOIS :

Le plus grand amuseur de la IVe et de la Ve.

C'est un comique large et très bien réglé par le plus grand amuseur de la IVe et de la Ve : André Roussin. Retaillée et recousue au point d'esprit, « La Menteuse », de Diego Fabbri est devenue *La Coquine*. Jacqueline Gauthier l'est à souhait. Piquante, spirituelle, roublarde et... virtuose, elle change plusieurs fois de toilette par quart d'heure pour plaire tantôt à son mari, tantôt à son amant. Contrainte par sa mère (jouée par une jeune débutante de talent : Paulette Frantz), elle épouse un brave garçon qu'elle n'aime pas : Jean Poiret, et demeure la maîtresse d'un aristocrate qu'elle aime, mais qui ne peut l'épouser : Jean Meyer (le metteur en scène de la pièce). Vivre avec deux hommes en cachant à chacun l'existence de l'autre, c'est, comme on dit vulgairement, « coton ». Jacqueline Gauthier, tous les comédiens et l'auteur le filent et le fileront longtemps avec une éblouissante maestria.

Jours de France.

MAURICE CIANTAR :

Succès assuré.

Imperméable aux rigueurs de son époque. ou ne voulant pas en tenir compte, M. André Roussin n'est contemporain que de l'éternel féminin.

La Coquine, qu'il nous offre au Palais-Royal, d'après *La Bugiarda*, de M. Diego Fabbri, s'inscrit dans la tradition de cet auteur à succès.

Ce n'est ni une comédie, non plus qu'un vaudeville. Et ce serait farder la vérité, sinon être coquin, de dire qu'elle fait rire.

Mais cette « coquine » connaîtra le succès, car elle s'adresse à un public de sensibilité moyenne, assuré de ses digestions.

Paris-Jour.

ROGER LEDENT :

Une réussite.

Il n'en reste pas moins que, par bien des aspects, la pièce est une réussite. Ce sont, en particulier, la cocasserie des situations, le comique naïf et spontané du dialogue, où l'auteur réussit toujours à s'effacer sous ses personnages, une sorte de grâce de vivacité qui, dans certaines scènes, notamment les dernières, évoquent Molière et la farce italienne. Oui, tout cela est vraiment très bon, est même excellent.

Quant à l'interprétation, elle est au-dessus de tout éloge. Mme Jacqueline Gauthier est réellement étourdissante dans le rôle de la coquine. Un rôle si bien taillé à la mesure de sa pétulance, de sa grâce, de cette sorte de candeur dans la rouerie qui la rend si irrésistible qu'il est bien difficile de l'imaginer joué par une autre qu'elle. Ses deux partenaires sont également remarquables. Ce sont MM. Jean Meyer, dont la bonhomie et la sotte vanité font merveille dans le personnage d'Adriano, et Jean Poiret, qui joue avec infiniment de naturel celui d'Albino, l'époux jaloux et crédule.

La Lanterne (Bruxelles).

MAX FAVALELLI :

Figures de rhétorique.

Celle qui consiste à outrer volontairement l'expression d'une pensée :

« J'ai été capté d'un bout à l'autre du spectacle et il y a longtemps que je n'avais autant ri. »

C'est l'hyperbole.

La réticence. Ou le péché par omission. Ne rien dire donc du dialogue.

L'obsécration où il est fait appel à l'assistance des hommes ou des Dieux :

« Puissent les divinités du théâtre rendre à André Roussin sa verve d'antan ! »

L'hypotypose qui est une peinture pleine de vivacité :

« Le peignoir béant, le cheveu hérissé, Mlle Jacqueline Gauthier est une piquante mythomane.

« Elle est à ravir une de ces voluptueuses Italiennes qui ont toujours l'air d'émerger de leurs draps. »

La prosopopée prête des sentiments aux choses inanimées.

Ainsi pourrait-on faire dire aux planches pourquoi elles brûlent quand Mlle Eléonore Hirt les foule de son pied gracieux.

Passons l'antithèse et l'exténuation, mais il y a aussi l'hypocrite prétérition qui permet de parler d'une chose en niant vouloir le faire :

« Et je passerai sous silence l'interprétation de M. Jean Poiret. Il serait tout à fait superflu, en effet, de souligner la drôlerie, la cocasserie de cet excellent fantaisiste. »

Et si, pour en terminer, je concluais par cette phrase : « *La Coquine* est rien moins qu'une bonne pièce », comprenez qu'il s'agit ici d'une litote.

Paris-Presse.

JEAN-JACQUES GAUTIER :

La gouaille de Jacqueline Gauthier.

Nous retrouvons (habillées en principe à la romaine) les moues blagueuses, le caractère parigot et la gouaille de Jacqueline Gauthier qui nargue, raille, pince et goguenarde, le titi, la petite femme cocasse qui représente assez bien « l'éternel-féminin-tel-que-nos-pères-l'aimaient », futée, clins d'yeux, sourire en coin, menteuse bien sûr..., coquine, quoi ! A de tels personnages, ils sacrifiaient des fortunes ! Quant au jeu de l'actrice, il est amusant de l'analyser : c'est un jeu tout en intonations !

Les mimiques de Jean Poiret successivement lourd, ronchon, satisfait, ahuri, fat, effaré, sont divertissantes.

Mais je suis surtout content d'avoir vu se réaliser les espoirs que j'avais placés en Mme Eléonore Hirt.

Dans un rôle passager de grande comtesse romaine elle a montré une drôlerie à laquelle se mêle autant de charme que d'intelligence. Ne parlons même pas de cet aimable accent qu'elle prend si bien, avec les r roulant légèrement, les notes chantantes, les inflexions rieuses ou bien les brèves répliques mordantes, ne regardons pas trop sa ligne agréable ni ses jambes ravissantes, ne voyons que la classe de la femme qui s'incorpore si joliment au rôle...

Le Figaro.

ROBERT KANTERS :

Sans prétention.

Mlle Eléonore Hirt a de la classe dans la scène de la comtesse. Quant à Mlle Jacqueline Gauthier, plus parisienne que romaine par l'accent bien sûr, elle est drôle et vivante. On a envie de rafraîchir pour elle le vocabulaire de l'ancienne critique, de dire qu'elle a du chien, de l'abattage. C'est une parfaite actrice de vaudeville, de Feydeau à Audiberti. Finalement, grâce à eux tous, cette comédie très courte et très mince prend de la gaîté, d'autant que pour une fois, M. Roussin n'a visiblement pas la moindre prétention à être un nouveau Molière. *La Mamma*, non, mais un succès à la papa peut-être.

L'Express.

UN ACTE DE ANDRÉ GILLOIS

EN CORRECTIONNELLE

Cette pièce en un acte a été créée au canevas (Poste Parisien, 1935) avec la distribution suivante :

Le président	**Jean Nohain**
Maître Barbirot	*Véritables avocats dont nous*
Le substitut	*respecterons l'incognito*
Papapos	**O'Brady**
Lucrezia	**Marguerite Moreno**
Ali	**Balder**
Roquet	**Pally**
Mitaine	**Claude Dauphin**

Durée : une demi-heure.

Une salle d'audience

L'HUISSIER. Le Tribunal, Messieurs !

(*Entrée du tribunal.*)

LE PRÉSIDENT. L'audience est ouverte ! Monsieur le Greffier, nous prenons l'affaire n° 12.

LE GREFFIER. Ministère public contre Papapos et Lucrezia !

MAÎTRE BARBIROT. Les inculpés sont là, Monsieur le Président. Ils viennent de monter de la souricière.

LE PRÉSIDENT. C'est vous qui vous présentez pour les deux inculpés, Maître Barbirot ?

MAÎTRE BARBIROT. Oui, Monsieur le Président.

LE PRÉSIDENT. Est-ce qu'il y a des témoins, Monsieur Le Greffier ?

LE GREFFIER. Oui, Monsieur le Président.

(*Il prend une feuille et s'apprête à faire l'appel. A ce moment, Ali s'avance.*)

ALI. Voilà, moi témoin, Mohammed Ali Ben Rocco, né à Laghouat.

LE PRÉSIDENT, *le coupant.* Attendez qu'on vous appelle !

ALI. Bon, bon, te mets pas en colère, moi m'en vais...

LE PRÉSIDENT. Retirez-vous dans la chambre des témoins.

ALI, *se retirant.* Oui, oui, moi connaître.

LE GREFFIER, *appelant.* Roquet !

ROQUET. Présent !

LE GREFFIER. Mitaine !

MITAINE. Présent !

LE PRÉSIDENT. Retirez-vous tous les deux. Par là, dans la chambre des témoins, on vous appellera ! (*Ils sortent. Puis continuant.*) Papapos, levez-vous ! Vous vous appelez Papapos, et vous êtes sujet grec ?

PAPAPOS. Oui, Monsieur le Président. Papapos, Athanasiou, Nakis...

LE PRÉSIDENT. Quel âge avez-vous ?

PAPAPOS. Douze ans.

LE PRÉSIDENT. Je vous conseille de ne pas vous moquer du tribunal ! Quel âge avez-vous ?

PAPAPOS. Douze ans ! Ma vie ne compte que depuis douze ans. Depuis que je connais Lucrezia ! Avant... je ne vivais guère.

LE PRÉSIDENT. Cet état civil sentimental n'intéresse pas le tribuanl ! Quelle année êtes-vous né ?

PAPAPOS. 1901.

LE PRÉSIDENT. Quelle est votre profession ?

PAPAPOS. Planteur de calendes grecques !

LE PRÉSIDENT. Qu'est-ce que vous me racontez ? Planteur de calendes grecques ?

PAPAPOS. Oui, ce sont de grandes fleurs comme des glaïeuls avec des fruits comme des pavots.

LE PRÉSIDENT. Qu'est-ce qu'on en fait ?

PAPAPOS. Des gâteaux.

LE PRÉSIDENT. Bizarre !

PAPAPOS. On peut le dire.

LE PRÉSIDENT. Qu'est-ce que vous faites en France ?

PAPAPOS. Je vends des monuments publics.

LE PRÉSIDENT. C'est cela, c'est bien ce que je vois dans le dossier. C'est incroyable !

PAPAPOS. Non, Monsieur le Président, puisque c'est vrai.

LE PRÉSIDENT. Alors, vous êtes venu en France pour vous livrer à cette escroquerie ?

PAPAPOS. Ce n'est pas une escroquerie, Monsieur le Président. Je faisais la même chose en Grèce.

LE PRÉSIDENT. Vous vendiez des monuments grecs ?

PAPAPOS. Oui. J'ai commencé par l'Acropole.

LE PRÉSIDENT. Maître Barbirot, est-ce qu'on a procédé à un examen mental de l'inculpé ?

MAÎTRE BARBIROT. Non, Monsieur le Président, l'examen n'a pas semblé nécessaire.

PAPAPOS. C'est inutile, je suis sain de corps et d'esprit. « Kalacagatos », comme disait le poète.

LE PRÉSIDENT. Soit. Vous prétendez donc que vous avez vendu l'Acropole. A quel titre et à qui ?

PAPAPOS. Je ne l'ai pas vendu à la même personne. C'était trop important. J'ai fait des lots. Je l'ai fait aussi pour le Parthénon.

LE PRÉSIDENT. Enfin, je voudrais bien comprendre quel était votre but en vous livrant à cette opération.

PAPAPOS. Encaisser de l'argent.

LE PRÉSIDENT. Et ceux qui vous achetaient ces parts, qu'est-ce qu'ils voulaient ?

PAPAPOS. Placer leur argent.

LE PRÉSIDENT. Comment ça, placer leur argent ? Ça ne leur rapportait rien ?

PAPAPOS. Il y a encore des patriotes en Grèce.

LE PRÉSIDENT. Et alors, vous avez recommencé en France ?

PAPAPOS. Oui, avec Lucrezia.

LE PRÉSIDENT. C'est cela. Vous avez expliqué votre combinaison à la femme Lucrezia qui était devenue votre maîtresse, et vous avez travaillé, si j'ose dire, ensemble.

PAPAPOS. Lucrezia est la femme de ma vie. Je l'ai rencontrée rue Mouffetard.

LE PRÉSIDENT. Femme Lucrezia, levez-vous.

PAPAPOS. Lève-toi, ma petite fille.

LE PRÉSIDENT. Ne vous adressez pas à votre coïnculpée.

LUCREZIA. Tu vois... on ne veut pas que nous communiquions.

LE PRÉSIDENT. Quel âge avez-vous ?

LUCREZIA. A peu près quarante-sept ans.

LE PRÉSIDENT. Votre profession ?

LUCREZIA. Vendeuse de monuments publics.

LE PRÉSIDENT. Maître Barbirot, je tombe des nues ! Depuis vingt-cinq ans que je préside ce tribunal, je n'ai jamais eu l'occasion de rencontrer des escrocs aussi cyniques !

MAÎTRE BARBIROT. Ce ne sont pas des escrocs, Monsieur le Président.

LE PRÉSIDENT. Eh bien ! qu'est-ce qu'il vous faut ?

MAÎTRE BARBIROT. C'est une blague de rapins, une grosse farce. La stupidité des gens a fait le reste. Songez que Mme Lucrezia a essayé tout à l'heure de me vendre la première Chambre de la Cour !

LE PRÉSIDENT. Alors, voulez-vous m'expliquer votre idée ? Comment avez-vous été amenée à vous livrer à ce trafic ?

LUCREZIA. Eh bien ! voilà, Monsieur le Président. Les monuments publics, comme leur nom l'indique, appartiennent au public. Pourquoi n'en jouit-il pas?

LE PRÉSIDENT. Vous vous moquez du monde, Madame. Le public jouit parfaitement des monuments que l'on entretient avec le produit des impôts.

LUCREZIA. Il n'en jouit pas complètement. Il n'a pas le sentiment de propriété nécessaire à sa complète satisfaction. Il ne peut pas dire : je vais dans mon Louvre ou dans mon Panthéon, et puis, j'ai pensé — ou plutôt nous avons pensé, puisque mon ami avait déjà fait l'expérience en Grèce — que les petits rentiers aimaient à placer leur argent dans des affaires stables, indestructibles. Le Louvre, vous comprenez, on ne peut pas l'emporter. Alors, avoir une part du Louvre, c'est tout de même une certitude, et pour les pouvoirs publics, c'était un moyen très sûr de trouver de l'argent.

LE PRÉSIDENT. Mais c'est vous qui l'avez pris, cet argent ?

LUCREZIA. Nous avons remplacé le gouvernement défaillant.

LE PRÉSIDENT. En vertu de quoi ?

LUCREZIA. J'ai demandé une audience au ministre des Beaux-Arts.

LE PRÉSIDENT. Ah ! Et alors ?

LUCREZIA. Il ne m'a pas répondu.

LE PRÉSIDENT. Eh bien ?

LUCREZIA. Alors, je suis allée au ministère. J'ai mis mon nom sur le papier que l'huissier m'a présenté, j'ai attendu quelques minutes, l'huissier est revenu, et il m'a dit : « Il n'y a personne. » Je suis partie, forte de cette démarche.

LE PRÉSIDENT. Comment cela, « forte de cette démarche » ? On ne vous avait donné aucune autorisation.

LUCREZIA. J'ai pensé que c'était un mandat tacite. Je me suis dit : « Pas de nouvelles, bonnes nouvelles ! »

LE PRÉSIDENT. Et alors, vous vous êtes mise à vendre ?

LUCREZIA. Oui. J'ai commencé par le Panthéon, puis je me suis attaquée au Louvre et j'abordais les Invalides quand on m'a arrêtée. Nous avions déjà vendu tout le côté d'où l'on voit les canons. Papapos est un merveilleux vendeur.

LE PRÉSIDENT. Alors, vous vendiez ces monuments par parts. Combien ?

LUCREZIA. La part était de 20.000 francs.

LE PRÉSIDENT. Combien y en avait-il ?

LUCREZIA. Autant qu'on voulait.

LE PRÉSIDENT. Evidemment ça n'engageait à rien.

PAPAPOS. A rien du tout. C'est en pratique illimité.

LE PRÉSIDENT. C'est inconcevable ! Combien de dupes avez-vous fait ?

LUCREZIA. Mais ce ne sont pas des dupes, Monsieur le Président. Nos clients étaient très contents. Leur argent était placé dans des monuments qu'ils étaient sûrs de ne jamais voir disparaître. On ne peut pas en dire autant de toutes les affaires !

LE PRÉSIDENT. Bien ! Asseyez-vous ! Nous allons entendre les témoins.

(*Le greffier va à la porte et l'ouvre. Ali le bouscule pour passer.*)

ALI. Laisse-moi passer, c'est pas à toi que je veux parler ! C'est à Monsieur Président. Je veux témoigner pour la gloire d'Allah !

LE PRÉSIDENT. Qu'est-ce que vous savez de cette affaire ?

ALI. Tout ça, c'est la faute du merlan !

LE PRÉSIDENT. Quel merlan ?

ALI. Il habite au coin de la rue de Rivoli et du boulevard Ornano. C'est le coiffeur.

LE PRÉSIDENT. Le coiffeur ? Alors, dites-le en français !

ALI. Moi, bon Français ! Vive la France !

LE PRÉSIDENT. Qu'est-ce qui s'est passé chez ce coiffeur ?

ALI. Il a pris ses grands ciseaux, l'autre a dit : « Coupe la natte de celui-là... Pffft ! J'te la coupe. » C'est tout.

LE PRÉSIDENT. Quoi, c'est tout ?

ALI. Qu'est-ce que tu veux que je te dise de plus ? J'peux pas inventer ?

LE PRÉSIDENT. Qu'est-ce que c'est que ce témoin, Maître Barbirot ?

MAÎTRE BARBIROT. Mais, je ne sais pas, Monsieur le Président.

LE PRÉSIDENT. Vous connaissez les inculpés, Papapos et Lucrezia ?

ALI. Ceux-là qui sont dans la boîte ?

LE PRÉSIDENT. Oui. Vous les connaissez ?

ALI. Non.

LE PRÉSIDENT. Montrez-moi votre convocation. (*Ali cherche sa convocation et a de la peine à la trouver. Il sort mille objets hétéroclites du fouillis qui encombre ses poches et finit par tendre un papier crasseux au président.*)

LE PRÉSIDENT. Mais, mon garçon, ce n'est pas ici que vous avez affaire ! Vous êtes convoqué à la quatorzième Chambre.

ALI. Quelle chambre ? Moi pas fatigué. Je suis venu pour dire au président...

LE PRÉSIDENT, *le coupant*. Eh bien ! allez lui dire ce que vous voudrez ! Monsieur le Greffier, voulez-vous reconduire le témoin.

LE GREFFIER, *poussant Ali*. Allez-vous-en, je vais vous montrer le chemin.

ALI. Bon, bon, ne me pousse pas ! (*En s'en allant.*) Tu veux des bretelles ? Tu as bien des pantalons sous ta robe ?

LE PRÉSIDENT. Appelez le premier témoin.

LE GREFFIER. Monsieur Roquet !

(*Entrée du témoin.*)

LE PRÉSIDENT. Vous vous appelez Roquet. Voulez-vous décliner vos prénoms, âge, adresse et qualité ?

ROQUET. Roquet, Auguste, 53 ans, 2, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève. Gardien du Panthéon.

LE PRÉSIDENT. Vous jurez de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité ? Levez la main droite et dites : je le jure !

ROQUET. Je le jure.

LE PRÉSIDENT. Faites votre déposition.

ROQUET. Eh bien ! voilà. Ça s'est passé le 1er juin dernier. J'étais devant ma porte, vers trois heures.

LE PRÉSIDENT. Devant votre porte, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève ?

ROQUET. Non. Devant la porte du Panthéon. Excusez-moi, j'ai dit ma porte, c'est l'habitude.

LE PRÉSIDENT. Parfait. Continuez.

ROQUET. J'ai vu Monsieur s'approcher. Il regardait. Je lui ai demandé : « C'est pour visiter ? » Il m'a répondu : « C'est pour choisir. » Je ne comprenais pas très bien. Alors j'ai commencé comme d'habitude : « Le Panthéon s'appelait d'abord l'Eglise Sainte-Geneviève, c'est le roi Louis XV qui en a posé la première pierre en 1764. Ce monument fut transformé par la Révolution avant son entier achèvement en un Panthéon consacré aux grands hommes... »

LE PRÉSIDENT. Monsieur Roquet, je vous en prie, voulez-vous revenir à l'affaire qui nous occupe ?

ROQUET. J'y suis en plein, Monsieur le Président. Alors, j'ai continué : « ...Les deux groupes du statuaire Maindron placés sous le portique d'entrée représentent sainte Geneviève assistant Attila et Clovis recevant le baptême de saint Rémy... »

LE PRÉSIDENT, *le coupant*. En voilà assez, Monsieur Roquet ! Nous ne vous demandons pas de nous décrire la visite. A quel moment vous êtes-vous aperçu que ce monsieur avait été escroqué par les inculpés ?

ROQUET. Ah bon ! Alors, je saute...

LE PRÉSIDENT. C'est cela, Monsieur, sautez !

ROQUET. Ça s'est passé près du tombeau de Jean-Jacques Rousseau. Le visiteur s'est baissé. Il a touché le sol du doigt et il a dit : « C'est là que je veux être enterré. »

LE PRÉSIDENT. Alors ? Qu'est-ce que vous avez répondu ?

ROQUET. J'ai répondu seulement : « Monsieur, aux grands hommes la patrie reconnaissante ! »

LE PRÉSIDENT. Allons, Monsieur, dépêchons !

ROQUET. Eh bien, il m'a expliqué qu'il avait acheté une place. Je lui ai demandé s'il avait un reçu et il m'a dit : « Parfaitement ! »

LE PRÉSIDENT. Il vous l'a montré ?

ROQUET. Oui. C'était un reçu détaché d'un carnet à souches, et il y avait écrit : « Reçu 5.000 francs à valoir sur 20.000 francs, prix d'une part Panthéon. »

LE PRÉSIDENT. Alors, vous avez expliqué à ce pauvre homme qu'il avait été audacieusement trompé ?

ROQUET. Oh non ! Je ne m'y suis pas frotté ! Pensez, j'étais tout seul avec lui dans les caves ! Je l'ai reconduit tout doucement et je l'ai amené au commissariat en lui disant qu'il fallait faire viser son papier.

LE PRÉSIDENT. Eh bien ! je vous remercie, Monsieur Roquet. Vous n'avez rien à ajouter ?

ROQUET. Monsieur le Président, je dois spécifier en ma qualité de représentant du Panthéon, que les places ne s'y vendent pas. Aux grands hommes, la Patrie reconnaissante !

LE PRÉSIDENT. Le tribunal est au courant, Monsieur, merci beaucoup !

PAPAPOS. D'abord, il pouvait devenir un grand homme !

LE PRÉSIDENT. Taisez-vous, Papapos ! Vous pouvez vous retirer, Monsieur. Monsieur le Greffier, faites entrer le témoin suivant.

LE GREFFIER, *appelant*. Monsieur Mitaine !

LE PRÉSIDENT. Approchez, Monsieur, et déclinez vos nom, prénoms et qualité.

MITAINE. Décliner ?

LE PRÉSIDENT. Oui. Comment vous appelez-vous ?

MITAINE. Mitaine.

LE PRÉSIDENT. Mitaine quoi ?

MITAINE. Mitaine tout court.

LE PRÉSIDENT. Vous n'avez pas de prénoms ?

MITAINE. Oh si ! J'en ai même plusieurs... A cause de mes trois oncles. Il y en a un...

LE PRÉSIDENT, *le coupant*. Donnez-nous seulement votre prénom usuel.

MITAINE. Dédé.

LE PRÉSIDENT. Comment Dédé ? Ce n'est pas un prénom ça !

MITAINE. C'est comme ça qu'on m'appelle.

LE PRÉSIDENT. Monsieur le Greffier, inscrivez André. Je crois comprendre que c'est ça. Où habitez-vous ?

MITAINE. A Paris.

LE PRÉSIDENT. A quelle adresse ? Voyons, dépêchons-nous !

MITAINE. 57, avenue de la Motte-Picquet.

LE PRÉSIDENT. Vous jurez de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité ? Levez la main droite et dite : « Je le jure. »

MITAINE. Je le jure.

LE PRÉSIDENT. C'est vous qui avez été escroqué par les deux inculpés. Vous les reconnaissez ?

MITAINE. Je les reconnais, mais ils ne m'ont rien fait de mal...

LE PRÉSIDENT. Comment cela, ils ne vous ont rien fait de mal ? Ils vous ont pris votre argent !

MITAINE. Ah oui ! Mais c'était pour le Panthéon.

LE PRÉSIDENT. Vous savez bien que ça n'existe pas, voyons !

MITAINE. Comment, ça n'existe pas ! Bien sûr que si,

ça existe ! Je le connais le Panthéon, moi, j'y ai été, et puis on le voit de loin !

LE PRÉSIDENT. Dans quelles conditions avez-vous fait la connaissance de Papapos et de la femme Lucrezia ?

MITAINE. Je les ai rencontrés dans un café.

LE PRÉSIDENT. Et vous ne les aviez jamais vus avant ?

MITAINE. Je ne crois pas. En tout cas, je ne les ai pas reconnus.

LE PRÉSIDENT. Qu'est-ce qu'ils vous ont dit ?

MITAINE. Ils m'ont parlé. Je ne sais pas au juste tout ce qu'ils m'ont dit. J'aime qu'on me parle.

LE PRÉSIDENT. Comment avez-vous été amené à leur donner de l'argent ?

MITAINE. Ils m'ont dit qu'ils étaient chargés par le Gouvernement de vendre des monuments. Alors, ça m'a souri, surtout quand ils m'ont parlé du Panthéon, parce que j'aime ça, le Panthéon, et puis, j'ai trouvé ça intéressant. Je suis bon Français, j'ai pris une part.

LE PRÉSIDENT. Mais quel intérêt voyiez-vous dans cette combinaison ?

MITAINE. Quel intérêt ? Mais un intérêt immense, Monsieur le Président. D'abord c'était moins cher qu'un caveau de famille...

LE PRÉSIDENT. Mais c'était absolument illusoire, voyons ! Vous ne vous en rendez pas compte ?

MITAINE. Pas du tout ! Ils m'ont dit : « Vous êtes chez vous au Panthéon, vous n'avez qu'à y aller. » J'y ai été.

LE PRÉSIDENT. Quel bénéfice vous avaient-ils promis ?

MITAINE. Mais, Monsieur le Président, c'était merveilleux. Etre enterré là-bas au milieu de tout ce beau monde ! Pensez si j'étais fier. Je l'ai raconté à tous mes amis !

LE PRÉSIDENT. Qu'est-ce qu'ils vous ont dit ?

MITAINE. Que j'étais idiot.

LE PRÉSIDENT. Soit. Vous êtes idiot.

MITAINE. Mais... Monsieur le Président...

LE PRÉSIDENT. Non. Ça suffit. Vous êtes idiot. Voilà, c'est le mot de la situation.

MITAINE. Alors... J'aurai ma place au Panthéon ?

LE PRÉSIDENT. Peut-être, Monsieur, tous les espoirs vous sont permis. Vous n'avez rien à ajouter ?

MITAINE. Non. Je suis très content. Très content.

LE PRÉSIDENT. Eh bien ! vous pouvez vous retirer. Monsieur le Substitut, vous avez la parole !

LE SUBSTITUT. Messieurs, je crois qu'il est inutile que je m'étende sur cette affaire. Les faits sont reconnus. L'escroquerie est patente. Je demande l'application de la loi.

LE PRÉSIDENT. Maître Barbirot, vous avez la parole.

MAÎTRE BARBIROT. Monsieur le Président, je répète ce que j'ai dit tout à l'heure. Nous sommes devant une farce de rapins, et je m'étonne que Monsieur l'Avocat de la République n'en rie pas avec nous...

LE SUBSTITUT. Je ne suis pas là pour rire, Maître Barbirot.

MAÎTRE BARBIROT. Messieurs, quand j'étais étudiant, je me rappelle que quelques-uns de nos camarades avaient fondé une Société pour le Gonflement et le Lancement du Ballon d'Alsace, on ne les a pas inquiétés...

PAPAPOS. L'idée est à retenir...

LE PRÉSIDENT. Taisez-vous, Papapos !

MAÎTRE BARBIROT. Au nom de l'esprit français et de la fantaisie qui est de règle au Quartier Latin, je demande au Tribunal la plus grande indulgence pour mes clients.

LE PRÉSIDENT. Le Tribunal rend son jugement. Femme Lucrezia, vous êtes condamnée à treize mois de prison.

LUCREZIA. Treize mois ! C'est pas un compte.

LE PRÉSIDENT. Papapos, six mois de prison !

PAPAPOS. Monsieur le Président...

LE PRÉSIDENT. Qu'est-ce que vous avez à dire ?

PAPAPOS. La prison, c'est un monument public ?

LE PRÉSIDENT. Oui, et vous allez en avoir une part à votre tour.

PAPAPOS. Est-ce qu'elle est en bon état ?

LE PRÉSIDENT. Très bon état, je vous le garantis.

PAPAPOS. Vous m'ouvrez des horizons, Monsieur le Président.

LE PRÉSIDENT. L'audience est levée.

FIN

abonnements

	FR.	ETR.
Théâtre, 1 an, 23 numéros	42	50
Edition luxe (1) Supplément	15	15
Cinéma, 1 an, 11 numéros	22	26
Le numéro (Théâtre ou Cinéma)	2,50	3
Reliures (Théâtre)	17	19
Reliures (Cinéma)	9	10

● La présente revue a adhéré à l'Arrangement international des Abonnements-Poste.

● Les demandes de changement d'adresse sont satisfaites dans un délai de deux semaines et doivent être accompagnées de la somme de 1 NF et de la dernière étiquette d'adresse.

(1) Jaquette rhodialine, tirage sur couché, envoi sous pochette cartonnée.

FRANCE : A l'**Avant-Scène**, 27, rue Saint-André-des-Arts, Paris-6ᵉ (DAN. 67-25). C.C.P. Paris 7353-00, chèque bancaire, mandat-poste.

BELGIQUE, CONGO, LUXEMBOURG, PAYS-BAS : H. Van Schendel, 5, rue Brialmont, Bruxelles, C. C. P. 2364-99 - Francs belges : Théâtre, 470 ; Cinéma, 260 ● **CANADA** : R. Ferron, « A la Page », 1481 Mansfield, Montréal - Dollars C. : Théâtre, 10 ; Cinéma, 6 ● **ESPAGNE** : H. Avellan, Duque de Sesto, 5, Madrid 9 : (au cours du jour) ● **NORVEGE, SUEDE, DANEMARK** : Librairie Française, Brahegatan, 8, Stockholm, 5, Postg. 2507-57 - Couronnes suédoises : Théâtre, 55 ; Cinéma, 28 ● **ETATS-UNIS** : Georges Sinclair, 127, West, 87th Street, New-York, 24, N. Y. - Dollars : Théâtre, 10 ; Cinéma, 6 ● **ITALIE** : Dott. Carlo Di Pralormo, via Lambruschini 12, Torino - Lires : Théâtre, 6.800 + 2 % IGE — 6.936 ; Cinéma, 3.400 + 2 % IGE — 3.468 ● **LIBAN** : Mᵐᵉ J. Nadal, immeuble Dandan, rue de Lyon, Beyrouth - Liv. : Théâtre, 32 ; Cinéma, 15 ● **PORTUGAL** : Livraria Bertrand, 73, rua Garrett, Lisboa - Escudos : Théâtre, 300 ; Cinéma, 150 ● **MEXIQUE** : Librairie Française, A. Paseo de la Reforma, 12, Mexico D. F. - Pesos : Théâtre, 120 ; Cinéma, 70 ● **SUISSE** : Roger Haefeli, 11, avenue Jolimont, Genève ; C. C. P. 1.6390. Et chez les libraires - Francs suisses : Théâtre, 42 ; Cinéma, 22.

AUTRES PAYS : Chèque bancaire libellé en monnaie nationale de l'abonné et adressé à Paris, 27 rue Saint-André-des-Arts.

LA QUINZAINE DRAMATIQUE PAR ANDRÉ CAMP

Le T. N. P. innove : "Loin de Rueil", une comédie musicale d'après Raymond Queneau.

Dans un souci louable de renouvellement le T.N.P. aborde un genre tout nouveau pour lui : la comédie musicale. Il l'aborde — et c'est là l'intérêt de l'expérience — dans un sens populaire et novateur. En effet, il ne s'agissait pas plus d'adapter à la française le « musical show » qui fait florès à Broadway que d'imiter le Chatelet ou Mogador avec leurs opérettes à grand spectacle, interchangeables... et inchangées. Maurice Jarre, musicien-maison chez Vilar, a eu, donc, l'idée de tirer un livret (avec l'aide de Roger Pillaudin) du savoureux roman de Raymond Queneau, *Loin de Rueil*, et de l'habiller (tout seul) d'une musique allègre utilisant, avec bonheur, les rythmes 1930 redevenus, curieusement, d'une actualité trépidante.

L'entreprise n'était pas sans risques. Malgré le talent et l'enthousiasme déployés, ils n'ont pas tous été surmontés. Le principal, à mes oreilles, c'est qu'un comédien, si solide qu'il soit dans du Shakespeare ou du Musset, voire du Obaldia, n'est pas forcément un bon « diseur » de couplets. D'où de graves erreurs de distribution. Notamment celle de confier à Jean Rochefort, charmant acteur, mais piètre chanteur, le rôle principal. Ou de charger Armand Bernard, plus sinistre que jamais, de créer l'atmosphère, au départ...

Ceci dit, malgré un démarrage lent, très lent, le résultat est, quand même, fort sympathique. Parce que la musique est bonne, le texte rempli de trouvailles et que l'intrigue permet aux régisseurs, Maurice Jarre (encore lui), Jean Vilar et Dirk Sanders (pour la chorégraphie) quelques morceaux de bravoure de mise en scène : la noce de Jacques et Suzanne, la foire du Trône ou la séance finale au cinématographe de Rueil. Quelques interprètes, aussi, au timbre clair et à la fantaisie indéniable donnent du piquant à l'affaire : l'étonnante Laurence Badie, d'abord, d'une présence et d'une drôlerie constantes, en gavroche de banlieue, en cartomancienne de fête foraine, en entraîneuse de bastringue exotique ou star sophistiquée d'Olivoude... Avec elle, il faut mentionner Rosy Varte, appétissante serveuse de bistrot, Christiane Minazzoli, adolescente aux désirs transparent, Jean-Marie Proslier, pharmacien sonore qui s'est fait la tête de Jean Rostand, et la demi-douzaine de gracieuses danseuses qui apportent la note de music-hall nécessaire à cette sorte de spectacle. Enfin, si les costumes et décors de Jacques Noël ressuscitent avec humour l'époque du charleston et du tango, les airs de Maurice Jarre se fredonneront bientôt, partout. A Rueil et loin de Rueil...

Euripide toujours actuel : "Les Troyennes" au Récamier

Nous revenons aux sources — des sources toujours brûlantes — avec *Les Troyennes*, d'Euripide, telles que Jacqueline Moatti les a adaptées et telles que Jean Tasso les a présentées, l'été dernier, à Arras où elles obtinrent un prix décerné par le public. Le public du théâtre Récamier, à Paris, ratifiera, certainement, le jugement d'Arras. Certes, l'on ne joue pas en salle fermée comme en plein air. Il en découle un léger décalage (voix trop poussées, mouvement d'ensemble un peu confus) que le metteur en scène aura rapidement corrigé au fil des représentations parisiennes.

Mais le texte d'Euripide demeure dans sa pérennité, dans sa tragique simplicité. Pas d'action à proprement parler — les Troyennes, survivantes d'une ville vaincue, sont rassemblées dans un camp avant d'être déportées en Grèce par les vainqueurs — mais toutes les actions qui, depuis trente siècles, ont fait vibrer l'humanité sont évoquées, invoquées au cours de ce lamento collectif. Ce n'est plus la guerre de Troie qui ressurgit à travers les lamentations d'Hécube, Andromaque ou Cassandre, mais la Guerre éternelle, hydre à la tête mille fois coupée et mille fois... repoussante.

Il était bon qu'en cette ère d'explosions atomiques l'on nous rappelât des malheurs encore possibles. Actualité décourageante mais spectacle vivifiant que celui de cette troupe anonyme groupée autour de Tania Balachova, Hécube déchirée et déchirante, qui sert le vieux poète grec avec la foi des néophytes et la passion des convaincus.

Un succès inépuisable : "Liliom", à l'Ambigu

Il y a près de quarante ans Georges et Ludmilla Pitoëff, éternels découvreurs, nous révélèrent une comédie d'un jeune écrivain hongrois, Ferenc Molnar, pleine de fraîcheur et de délicatesse réaliste. Depuis, *Liliom* a été porté à l'écran et a fait l'objet de je ne sais combien de reprises. La plus intéressante, sans doute, fut celle réalisée par la Compagnie Grenier-Hussenot, à la Gaieté-Montparnasse, voici une dizaine d'années. C'est presque la même que nous retrouvons, aujourd'hui, à l'Ambigu, puisque metteur en scène et décorateur n'ont pas changé.

Or, c'est peut-être ce qui nous touche le plus dans la présentation actuelle : la poésie, la rigueur, la perfection de cette mise en scène de Jean-Pierre Grenier, si fidèlement illustrée par les décors et costumes de Jean-Denis Malclès. Le reste, ma foi, a tant soit peu vieilli. Et ce ne sont pas les efforts méritoires de Félix Marten, fantaisiste de music-hall promu vedette de théâtre, qui nous incitent à prendre au sérieux les tristes fredaines d'une escarpe au petit pied, ce « brave mauvais garçon » comme l'a qualifié Thierry Maulnier. A ses côtés, Francine Bergé est une bien émouvante Julie.

Mais c'est encore à Jean-Pierre Grenier — qui ne joue pas — que nous devons le meilleur de cet inépuisable succès...

PAUL GUIMARD RACONTE

VA DONC CHEZ TÖRPE

François Billetdoux



« Va donc chez Törpe », pièce en 4 actes
a été créée le 27 septembre 1961
au Studio des Champs-Elysées (Direction Antoine Bourseiller)
Mise en scène Antoine Bourseiller
Décors Pace, costumes Schmidt

Distribution :

Klaus von Karadine	Michel Daquin
Ada	Christiane Ribes
Gustav	Yves Péneau
Conrad	Bernard Rousselet
L'inspecteur	François Billetdoux
Opportune	Chantal Darget
Ursula Maria Törpe	Katharina Renn
Hans Meyer	Yves Kerboul
Stephan Pocoresco	Charles Millot
Tsilla Mamadou	Dia Fara
Bertie Kaufmann	Bidge
Piotr Ollendorf	André Weber
Greta Minerowski	Francine Istel

Le rideau s'ouvre sur un très beau décor de Pace qu'on a le temps d'admirer car, pendant plusieurs minutes, il ne se passe rien sur la scène. C'est la salle commune d'une vieille auberge dont on saura plus tard qu'elle est située en Europe centrale et qui semble, au premier coup d'œil, unir aux confortables séductions du manoir anglais, le charme exotique du wagon-salon du regretté Orient-Express, avec ses lampes de cuivre faites pour éclairer des icônes ou un samovar. Nul doute que ce ne soit le matin puisqu'une femme de chambre d'un certain âge termine le ménage, dérangeant au passage une sorte de hobereau prussien vêtu d'une précieuse robe de chambre et allongé sur un canapé.

On ne se lasserait pas de regarder ce tableau car, miracle rare au théâtre, on est aussitôt plongé dans un certain climat, on pressent qu'ici beaucoup de choses se sont faites ou dites, que les personnages de la pièce n'ont pas attendu pour exister que des spectateurs viennent s'asseoir devant eux ; pas une seconde on ne songe aux comédiens dans les coulisses, mais aux êtres humains qui dorment dans ces chambres dont les portes donnent, au premier étage, sur une galerie.

Il faut bien, cependant, que l'action commence. Elle le fait avec une rare brutalité. On frappe à la porte. La vieille femme de chambre ouvre et la salle est soudain trop petite pour contenir un grand soldat porteur d'une mitraillette, un officier revolver au côté, ainsi qu'une sorte d'A.F.A.T. de l'Est qui lui sert de secrétaire, armée d'une machine à sténotyper. L'officier est un inspecteur de police, Karl Topfer ; il exige d'être immédiatement mis en présence de la propriétaire de l'hôtel : Ursula-Marie Törpe. Celle-ci apparaît, vêtue à la hâte. L'interrogatoire commence et la lanterne du spectateur s'en trouve éclairée.

Quelques semaines auparavant, un certain Arcadius Filitch, arrivant directement d'Allemagne, a pris pension chez Törpe. Onze jours plus tard, il s'est suicidé en se jetant dans une cascade. Quelques mois auparavant, une certaine Madame Falk est venue chez Törpe pour y passer l'été ; un beau jour, elle a doublé sa dose ordinaire de somnifère. Quelques trimestres auparavant... Bref, on meurt beaucoup chez Törpe, toujours volontairement, semble-t-il. Et l'inspecteur Topfer estime que dans une démocratie populaire, singulièrement dans le district dont il a la responsabilité, il est hors de question d'autoriser des citoyens à mourir à tort et à travers, au gré de leur fantaisie.

Dans l'espoir d'y voir un peu plus clair, l'inspecteur Topfer décide d'interroger tous les pensionnaires résidant à l'hôtel : Klaus von Karadine, le hobereau du début, Tsilla Mamadou, un étudiant noir, Stephan Poporesco, un Juif, Bertie Kaufmann... Au vrai, les états civils sont de peu d'intérêt. En revanche, ces êtres disparates ont un trait commun dont la révélation est pour l'inspecteur Topfer comme un coup sur la tête, ils aspirent tous à la mort. On conçoit qu'une telle situation mette à rude épreuve la dialectique d'un inspecteur de police, sans parler de son éthique personnelle dont il sera question plus loin.

— « Mademoiselle Ursula-Maria Törpe, dois-je comprendre que votre pension de famille a atteint une réputation suffisante pour que de tous les coins de l'Europe un être humain qui se sent un peu de

vague à l'âme sache qu'il sera accueilli chez vous pour mettre un terme à son existence ? »

— « Oui », répond simplement mademoiselle Törpe.

L'objet initial de l'enquête — les morts d'hier — se trouve donc largement dépassé par la perspective de prochains suicides. La nécessité de la répression cède devant l'urgence de l'action préventive. C'est un cas rarement envisagé dans les manuels de la police, populaire ou non.

Que va faire l'inspecteur ? Il va commettre la plus grave imprudence à quoi puisse s'exposer un policier. L'inspecteur Topfer va essayer de *comprendre*.

★

L'inspecteur Topfer n'est pas un imbécile, mais un réaliste. Il considère que la vérité est simple, que le désordre social est ridicule, inutilisable et nuisible, que l'individualisme, surtout sous sa forme épidémique, est un sentiment abusif et qu'il appartient à la police de « simplifier les crimes pour déterminer les coupables parce qu'il faut et qu'il faudra toujours des coupables. »

Alors il cherche les mobiles. L'alcool, la maladie, l'argent, l'amour ? Rien ne colle. Ces gens ont « tout ce qu'il faut pour être heureux : la santé, la nourriture, le logement, l'avenir, la vie ». Il ne leur manque que la volonté de vivre. Peut-on inscrire cela sur un rapport ?

Et l'inspecteur Topfer s'acharne. Puisqu'il ne peut rien « constater », il va s'efforcer d'approfondir. Fatale erreur, funeste ambition chez un homme qui n'est pas outillé pour cela. Et d'abord, qui pourrait prétendre y voir clair à travers ce cristal opaque, ce diamant noir, cette fascinante, sublime Ursula-Maria Törpe (cette fascinante, sublime Katharina Renn) ? Il ne se rend pas compte, le malheureux, qu'en voulant scruter autrui, c'est lui-même qu'il va mettre en question, ses certitudes, ses rails, ses convictions, ses bonnes, grosses, rassurantes assurances, sa logique enfin et son bel équilibre.

Et l'inspecteur Topfer, comme un lion en cage, donne de la tête contre les murs, s'humilie, gémit et hurle et se prend à aimer ceux qu'il traitait, l'instant d'avant, de déchets et de larves. Lui qui avait passé sa vie à classer les individus par catégories, à poser des questions aux autres, « mais sans jamais écouter les réponses, ni le prolongement de réponses », le voici misérable et désemparé parce qu'il en arrive à se poser des questions à lui-même.

★

Hans Meyer, l'un des pensionnaires, s'est tué sous les yeux de l'inspecteur Topfer. C'est le moment de prendre une décision, mais laquelle ?

L'inspecteur Topfer n'est plus sûr de rien. Il pense « à ces gens auxquels on disait : « Va chez Törpe ! » et qui venaient et qui disaient à leur tour : « Va chez Törpe ! » Que se passait-il en eux lorsque mademoiselle Törpe les regardait d'une certaine façon ? Quels sont ces prolongements des apparences, ces arrière-pays qu'il ignore ?

Et voici qu'il me semble être, à mon tour, un inspecteur de police maladroit et borné qui s'efforce de résumer grossièrement une action dramatique admirablement subtile et riche, pleine de détours qui ne se résument pas.

Mieux vaut suivre l'exemple de l'inspecteur Topfer ; il déchire en très petits morceaux le rapport de vingt-sept pages, double interligne qui est un tissu d'âneries, puis il va frapper à la porte de la chambre de mademoiselle Törpe.

— *« J'avais envie de coucher avec ma secrétaire, mais elle n'est pas là. Alors, j'ai pensé à vous ! »*



Mlle Törpe : Nous vous avons réveillé de bonne heure...



Inspecteur Topfer : Cinq personnes ont disparu, m'a-t-on dit, dans des circonstances analogues.

VA DONC CHEZ TÖRPE

Inspecteur Topfer : Je dois comprendre que votre pension de famille a atteint une réputation suffisante pour que, de tous les coins de l'Europe, un être humain qui se sent un peu de vague à l'âme sache qu'il sera accueilli chez vous pour mettre un terme à son existence ?
Mlle Törpe : Oui.

Inspecteur Topfer : Hans Meyer, parle-moi donc d'Ursula-Maria Törpe.









Inspecteur Topfer : Hans Meyer ! Hans Meyer !... Vous, mes amis, n'ayez pas peur, de moi ni de rien. Ne tremblez pas.

Inspecteur Topfer : J'avais envie de coucher avec ma secrétaire, mais elle n'est pas là. Alors, j'ai pensé à vous.

(Photos Bernand.)



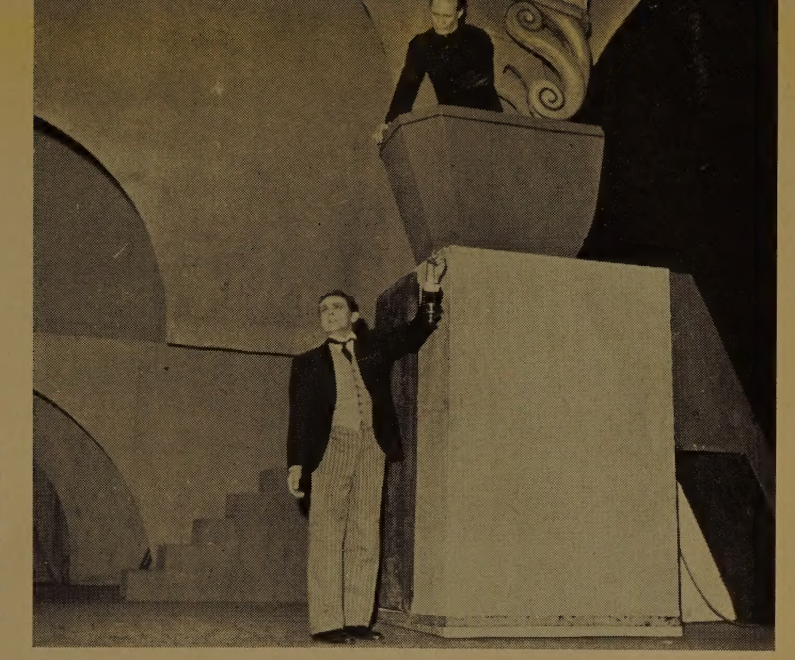


actualité théâtrale



ÉLÉONORE HIRT (HÉLÈNE) ET TANIA BALACHOVA (HÉCUBE) S'AFFRONTENT DANS « LES TROYENNES », D'EURIPIDE, AU THÉATRE RÉCAMIER, DANS LA PROBE ET SOBRE RÉALISATION DE JEAN TASSO.

L'UN DES PLUS JEUNES CENTRES DE PROVINCE, CELUI DE BOURGES, EST VENU, LUI AUSSI, A PARIS, FAIRE CONNAITRE LE RÉSULTAT DE SES EFFORTS : UNE TRÈS BELLE PRÉSENTATION DE « LA VIE DE TIMON D'ATHÈNES », D'APRÉS SHAKESPEARE.



« LE PREMIER DES DRAMES, AU THEATRE, EST CELUI DE L'HOMME EN PROIE A LA SOCIETE. » CE DRAME C'EST CELUI DE JOSEPH K DANS « LE PROCÈS », D'APRÈS LE ROMAN DE KAFKA, QUE JEAN-LOUIS BARRAULT (ICI, AVEC RÉGIS OUTIN) REPREND AU THEATRE DE FRANCE, DANS SA MISE EN SCÈNE DE 1947.



LE PALAIS ROYAL POURSUIT SON CYCLE MOLIÉRESQUE AU COURS DE SES MATINÉES CLASSIQUES. LES ÉLÈVES DE JEAN MEYER S'EXERCENT AVEC ENTRAIN DANS LES IMBROGLIOS DE « L'ÉTOURDI ».



« LES NOURRICES », DE ROMAIN WEINGARTEN, LAISSENT SUR LEUR FAIM LES SPECTATEURS DU THEATRE DE LUTÈCE, EN DÉPIT DE L'EXCELLENT COUP DE FOURCHETTE DE SES INTERPRÈTES MARC EYRAUD, CATHERINE LE COUEY, MICAEL LONSDALE ET GÉRARD LORIN.



HISTOIRE COMPLIQUÉE MAIS PAS FATIGANTE, TELLE PEUT ÊTRE LA DÉFINITION DE CE JOYEUX « REMUE-MÉNAGE » QUE JEAN-JACQUES PROVOQUE TOUS LES SOIRS A LA COMÉDIE WAGRAM, EN COMPAGNIE DE GISÈLE GRIMIER ET CAROLE GROVE.

LAURENCE BADIE (AU CENTRE, AVEC ARMAND BERNARD A SA GAUCHE) EST LA TRIOMPHATRICE DE « LOIN DE RUEIL », COMÉDIE MUSICALE D'APRÈS RAYMOND QUENEAU QUE MAURICE JARRE A TENTÉ D'ACCLIMATER AU T.N.P.



FÉLIX MARTEN, BRAVE MAUVAIS GARÇON, FAIT SOUFFRIR LA TOUCHANTE FRANCINE BERGÉ TOUT DU LONG DE LA COMÉDIE DRAMATIQUE DE FERENC MOLNAR, « LILIOM », A L'AMBIGU.

(Photos Bernand.)

Page suivante :

« LES TROYENS » D'HECTOR BERLIOZ FONT UNE ENTRÉE FRACASSANTE A L'OPÉRA DE PARIS SOUS LA CONDUITE DE LA GRANDE ARTISTE LYRIQUE QU'EST RÉGINE CRESPIN.

(Photo Pic.)



l'Avant-Scène

● L'AVANT-SCÈNE édite deux revues : "L'AVANT-SCÈNE DU CINÉMA" (le 15 de chaque mois) et "L'AVANT-SCÈNE DU THÉATRE" (le 1er et le 15), qui existe depuis 1949 et qui a déjà publié plus de 400 pièces de théâtre. Beaucoup de numéros sont évidemment épuisés. Ci-dessous, quelques-uns des succès encore disponibles. Le catalogue complet est envoyé gratuitement sur demande.

UN NOMME JUDAS, Claude-André Puget et Pierre Bost.
COMME AVANT, MIEUX QU'AVANT, Pirandello.
LES OISEAUX DE LUNE, Marcel Aymé.
LE MAL COURT, Jacques Audiberti.
L'ŒUF, Félicien Marceau.
PROCES A JESUS, Diego Fabbri, Th. Maulnier.
PATATE, Marcel Achard.
ARDELE OU LA MARGUERITE, J. Anouilh.
DOUZE HOMMES EN COLERE, R. Rose, A. Obey.
LE JOURNAL D'ANNE FRANK, Goodrich-Hackett-Neveux.
ONCLE VANIA, Tchékov, G. et L. Pitoëff.
LA TETE DES AUTRES, Marcel Aymé.
VU DU PONT, A. Miller, M. Aymé.
L'EFFET GLAPION, Jacques Audiberti.
LA PETITE MOLIERE, J. Anouilh - R. Laudenbach.
UN BEAU DIMANCHE DE SEPTEMBRE, U. Betti.
GOG ET MAGOG, R. Mac Dougall, G. Arout.
PIEGE POUR UN HOMME SEUL, R. Thomas.
LA CERISAIE, A. Tchékov, G. Neveux.
CHATEAU EN SUEDE, Françoise Sagan.
LE SIGNE DU FEU, D. Fabbri, Th. Maulnier.
LE SIGNE DE KIKOTA, Roger-Ferdinand.
L'ETOUFFE-CHRETIEN, Félicien Marceau.
LA VOLEUSE DE LONDRES, Georges Neveux.
CHER MENTEUR, Jérôme Kilty, Jean Cocteau.
LA NUIT DES ROIS, Shakespeare, J. Anouilh.
L'IDIOTE, Marcel Achard.
L'HURLUBERLU, J. Anouilh.
ASMODEE, Fr. Mauriac.
MILLE FRANCS DE RECOMPENSE, V. Hugo.
LA VISITE DE LA VIEILLE DAME, F. Dürrenmatt.
LES GLORIEUSES, André Roussin.
UN CERTAIN MONSIEUR BLOT, R. Rocca.
LE MARCHAND DE VENISE, W. Shakespeare, C.-A. Puget.

collections diverses

LA COLLECTION DRESSENS, M.-G. Sauvajon.
UN HOMME COMME LES AUTRES, A. Salacrou.
LES POSSEDES, Albert Camus, d'après Dostoïevski.
LA HOBEREAUTE, Jacques Audiberti.
LA PUNAISE, W. Maiakowski.
LA JALOUSIE, Sacha Guitry.
LA PAIX DU DIMANCHE, John Osborne.
LUCIE CROWN, J.-P. Aumont, d'après I. Shaw.
LE PRINCE DE HOMBOURG, Von Kleist.
LE MAL D'AMOUR, Marcel Achard.
LES ŒUFS DE L'AUTRUCHE, André Roussin.
BON WEEK-END, Mr. BENNETT, A. Watkyn, adaptation P. de Beaumont.
RHINOCEROS, Eugène Ionesco.
LA JUMENT DU ROI, Jean Canolle.
LES CROULANTS SE PORTENT BIEN, Roger-Ferdinand.
JEAN DE LA LUNE, M. Achard.

prochain numéro

CLAUDE DE LYON, Albert Husson (15 décembre).

l'Avant-Scène

DIRECTEUR GENERAL : ROBERT CHANDEAU
SECRETAIRE DE REDACTION : GEORGETTE TOTAIN
27, RUE SAINT-ANDRE-DES-ARTS, PARIS (6e)
DAN. 67-25 - C. C. P. 7353-00
CONDITIONS D'ABONNEMENT P. 35
PRIX DU NUMERO : ETRANGER : 3 NF
BELGIQUE : F. B. 30 — SUISSE : F. S. 3

2,50 NF